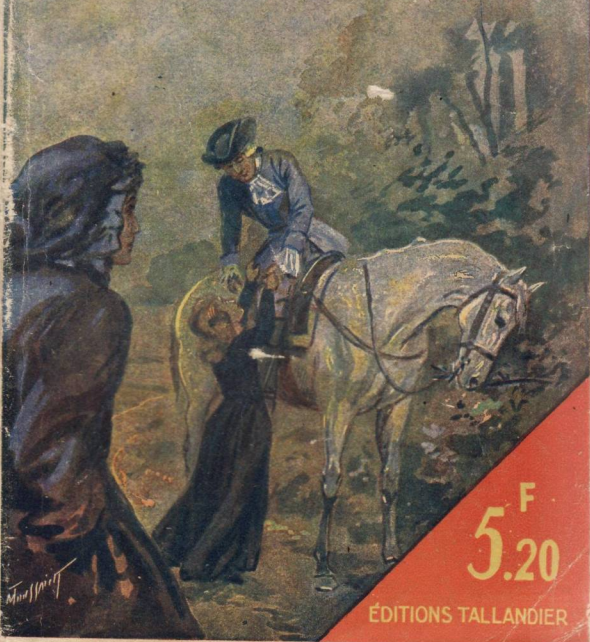


ROMANS DE
CAPE ET D'ÉPÉE

Héroïsme
Amour

GEORGES LE FAURE

La Fille de Mandrin



F
5.20

ÉDITIONS TALLANDIER

GEORGES LE FAURE

LA FILLE DE MANDRIN

Le Faure

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Daru, PARIS (XIV)

LA FILLE DE MANDRIN

I

« ZUT-AU-ROI » ET « MAJESTÉ »

L'arrière-garde avait fait halte sur la route même, sous les grands arbres à l'ombre desquels les tentes avaient été dressées, tandis que le gros du régiment poussait jusqu'au bourg.

Le Royal-Dauphiné revenait d'Italie où il avait pris part aux batailles de Parme et de Guastalla, livrées aux Impériaux par les Français et par les Sardes ; mais, comme le cardinal Fleury, alors premier ministre de Sa Majesté Louis XV, venait de faire la paix avec l'Autriche, l'armée française, après avoir repassé les Alpes, s'était disloquée, chaque régiment rejoignant sa garnison.

Et le Royal-Dauphiné, qui se rendait à Grenoble prendre ses quartiers d'hiver, était arrivé vers deux heures de l'après-midi, après une marche longue et fatigante, à Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs, gros bourg de la généralité de Grenoble et la dernière étape avant d'arriver à la capitale de la province.

— Pas d'veine d'être d'arrière-garde ! ricanait un grand rougeaud aux cheveux plats, avec un museau de fouine, éclairé par deux yeux tout petits, mais brillants comme des éclats de jais... J'en connais qui se gobergent chez l'habitant et se calent l'estomac avec une bonne soupe et un bon fricot...

Un de ses camarades, de petite taille mais robuste, s'exclama :

— Pour ce que ça t'avance de manger des bonnes soupes et d'avaler des gros morceaux, mon pauvre Roquairol ! pas vrai, Mandrin ?

Celui auquel s'adressaient ces trois derniers mots était, pour le moment, occupé à enlever à grand renfort de brosse la poussière dont son uniforme était blanc.

C'était un homme de haute taille, d'aspect robuste et d'allure élégante. La tête, au masque énergique, s'éclairait de deux yeux gris quelque peu enfoncés dans l'orbite que surplombaient des sourcils roux bien arqués. Le nez, droit et bien proportionné, ne manquait pas de ligne et, en dépit de la moustache qui la couvrait en partie, la bouche se devinait, bien dessinée et même gracieuse.

Les cheveux, coupés ras, de couleur rousse, les moustaches, assez longues, donnaient à l'ensemble de la physiologie une allure martiale et singulièrement distinguée pour un simple soldat.

Mandrin hocha la tête sans répondre et continua de brosser avec ardeur la jaquette bleue passementée d'argent qu'il tenait à la main.

— Ah ! bien ! mon vieux ! s'exclama Roquairol, si tu crois que Mandrin s'intéresse à tes boniments ! En voilà un qui se moque pas mal que la compagnie soit ou non d'arrière-garde... et mange du fricot ou le bœuf d'ordinaire... il va aller gobeloter chez papa.

Mandrin se mit à rire.

— Franchement, les amis, répliqua-t-il, serait-ce la peine d'être à un kilomètre de chez moi, pour ne pas aller embrasser les vieux et manger un bon morceau ?

— Reste à savoir si le sergent Trémollat te donnera la permission !

Puis il pivota sur l'un de ses talons avec une désinvolture superbe.

— Oh ! mais, répliqua-t-il en sortant avec un air de profonde commisération, ce n'est pas que je m'en vais m'adresser à Trémollat. C'est au capitaine que je vais demander la chose.

Comme il achevait ces mots, la toile de la tente se souleva et une voix cria du dehors :

— Allons, là dedans, un homme de garde !

Personne ne bougea, bien entendu. Seulement, chacun coucha sa tête sur son bras, faisant semblant de dormir.

— Eh bien ! quoi !... on est sourd ?

Le nouveau venu, un sergent, avait la trogne cuite et recuite par le soleil, toute couronnée de cicatrices, sa mous-

tache, au poil gris, hérissée rébarbativement, son regard dur brillait sous un sourcil en brosse.

D'un air soupçonneux, il avait inspecté, dès le seuil, l'intérieur de la tente, semblant se demander si les ronflements qu'il entendait étaient bien authentiques, lorsqu'il aperçut Mandrin.

Celui-ci paraissait se soucier fort peu de la présence de ce trouble-fête galoisé ; pour l'instant, le soldat, ayant achevé de boutonner sa tunique, se mirait avec complaisance dans un fragment de miroir.

— Mille millions de carabine ! clama le sergent en se croisant les bras dans un geste furieux, croyez-vous qu'on se paye la tête du sergent Trémollat ?... Empoignez-moi votre fusil et suivez-moi...

Mandrin regarda de nouveau sa glace et recommença à pommader ses moustaches.

— Je ne puis monter la garde, vu que je me rends chez le capitaine, dit-il.

— Vous irez chez le capitaine quand vous aurez monté votre garde ; pour l'instant, en route.

Un éclair passa dans la prunelle du soldat, dont les traits se contractèrent de terrible façon ; mais cela ne dura qu'une seconde : la paupière s'abaissa, voilant le regard menaçant.

Sans mot dire, Mandrin boucla son ceinturon, prit son fusil et suivit Trémollat, qui grommelait dans sa moustache.

Les tentes de la compagnie étaient, nous l'avons dit, alignées sur le bord de la route, à l'ombre des grands arbres ; en arrière d'elles, dans un champ d'oliviers, étaient dressées les tentes des officiers, et, tout à fait en dernière ligne, une sorte de parc était formé, composé des équipages du capitaine, des chevaux de main des officiers, des voitures régimentaires et des cantines.

Le sergent s'arrêta près des voitures.

— Voilà, grommela-t-il ; nul ne doit approcher d'ici ; aux dernières étapes, des croquants ont touché aux chevaux du capitaine, qui n'entend pas que pareille chose se reproduise... donc...

Il termina sa phrase par un geste péremptoire et s'éloigna.

Le soldat demeura un long moment immobile, appuyé sur son fusil, la tête inclinée sur la poitrine, lourde de toutes les pensées qui l'emplissaient.

Il se retourna en entendant bruire soudain derrière lui un petit ricanement moqueur et dit, en haussant les épaules :

— Ah ! c'est toi ! Zinetto...

Le nouveau venu pouvait avoir aussi bien trente ans que cinquante, le visage rasé flétri par des débauches prématurées ; les cheveux assez longs, noirs et plats qui l'encadraient, en faisaient ressortir davantage encore le teint olivâtre ; le nez se recourbait en bec d'aigle sur la bouche aux lèvres minces et pincées.

Il était vêtu d'une sorte de camisole rouge, serrée à la taille par une ceinture de cuir qui soutenait en même temps une culotte de velours brun enfoncée dans des guêtres de cuir ; ses pieds nus étaient chaussés de sortes d'espadrilles.

Sur la tête, un mauvais chapeau de feutre.

Tel qu'il se comportait dans son ensemble, Zinetto présentait tous les indices de la ruse, de la fourberie, de l'agilité.

— Ze crois, fit-il en se frottant les mains, que mon bel ami Mandrin, il aimerait mieux être au frais sous sa tente que de monter la garde devant les zevaues de M. de Kerausern.

— Eh ! va-t'en au diable ! grommela Mandrin, impatienté... cantinier de malheur !

— Heureusement... qu'à côté des zevaues de M. le baron, il y a la cantine de Zinetto, et que Zinetto il est tout prêt à rendre à son ami Mandrin la faction la plus agréable possible.

Il s'éloigna sur la pointe des pieds, un doigt appuyé aux lèvres dans un geste mystérieux, grimpa dans une carriole en bois, et reparut presque aussitôt, tenant à la main deux gobelets d'étain, et ayant sous le bras une bouteille à goulot argenté.

Mandrin s'étonna.

« Ah ! ah ! pensa-t-il ; Zinetto est bien généreux aujourd'hui ; est-ce que... ? »

Zinetto s'approchait, caressant le ventre de la bouteille, tout en attachant sur le soldat des regards remplis d'astuce.

— Du vin comme M. le baron lui-même n'en boit pas, ricana-t-il doucement.

Il avait fait sauter le bouchon et, remplissant les deux gobelets, en tendit un à Mandrin, en disant :

— A votre santé.

Et, ayant bu, il demeura silencieux, considérant le soldat d'un œil singulier, puis :

— Dites donc, est-ce que vous n'êtes pas de ce pays-ci, mon petit Mandrin ?

— Oui... je suis de Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs... Pour quoi ?

— Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs ! répéta le cantinier, dont la face cauteleuse s'illumina, durant une seconde, d'un sourire satisfait... Ah !...

— Est-ce que vous connaissez ce pays-là ?

— De nom seulement... Car je n'y suis jamais venu... Mais, dites-moi, pour y aller à Saint-Geoirs, il n'y a pas d'autre chemin que celui-là ?

Et il étendait le bras vers la grand'route, qui s'allongeait, poussiéreuse, entre les deux grandes rangées d'arbres.

— Pardon !... à une centaine de mètres d'ici, sur la gauche, il y a un sentier qui rejoint le bourg, en dessous de cette colline que vous voyez là-bas, c'est un peu plus long... mais c'est plus...

Il s'arrêta, hésitant, ne sachant trop quel mot employer.

D'ailleurs l'Italien lui posa immédiatement la main sur le bras, en regardant autour de lui d'un air inquiet.

— Ça va ! fit-il mystérieusement.

Il achevait à peine ces mots que deux nouveaux personnages entrèrent en scène, arrivant précisément par le petit sentier que venait de désigner Mandrin ; de ces deux personnages, l'un appartenait à la race humaine, l'autre à la race canine.

Ce dernier était un chien de montagne dont la tête énorme, toute velue et dressée fièrement, atteignait la hanche de son compagnon.

Celui-là était un sergent de la maréchaussée, grand, bien découpé, portant avec aisance son uniforme bleu et blanc.

Il avait la pipe à la bouche, une belle pipe en merisier, toute sculptée, de laquelle s'échappaient des flocons de fumée, épais et odorants...

Mandrin était bien trop préoccupé d'examiner les deux arrivants pour remarquer le pli profond qui se creusa au front de Zinetto, et le regard singulier qu'il lança au sergent et à son compagnon.

Tout à coup, celui-ci s'arrêta et, planté sur ses quatre pattes, les babines légèrement relevées, laissant apercevoir de chaque côté de la mâchoire deux crocs terribles, se mit à gronder en sourdine...

Le sergent fit halte, lui aussi, examina le chien, examina le soldat, le cantinier, puis dit enfin en souriant :

— Paix là, Majesté... paix, mon vieux, ce sont des amis...

Mais le chien n'entendait pas de cette oreille-là ; le poil hérissé, l'œil, son œil unique injecté de sang, braqué dans la direction des deux hommes, continuait de grommeler.

— Ne faites pas attention, camarades, ricana alors le ser-

8.

LA FILLE DE MANDRIN

gent en s'avancant, il n'est pas mauvais, au fond ; mais il n'aime pas les nouvelles figures.

Puis, apercevant la bouteille que Zinetto tenait toujours à la main, il eut dans le regard un éclair de convoitise et, se passant la main sur le front tout bronzé de sueur :

— Ce n'est pas pour me vanter, s'exclama-t-il mais, foi de Bricquebec, il fait diablement chaud aujourd'hui.

La mine un peu inquiète de l'Italien s'illumina, comme par enchantement, d'un sourire et, tendant la bouteille :

— Si oune gorzée de campagne pouvait vous être agréable, zerzent ? dit-il d'un ton aimable.

L'autre, pour toute réponse, prit la bouteille, s'en appliqua aux lèvres le goulot argenté et, levant le coude, se mit à boire, la tête un peu renversée en arrière, les paupières mi-closes, avec une expression de véritable béatitude, jusqu'à ce que la dernière goutte se fut écoulée.

— Et voilà, déclara-t-il avec un soupir de soulagement, mélangé d'une pointe de regret.

Le chien, pendant cette courte scène, n'avait pas quitté son attitude hostile, tournant autour de Zinetto sans cesser de faire entendre de petits grognements pleins de menaces.

— Dites donc, fit l'Italien, vous ne pourriez pas faire tenir votre bête en repos ?

Le sergent se mit à rire.

— Voyons, Majesté, fit-il, en appuyant sur la tête de son chien, veux-tu bien rester tranquille !... C'est un ami...

— Une belle bête, fit Mandrin, alors, en avançant la main pour flatter le molosse.

Mais un grognement, rauque comme un rugissement, marqua aussitôt, très nettement, au soldat, que sa caresse ne serait pas acceptée et, instinctivement, il fit un pas en arrière.

— Majesté ne se laisse pas toucher, ricana le sergent que le champagne avait rendu expansif.

« Et je vous jure qu'avec lui, MM. les contrebandiers n'en mènent pas large.

Un sourire contraint plissa les lèvres de l'Italien, tandis que Mandrin regardait la bête avec curiosité.

— La tente du capitaine ? demanda brusquement le sergent.

Mandrin, d'un hochement de tête, désigna l'emplacement occupé par les officiers et, tournant les talons, se disposait à reprendre sa promenade interrompue lorsqu'il s'arrêta, pour regarder le sergent.

Celui-ci ayant interpellé son chien de certaine façon, la

bête leva la tête vers lui, cessa de grommeler, pour écouter.

— Ici, Majesté, fit simplement l'homme de la maréchaussée.

Et il s'éloigna dans la direction que venait de lui indiquer Mandrin, tandis que le chien s'étendait à terre, pesamment, les pattes de devant allongées, sa tête énorme posée sur ses pattes, la paupière close ; on eût dit qu'il dormait.

— Hein ! te voilà de faction, toi aussi, ricana le soldat.

Mais Majesté fit la sourde oreille.

Zinetto avait rejoint sa roulotte et paraissait très absorbé par les préparatifs de son souper.

De temps à autre, il tournait la tête du côté de Mandrin, qu'il regardait d'un air singulier, puis du côté de Majesté qu'il considérait en fronçant les sourcils, et reprenait sa besogne.

Enfin, il se leva, revint vers Mandrin qui continuait de monter sa faction, tout en sifflotant entre ses dents.

— Dites donc, fit-il, puisque vous êtes de Saint-Geoirs, vous devez connaître ou un nommé Carrouzes...

— Carrouges ! s'exclama le soldat... c'est mon beau-frère...

On eût dit que l'Italien connaissait déjà le lien de parenté qu'unissait Mandrin à l'individu dont il venait de prononcer le nom...

Et cela parut frapper le soldat ; car il demanda :

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais parlé de lui ?

L'Italien, s'approchant de Mandrin, de façon que ses lèvres fussent tout contre son oreille, lui dit :

— Si ze vous demandais d'y aller, cé Carrouzes... mon petit Mandrin ?... continua-t-il d'un ton câlin.

— Moi s'exclama le soldat... ce n'est pas possible... puisque je suis ici... je ne peux pas être là-bas...

Zinetto eut un petit rire silencieux.

— Oh ! pour ce qui est de votre faction, répliqua-t-il, ze m'en charge, le capitaine n'a rien à me refuser, ze lui ai fait assez de crédit durant la campagne.

Il prit familièrement le soldat par le bras :

— Voyons, si ze demandais au capitaine, iriez-vous à Saint-Geoirs embrasser votre beau-frère ?

— Avec le plus grand plaisir, puisque j'étais prêt à partir lorsque ce satané Trémollat est venu me prendre pour me mettre ici de faction...

« Mais... quand je l'aurai embrassé, mon beau-frère, qu'est-ce que je lui dirai ?

Cette question, bien naturelle cependant, sembla embarrasser fort Zinetto.

— Ce que vous lui direz ?... murmura-t-il ?

Il réfléchissait encore, qu'un incident inattendu mit brusquement un terme à ses réflexions.

Majesté qui, depuis quelques secondes, était sorti de son engourdissement pour relever la tête et pointer les oreilles, venait de se dresser tout à coup sur ses pattes et, le cou tendu, la prunelle sanglante, reniflait l'air bruyamment dans la direction de Saint-Geoirs.

Bientôt, la bête se mit à grogner sourdement.

Tout à coup, il se fit dans les fougères qui poussaient entre les troncs des arbres, une trouée et, rapide comme l'éclair, une masse sombre arriva sur le chien de montagne, avec lequel elle fit corps aussitôt.

Ce fut, durant une seconde, une lutte acharnée, où le souffle court des combattants se mêlait à de sourds grognements ; puis brusquement, Majesté se secouant, se débarrassa de son adversaire, qui demeura à deux pas, planté sur ses pattes, le regardant dans une attitude pleine de défi.

Le nouveau venu était d'une toute autre race que Majesté ; un peu moins grand, il était plus trapu, avec un poitrail énorme reposant sur des pattes courtes, presque arquées, dont les griffes s'enfonçaient avec assurance dans le sol.

La tête, large, puissante, avait une expression de hardiesse et de férocité inexprimables, en ce moment surtout où les deux yeux, attachés sur son ennemi, semblaient deux trous de feu dans le poil gris de fer de la face.

Le poil, ras et sombre, brillait comme un caillou poli, sauf au cou, près du défaut de l'épaule où les crocs de son adversaire avaient fait une tache écarlate.

Et les deux bêtes, immobiles, les flancs battants d'un souffle rauque et pressé, semblaient se mesurer de l'œil, avant de recommencer la lutte.

Tout cela, l'attaque et la trêve avait demandé deux minutes au plus, si bien que Mandrin avait à peine eu le temps d'examiner le nouveau venu, lorsque tout à coup il s'écria :

— « Zut-au-Roi ! »

L'adversaire de Majesté tourna la tête.

Mandrin fit mine de s'approcher, disant d'une voix amicale :

— Comment ! Zut-au-Roi... c'est toi !... mon vieux Zut !...

Ah ! bien ! ça me fait plaisir tout de même de te revoir !...

Le chien, négligeant Majesté, quitta son attitude hostile et, remuant amicalement la queue, se dirigea vers le soldat.

Mais le compagnon du sergent de la maréchaussée, voyant son ennemi occupé d'autre part, se rasa soudain, et bondit en avant.

L'autre poussa un grondement de détresse, sentant les crocs de son adversaire s'enfoncer dans sa nuque.

Obéissant à un instinctif mouvement de colère, Mandrin se jeta sur eux et, d'un coup de crosse solidement appliqué dans les reins de Majesté, l'envoya rouler à cinq pas, hurlant de douleur.

Quant à Zut-au-Roi, à moitié étranglé, il était couché sur le flanc, dans l'herbe, haletant lamentablement, laissant couler entre ses gencives une boue sanglante...

— Ah ! mon Zut ! mon pauvre chien, murmura Mandrin d'un ton apitoyé.

Il s'était agenouillé près de la bête et, des deux mains, lui soulevait la tête.

— Est-ce qu'il est mort ? interrogea Zinetto.

— Il n'en vaut guère mieux, grommela Mandrin ; mais ce qui me console, c'est que l'autre a son compte.

Comme il achevait ces mots, dans l'ombre vague du crépuscule, la silhouette du sergent de la maréchaussée se dressa tout à coup près d'eux.

— Eh bien ! Majesté ! fit-il en regardant autour de lui, où donc es-tu ?

Un gémissement faible lui répondit, et, comme frappé d'un pressentiment, il courut à l'endroit où gisait son chien.

— Ah ! tonnerre de tonnerre ! s'exclama-t-il.

Ainsi que Mandrin avait fait pour Zut-au-Roi, il se pencha vers Majesté puis, brusquement, il se redressa et, distinguant alors le chien auquel le soldat prodiguait ses soins :

— La bête à Carrouges ! s'exclama-t-il.

Et, tirant son sabre, il allait en passer la lame au travers du corps du misérable animal, lorsque les doigts de Mandrin, s'abattant sur son poignet, le lui tordirent si brutalement que l'arme tomba par terre.

— Toi ! ton affaire est claire ! hurla le sergent ivre de fureur, je suis ton supérieur et il t'en coûtera chaud.

Il voulut ramasser son sabre ; mais Zut-au-Roi, dans le cœur duquel la vue de l'uniforme avait fait naître une énergie nouvelle, se dressa soudain et, bien que chancelant sur

ses pattes, il était encore assez impressionnant pour que le soldat de la maréchaussée reculât devant la perspective d'une attaque ; alors, le sous-officier lança dans la direction de Mandrin son poing fermé, en criant :

— Tu vas avoir de mes nouvelles !...

Et il s'éloigna à grandes enjambées.

Zut-au-Roi, épuisé par le sang qui coulait de sa blessure, s'était couché à terre, la langue pendante, semblant prêt à trépasser.

— Zinetto, fit Mandrin, vous me parliez tout à l'heure d'aller trouver Carrouges, c'est inutile, il va venir... C'est son chien.

L'Italien s'approcha alors de la bête, la regarda et, se baissant, la flatta de la main.

— Voulez-vous le prendre par le train de derrière, poursuivit Mandrin, et m'aider à le porter dans votre roulotte ? Carrouges vous saura grand gré d'avoir pris soin de son chien...

Et comme l'Italien semblait hésiter :

— Carrouges, dit encore le soldat, avec une intonation menaçante dans la voix, aime son chien presque autant qu'il aimerait son père, et s'il apprend que vous l'avez laissé tuer...

— Tuer !...

— Cette brute va revenir, et certainement fera ce que je viens de l'empêcher de faire... Eh bien ! Carrouges en veut à quelqu'un...

Il n'acheva pas ; l'Italien se baissant aussitôt, tenait déjà entre ses bras la moitié du corps de Zut, dont Mandrin prit la tête et les épaules...

A quelques pas de là s'apercevait un groupe d'ombres qu'éclairait vaguement une lanterne.

Les deux hommes se mirent à courir et, en quelques instants, Zut-au-Roi reposa sur la propre couchette de Zinetto.

— Je rejoins ma faction, dit vivement le beau-frère de Carrouges... surtout si on vous interroge... et si vous tenez à votre peau... affirmez que la bête est partie...

En deux bonds, il fut à l'endroit où il avait jeté son fusil sur l'herbe, le ramassa et se mit à déambuler impassiblement, comme si rien ne se fût passé.

Presque aussitôt après arriva un groupe de soldats, au milieu duquel, gesticulant ferme et parlant haut, se trouvait le sergent de la maréchaussée ; à côté de lui marchait Trémollat, le sergent du Royal-Dauphiné.

— Dans ces conditions-là, mon cher collègue, disait celui-

ci, c'est très simple : je le coffre, et demain je ferai mon rapport au capitaine.

Mandrin, comme s'il ne l'eût pas entendu, s'adressa au sergent de la maréchaussée.

— Monsieur Bricquebec, dit-il avec une politesse ironique, vous pouvez ramasser votre sabre... le chien n'est plus là.

Seulement alors, le sergent s'aperçut de la disparition de Zut-au-Roi ; il poussa un grognement de colère et murmura :

— Tu paieras pour deux !

Trémollat fit un signe, et deux soldats qui étaient restés un peu à l'écart, s'avancèrent.

— Tiens ! Perrinet ! Tiens ! Roquairol ! fit Mandrin en reconnaissant ses compagnons de tente.

— Roquairol ! commanda le sergent, allez me chercher Zinetto.

Puis à Perrinet :

— Prenez le fusil et le sabre de Mandrin !

Celui-ci, en haussant les épaules, déboucla son ceinturon et tendit ses armes à son camarade.

En ce moment, l'Italien arrivait, escorté de Roquairol.

— Mon ami Zinetto, dit alors le sergent, tu vas t'arranger pour coucher où tu voudras, mais je confisque ta voiture jusqu'à demain.

Zinetto, effaré, joignit les mains :

— Ma voiture ! balbutia-t-il... mon lit !

— Ton lit !... c'est cet homme-là, qui va y coucher ; quant à ta roulotte, elle servira de prison jusqu'à demain...

Le cantinier, abasourdi, roulait des yeux blancs de l'un à l'autre, regardant alternativement Bricquebec, Trémollat et Mandrin.

— Allons ! fit celui-ci d'un ton de joyeuse humeur, en route. Après une étape comme celle d'aujourd'hui, il me tarde de me coucher dans un bon lit.

Et, clignant de l'œil du côté de Trémollat, il ajouta :

— Un lit comme vous n'en aurez pas cette nuit, sergent...

— Possible, mon garçon, répliqua celui-ci ; mais il se pourrait bien faire que, par compensation, tu aies demain soir un matelas plus dur et plus frais.

Et il frappa le sol du pied ; puis, s'adressant à Roquairol et à Perrinet :

— Allez... bouclez-le dans la roulotte et ouvrez l'œil, car, s'il jouait la fille de l'air, vous pourriez bien être fusillés demain à sa place.

Ces mots prononcés d'une voix menaçante, le sergent Bricquebec passa son bras sous celui du sergent Trémollet, et tous les deux s'éloignèrent en saluant d'un ricanement moqueur Mandrin, sur lequel Perrinet venait de refermer à double tour la porte de la roulotte.

Derrière eux, Majesté marchait lentement, boitant.

II

OU SE DÉCIDE L'AVENIR DE MANDRIN

Quand la clef eut grincé deux fois dans la serrure, Mandrin, demeuré immobile sur le seuil, secoua les épaules et murmura :

« Me voilà bien ! »

Une plainte douce partit d'un coin de la roulotte.

— Zut-au-Roi ! s'exclama Mandrin, rappelé soudain au souvenir de son ami à quatre pattes.

Par la minuscule fenêtre de l'appartement roulant, un mince rayon de lune entra, qui suffit à éclairer le lit sur lequel Zut-au-Roi, sanglant, inanimé presque, gisait étendu.

Mandrin arracha un morceau de drap et, avisant un flacon de cognac posé sur une planchette, il imbiba de son contenu le linge qu'il tenait à la main ; avec ce linge, il fit une compresse, qu'il appliqua sur le cou de la bête.

Ce pansement — quelque primitif qu'il fût — sembla apporter aux souffrances de Zut un soulagement immédiat : ses yeux s'attachaient avec reconnaissance sur celui qui le soignait, sa langue s'allongea à deux reprises différentes sur les mains du soldat !

— Maintenant, mon vieux camarade, dit celui-ci d'un ton plein de sollicitude, tout comme s'il se fût adressé à

quelqu'un capable — sinon de le comprendre, du moins de lui répondre — parle-moi un peu de ceux de là-bas... Carrouges... Marianne...

A ces deux noms... le chien redressa les oreilles, tandis que sa queue avait un petit frémissement et que, dans sa prunelle, une flamme courte s'allumait...

Puis de sa gorge sortit comme un gémissement triste et il sembla à Mandrin que l'œil du chien avait subitement une expression de tristesse véritable.

Illusion ou non, il en fut frappé et il se sentit au cœur un choc.

— Voyons, voyons, fit-il, oubliant la personnalité canine à laquelle il s'adressait. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?... Un malheur ? Il est arrivé quelque chose à ma petite Suzette ?...

En prononçant ces derniers mots, il avait un tremblement dans la voix, et son regard plongeait au fond des yeux de Zut comme s'il eût voulu y lire la réponse à la question qu'il lui posait.

Peut-être Zut comprit-il, ou bien ne fût-ce que l'effet du hasard, mais la tristesse dont son œil était voilé parut se dissiper durant quelques secondes, tandis qu'il faisait entendre un aboi discret qui avait comme une intonation joyeuse.

Mandrin se sentit tout de suite rassuré, absolument comme si quelque ami venait de lui affirmer sur l'honneur que la personne dont il parlait était saine et sauve.

— Et Marianne... et Carrouges ?

Pour la seconde fois, le chien gémit, et gémit si lamentablement, que le soldat sentit un frisson lui courir le long de l'échine, et que, sans réfléchir, il demanda d'une voix angoissée :

— Mais quoi ?... quoi ?

L'œil du chien eut un regard qui traduisait clairement son désespoir de ne pouvoir s'expliquer ; puis, fatiguée, sa tête s'alourdit et retomba sur l'oreiller.

Mandrin, alors, s'approcha de la petite fenêtre, si petite que la tête seule y pouvait trouver passage, et regarda au dehors.

A quelques pas de la roulotte, devant le petit escalier qui montait à la porte, Roquairol promenait de long en large sa longue et maigre silhouette.

Juste au-dessous de la fenêtre, Perrinet, adossé à la roulotte même, la crosse du fusil entre ses pieds, le canon contre la poitrine, paraissait somnoler.

— Zinetto ! appela Mandrin, à voix basse, espérant que le cantinier serait dans les environs et l'entendrait.

Mais ce fut Perrinet qui releva la tête.

— L'Italien n'est pas là ? demanda le prisonnier.

Avec la crosse de son fusil, l'autre désigna le dessous de la roulotte.

— Il s'est fait un lit avec une botte de foin, répondit-il en rigolant, et il ronfle à poings fermés...

— Réveille-le, dit Mandrin, je veux lui parler...

Perrinet tressaillit.

— Ah ça ! tu es fou ! s'exclama-t-il... Je ne tiens pas à goûter de la boîte, moi aussi.

Et, prenant son fusil, il le jeta sur son épaule d'un mouvement brusque et s'éloigna pour se promener de long en large, à une dizaine de mètres, de façon à être à l'abri des propositions tentatrices que pourrait lui faire le prisonnier.

En ce moment, Zut-au-Roi se dressa à moitié sur ses pattes, et les oreilles pointant, les narines dilatées, s'immobilisa, le cou tendu, dans une pose attentive.

Puis, il se leva tout à fait, allongeant la tête, remuant la queue, poussant de petits abois de contentement, et, finalement, sauta à terre, pour courir à la porte contre laquelle il se mit à gratter avec rage.

Presque au même instant, la voix de Roquairol se fit entendre au dehors.

— Non... non, ma bonne femme, disait le soldat, passé le coucher du soleil, on n'entre plus dans le campement.

— Je veux parler à Zinetto, le cantinier.

Comme elle avait parlé haut, sa voix parvint aux oreilles de Mandrin, qui se redressa, soudainement pâle et tremblant.

— Marianne ! s'exclama-t-il.

A ce nom, Zut-au-Roi se mit à pousser un aboi qui éclata dans le silence de la nuit, comme un coup de clairon.

— Zut ! appela au dehors la jeune femme, en repoussant Roquairol, et en s'élançant vers la voiture, Zut !

Le chien se jeta contre la porte avec violence.

— Marianne ! s'écria Mandrin.

Avant que Perrinet eût pu s'y opposer, la femme arrivait près de la voiture, montait sur la roue avec une agilité merveilleuse, et arrivait ainsi à la même hauteur où se trouvait la tête du prisonnier.

— Louis ! ah ! Louis ! c'est la Providence, bien sûr, c'est la Providence.

— Ma petite Marianne !... Ma petite Marianne !...

Roquairol et Perrinet, revenus de leur première surprise, s'emparaient de la femme, l'entraînaient.

— Par le diable ! gronda Mandrin, d'une voix terrible, cette femme est ma sœur, et vous me le paierez cher tous les deux.

Les deux soldats lâchèrent leur proie qui en avait profité pour courir de nouveau vers la roulotte.

— C'est toi que je venais trouver ici, dit-elle d'une voix rapide nous avons su par le régiment arrivé à Saint-Geoirs, que ta compagnie était ici, et, sitôt la nuit venue, je suis accourue.

— Suzette ? interrogea Mandrin avec anxiété.

— Rassure-toi, répondit la femme ; ta fille va bien. C'est de Carrouges qu'il s'agit, poursuivit-elle, il est perdu.

— Perdu ! répéta Mandrin.

— Il a été rencontré dans la montagne, par la maréchaussée, et il a cherché à passer de force un convoi de marchandises ; il y a eu combat. Des agents des fermes ont été tués, et Carrouges a été pris.

— Alors ? interrogea Mandrin, tout tremblant.

— Alors... on le roue, demain, à Grenoble.

Un tremblement nerveux agita les membres du prisonnier.

— Pauvre Carrouges ! murmura-t-il. Pauvre Marianne.

Celle-ci poursuivit, parlant vite, hachant les phrases, bredouillant les mots :

— Depuis un mois que la sentence est rendue, je suis comme folle ; et, ce matin encore, désespérée, j'étais décidée à me tuer. Mais quand j'ai vu arriver ton régiment, je me suis dit que toi, si courageux, si habile, tu trouveras bien un moyen de les empêcher de me tuer mon homme, et je t'ai envoyé Zut-au-Roi pour te chercher. Mais, ne te voyant pas venir, je suis accourue ici.

Un sanglot s'étrangla dans la gorge de Mandrin.

— Hélas ! ma pauvre Marianne, murmura-t-il, je suis enfermé ici, prisonnier.

Une exclamation étouffée accueillit ces mots.

— Carrouges est perdu ! balbutia la femme... Toi seul aurais pu le sauver.

Le prisonnier eut un accès de désespoir.

— Ah ! si je pouvais sortir d'ici, gronda-t-il, les dents serrées.

— La porte est donc en fer ! s'écria la femme de Carrouges, qui, retrouvant son énergie, courut vers l'escalier pour tenter un assaut désespéré contre ces planches maudites.

Mais elle fut arrêtée immédiatement par Perrinet, et par Roquairol.

— Eh bien ! eh bien ! la petite mère ! ricana Perrinet, on veut donc faire avoir de la peine aux camarades de Mandrin !...

Mandrin eut un ricanement terrible.

— Sois tranquille, Marianne... cette porte je l'enfoncerai bien tout seul. Une fois dehors, nous verrons bien s'ils auront le courage de tirer sur moi...

Mais, lestement, Roquairol avait sauté sur la roue.

— Ecoute, mon vieux, déclara-t-il, nous, nous ne tirerons pas sur toi... tu le sais très bien... Mais nous tirerons en l'air, ce qui amènera du monde... Tu as entendu Trémollat : c'est entre peau qui lui garantit la tienne... et, dame !...

— Advienne que pourra, rugit Mandrin, il ne sera pas dit que mon pauvre Carrouges aura passé de vie à trépas, sans que j'aie fait quelque chose pour lui...

Mais comme Roquairol, violemment tiré par le pan de son habit, avait mis pied à terre, quelqu'un qui sortait de dessous la voiture, prit sa place sur la roue, et Mandrin vit soudain la tête de Zinetto s'encadrer dans la fenêtre de la voiture.

— Vous raisonnez comme oune imbécile, *amico mio*, déclara l'Italien ; d'abord, la porte de mon *vittourino* est plus solide que vous ne supposez, et puis, mon *vittourino*, c'est ma propriété, et, quand vous l'aurez brisée, ce n'est pas votre capitaine qui me payera les réparations.

— Il s'agit de la vie d'un homme d'un ami à vous puisque vous venez de me dire que vous connaissez Carrouges, et vous regardez à quelques planches !

L'autre hocha la tête, disant d'un air sentencieux en s'appuyant un doigt sur le front.

— Les Italiens... ils ont une cervelle.

« Puisque nous ne pouvons pas faire sortir le prisonnier de sa prison, il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'emmener la prison et le prisonnier.

— Hein ! firent d'une seule voix ceux qui écoutaient et Mandrin lui-même.

— Le cheval peut être rapidement attelé, et la voiture sera loin avant que l'on s'aperçoive de son départ.

Roquairol se récria :

— Voilà ce que vous appelez un bon moyen, vous ! s'exclama-t-il... Eh bien ! et nous... qu'est-ce que nous devenons dans cette affaire-là ?

— Vous venez avec nous !

— Ah ! ah ! fit Perrinet, nous désertons !

— Vous payerez votre dette à celui qui vous a sauvé la vie... et auquel votre vie appartient... répondit Zinetto.

Il ajouta, de cette voix câline, propre aux gens de son pays :

— Franchement, tenez-vous tant que ça à l'uniforme du roi ?... N'aimeriez-vous pas mieux entendre sonner dans votre poche de bons louis d'or... que les maigres sous qui y dansent en ce moment ? Aidez-moi seulement à conduire ma voiture aux portes de Grenoble, et je m'engage à vous donner cent livres à chacun...

Ces mots firent s'écrouler les yeux des deux soldats, qui ne purent s'empêcher de répéter, abasourdis :

— Cent livres !

Puis ils se regardèrent, s'interrogeant, et enfin Roquairol s'écria :

— Ça va !

— Et moi, dit à son tour Marianne, si une fois Mandrin délivré, vous voulez vous mettre à sa disposition pour tenter de sauver Carrouges, je vous en donnerai cinquante à chacun...

— Nous le sauverons, ma bonne Marianne, s'écria Mandrin ; trois gaillards comme nous, ça vaut toutes les maréchaussées du monde...

Pendant que l'Italien s'en allait chercher le cheval, les deux soldats et Marianne capuchonnaient les roues avec la couverture du lit que Mandrin avait déchirée.

Dix minutes plus tard, les pieds du cheval également feutrés, l'équipage se mettait soigneusement en route, au milieu de l'obscurité.

Au bout de deux cents pas, il fallut s'arrêter. On était arrivé à la limite du verger dans lequel était campée la compagnie, et ce verger était séparé du chemin par un fossé, peu profond, c'est vrai, mais suffisamment large pour constituer un obstacle sérieux.

— *Sangue di Cristo !... Sangue di Cristo !* grommelait l'Italien, en s'arrachant les cheveux par poignées, tandis que les deux soldats, immobilisés au bord du fossé, en mesuraient la largeur d'un air hébété.

Mandrin, lui, cramponné à la fenêtre, regardait, en proie à une fureur d'autant plus épouvantable qu'elle ne pouvait retomber sur personne, et qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à l'immatérielle Providence de ce qui se produisait en ce moment.

— Un pont ! murmura Marianne, désespérée ; il faudrait un pont !

Mandrin poussa une exclamation joyeuse :

— Mais nous allons en fabriquer un.

Ce disant, il courait au lit, en arrachait un mince matelas et une paille plus mince encore, qu'il fit, non sans de grands efforts, passer par la fenêtre.

Puis, successivement, il jeta dehors tout ce qui, dans l'intérieur de la roulotte, était : draps, couverture, garde-robe.

— Avez-vous la prétention de combler le fossé avec ça ? ricana l'Italien.

— Non, répondit Mandrin mais voici ce que vous allez faire : vous, Zinetto, étendez-vous dans le fossé, Roquairol s'étendra auprès de vous, et Pierrinet auprès de Roquairol.

Zinetto fit un bond en arrière.

— Que ze me mette dans le fossé, moi... Vous êtes fou !

— C'est pourtant le seul moyen de le franchir, et de permettre à la voiture d'arriver à Grenoble.

— Eh bien ! si elle ne doit y arriver qu'à condition de me briser les os ! s'écria l'Italien, j'aime mieux retourner en arrière.

— Et les milliers de livres qu'elle contient tomberont entre les pattes de la maréchaussée, répliqua Marianne.

A ces mots, Roquairol et Perrinet s'approchèrent, les yeux luisants de convoitise, tandis que Mandrin, se frappant le front, s'écriait :

— Parbleu ! j'y suis ! et je comprends maintenant pourquoi ce satané Trémollat m'avait mis de faction auprès des bagages, et pourquoi le sergent Bricquebec est venu faire un tour par ici !

La sœur de Mandrin dit aussitôt :

— M. Zinetto devait nous livrer pour quatre mille livres de soie, quinze cents livres de velours de Gênes... et trois mille livres de tabac...

Roquairol esquissa un pas de caractère qui, dans la lumière bleutée de la lune avait quelque chose de fantastique.

— Près de neuf mille livres ? s'exclama-t-il en s'adressant à Perrinet.

« Eh bien ! mon vieux... pour ce prix-là, on peut risquer la casse.

Et avant que Zinetto eût pu protester, les deux soldats avaient sauté sur lui, le baillonnant avec un mouchoir pour l'empêcher de crier, et le ligotant de manière à le rendre aussi immobile qu'une souche.

Après quoi, ils l'étendirent dans le fond du fossé et se couchèrent auprès de lui, chacun d'un côté.

— Maintenant, fit Mandrin à Marianne, jette sur eux toutes ces défroques qui empêcheront les roues de leur froisser trop rudement les reins... et en route !

En un clin d'œil, les trois hommes disparurent sous une épaisse couche de hardes qui, tout en les protégeant, surélevait en même temps le niveau de fond du fossé, et la femme, prenant le cheval par la bride, mit l'attelage en branle.

De l'autre côté, il se trouva dans une sorte de chemin de traverse, rempli d'ornières et de trous, c'est vrai, du moins à peu près horizontal, et où, à grands renforts de coups de fouet, le cheval réussit à prendre le trot.

Marianne n'avait pas lâché la bride, et courant plus fort que la bête, la tirait après elle ; Zinetto, Roquairol et Perrinet, derrière la voiture, la poussaient de toutes leurs forces.

— Mais, fit observer Perrinet, si tu sortais de la voiture, ce seraient toujours quelque chose comme quatre-vingts kilos qui pèseraient en moins à la croupe de cette rosse...

— Mais je ne puis sortir qu'en brisant la porte... et une porte brisée pourrait attirer l'attention, soit sur la route, soit dans la ville même. Donc, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de continuer comme ça.

Il ajouta en s'adressant à Zinetto :

— Je m'en vais vous passer mon uniforme et vous aurez l'air d'escorter la voiture avec les deux camarades ; ce sera une façon toute naturelle d'éviter les questions indiscretes et de franchir les portes de Grenoble, sans encombre.

Au loin, dans le silence de la nuit, une horloge sonna lentement les douze coups de minuit.

— C'est l'église de Saint-Geoirs ! murmura Marianne ; le jour ne viendra pas avant cinq heures d'ici ; mais aurons-nous le temps d'atteindre Grenoble ?

— Il faut faire comme si on avait le temps, riposta Mandrin.

Et à Roquairol :

— A coups de fouet, à coups de baïonnette, fais-moi marcher cette bête-là... Pour vous, il s'agit de dix mille livres, et pour nous de la vie de Carrouges !

Entraîné par le fouet et les arguments piquants de la pointe d'acier que lui enfonçait dans la croupe Zinetto, la pauvre rosse partit au trot, tandis que, stimulés par la perspective d'une belle affaire, Roquairol et Perrinet, les jambes brisées, la poitrine haletante, poussaient aux roues.

III

LA MAISON JUSTIN, CHAPELEAU ET C^{ie}

Dans un des plus beaux quartiers de Grenoble, à quelques pas de l'hôtel du Gouvernement, se trouvait à cette époque la rue des Gantiers.

Une des maisons les plus importantes de la rue était assurément celle qui portait comme enseigne au-dessus de sa grande porte charretière, ces deux mots écrits en lettres d'or sur une plaque en marbre blanc :

JUSTIN, CHAPELEAU ET C^{ie}

Gants en gros

Des centaines d'ouvriers travaillaient pour M. Chapeleau. Les plus belles peaux étaient pour lui. Ce n'était pas seulement la coupe élégante de ses produits, ni leur qualité supérieure qui avaient, depuis bien des années, assuré à la maison Justin Chapeleau et C^{ie} une suprématie indiscutable, c'était encore et surtout leur bon marché.

Les gants de cette maison étaient de vingt-cinq pour cent meilleur marché que ceux des autres maisons, non seulement de France, mais d'étranger.

Dire que Justin Chapeleau n'avait pas d'envieux, pas d'ennemis serait invraisemblable, et on était allé jusqu'à prétendre que les peaux employées par la maison Justin Chapeleau et C^{ie} entraient en franchise, c'est-à-dire sans payer à la frontière les droits de douane auxquels elles étaient contraintes.

Vivement ému de semblables allégations, le fabricant était allé lui-même au-devant d'une enquête, et, de cette enquête, il ressortit clairement que le nombre de gants fabriqués par la maison Justin Chapeleau, durant un exercice, correspondait de la façon la plus exacte au nombre de peaux enregistrés comme ayant payé l'impôt sur les livres de la Ferme.

A partir de ce moment, on avait cessé de s'occuper de la maison Justin, Chapeleau et C^{ie}.

Le chef de cette maison était un petit homme d'une quarantaine d'années, au visage fin et cauteleux, un peu en lame de couteau, et de teinte un peu rapprochée de celle du pain d'épice ; sa parole aigrelette sonnait faux à l'oreille, sa démarche était vive, ses gestes prompts.

Jusqu'à l'âge de trente-huit ans, Justin Chapeleau avait griffonné du papier timbré chez un procureur de Grenoble, du nom de Mondoubleau.

Puis, brusquement, épousant la fille d'un des plus petits fabricants de la rue des Gantiers, il avait troqué les dossiers contre les peaux d'agneaux et de chèvres.

M^e Mondoubleau, à la grande surprise générale, avait donné à son clerc une petite somme qui lui avait permis de donner à ses affaires un élan qui l'avait, en moins de deux ans, élevé jusqu'à la tête du commerce local.

Et il était à présumer qu'entre le procureur et son ancien clerc, devaient exister des conventions spéciales qui faisaient du premier, pour ainsi dire, le commanditaire du second, car, à mesure que prospérait la maison de Justin Chapeleau et C^{ie}, la situation de M^e Mondoubleau s'accroissait dans des proportions considérables.

Depuis deux ans, il avait cédé à son premier clerc son étude, et vivait en son château de Saint-André, à quelques lieues de Grenoble, sur une colline, au milieu des bois, où il menait vie et train de grand seigneur.

Or à l'heure où la roulotte de l'Italien Zinetto, après avoir franchi le fossé qui bordait le champ où elle était installée avec la compagnie de Royal-Dauphiné, roulait sur le chemin de Grenoble, traînée par une rosse famélique et poussée par les deux déserteurs, M^{me} Chapeleau se trouvait dans sa salle à manger, assise dans un grand fauteuil, les pieds au feu.

C'était une grande femme sèche, de dix années plus âgée que son mari, dont le visage osseux et parcheminé s'encastrait dans les ruches de dentelles d'un bonnet de linge blanc ; un corsage en velours noir, mais de qualité inférieure et de coupe très modeste, couvrait ses maigres épaules et sa poitrine plate ; une robe en laine de couleur sombre complétait la toilette peu digne de la plus riche commerçante de Grenoble.

Mais M^{me} Hortense, — ainsi l'appelaient les vieux ouvriers qui travaillaient pour la maison depuis de longues années, — M^{me} Hortense avait conservé du temps de son père des habitudes d'économie qui confinaient de bien près à l'avare, et elle trouvait que l'on était tout aussi bien et tout aussi doucement vêtu avec de la laine qu'avec de la soie...

Pour l'instant, M^{me} Hortense paraissait attendre son mari avec une impatience non dissimulée ; à tout instant, elle se levait, allait se poster près de la croisée, jetait un coup d'œil dans la rue, puis venait se rasseoir.

Une sonnerie lente et triste se fit entendre.

« La demie de neuf heures ! Jésus Dieu ! que peut donc faire M. Chapeleau ?... »

Un bruit de pas rapides retentit dans le vestibule, et avec une légèreté de sylphe, quelque peu grotesque vu son âge et son accoutrement, elle se précipita vers la porte en s'écriant :

— Comment !... c'est vous, Justin ?

Le petit homme entra en coup de vent, sans même répondre à l'exclamation de sa femme, s'assit devant la table où attendait le souper, et demanda :

— Vous faites servir, ma bonne amie ?

M^{me} Hortense se jeta sur une petite sonnette de cuivre dont le tintinnabulement grêle fit accourir une servante.

— Marie, commanda la femme du fabricant, la soupe...

Et, apportant la lampe, elle s'assit en face de son mari.

Celui-ci, un coude sur la table, une joue dans la main, se caressait de l'autre main le menton, dans un geste lent et machinal.

Mais sentant les yeux de sa femme, arrondis, fixés sur lui, impatienté, il redressa la tête.

— Qu'ai-je donc de changé dans la physionomie, pour que vous me considériez de la sorte, ma bonne amie ? demanda-t-il.

Honteuse d'être surprise en flagrant délit de curiosité, M^{me} Hortense balbutia :

— Figurez-vous, Justin, que je ne puis encore revenir de mon étonnement. J'étais à la fenêtre, guettant dans la rue

pour vous voir venir... et je me demande comment vous avez pu entrer dans la maison sans que je vous aie aperçu.

— Il y a beau jour que je suis rentré ; mais je visitais les magasins pour m'assurer que la prochaine expédition pour Paris serait prête en temps et lieu.

La servante apporta la soupière et gagnait la porte, lorsqu'elle s'exclama en campant ses poings sur les hanches :

— Eh bien !... ma foi ! si je m'aurais jamais douté que la tête à Monsieur pouvait servir de tête de loup...

— Que signifie ce langage ? interrogea le petit homme.

— Dame... monsieur, vous avez récolté toutes les toiles d'araignées qui pouvaient exister dans les magasins... Car pour ce qui est de la maison...

M. Chapeleau paraissait fort courroucé, et sa femme, attribuant ce courroux à la liberté de langage de la servante, congédia celle-ci ; puis elle alla prendre une brosse et revint près de son mari, dont elle enleva délicatement la calotte de velours pour la lui montrer.

— C'est vrai tout de même, dit-il en souriant du bout des lèvres.

Elle se contenta de s'exclamer en brossant le couvre-chef de son mari :

— C'est singulier... je n'avais pas remarqué que les ateliers fussent aussi mal tenus que cela...

Puis, se penchant vers son mari, elle ajouta :

— Mais vous en avez sur les épaules aussi... C'est de plus en plus bizarre.

M. Chapeleau dit d'un ton sec :

— La soupe va être froide.

Les deux époux se mirent à manger. M^{me} Hortense, le nez dans son assiette, sans se douter que son mari lui lançait à la dérobée un regard investigateur.

— Alors, c'est fini pour ce pauvre homme... ce Carrouges, que l'on doit rouer demain en place publique ? interrogea Madame.

M. Chapeleau passa la main sur son front, comme si à ce moment même une bouffée de chaleur lui fût montée au visage, et murmura :

— Il fait chaud ici...

M^{me} Hortense se précipita vers la fenêtre et l'entr'ouvrit, disant :

— Voici un peu d'air.

Et, revenant s'asseoir, ajouta :

— C'est curieux, depuis que les juges ont condamné cet homme, je ne fais que penser à lui... Il me semble, c'est

absurde mais c'est comme cela, il me semble que cela va nous porter malheur.

Le fabricant frappa du poing sur la table et, se croisant les bras :

— Ah ça ! s'exclama-t-il, est-ce que vous devenez folle ?... Dites-moi un peu quel rapport il peut y avoir entre la maison Justin Chapeleau et Ci^{te} et ce contrebandier, ce voleur, cet assassin...

Cette sortie était plus que suffisante pour troubler les facultés mentales de la bonne dame, qui balbutia :

— Excusez-moi, Justin, excusez-moi... Je me suis mal exprimée... Je voulais dire que la pensée de cet homme me hantait... peut-être parce que sa femme vient ici tous les jours et pleure à fendre l'âme...

M. Chapeleau sursauta :

— Elle vient ici tous les jours ! J'avais défendu cependant formellement qu'elle franchit le seuil de la maison.

— Elle ne le franchit pas non plus ; seulement, elle s'assied dans la rue, là, sur la borne de l'autre côté, et ne bouge pas, durant des heures, à pleurer.

M. Chapeleau leva les bras au plafond.

— Mais qu'est-ce qu'elle veut que j'y fasse, moi... Est-ce que je suis les juges, moi ?... Est-ce que je suis fermier général, moi ?... Est-ce que je suis le roi, moi ?

— Je vous en prie, mon bon ami, ne vous mettez pas dans un état pareil. Cette pauvre femme sait que vous êtes un notable commerçant de la ville de Grenoble... que les plus hauts personnages de la ville se fournissent chez vous... et que votre influence est grande.

M. Chapeleau se radoucissait comme par enchantement, et dit, d'un ton de bienveillante protection :

— Quand cette femme se représentera, vous lui ferez signe de venir vous parler, et vous me l'enverrez.

M^{me} Hortense joignit les mains.

— Ah ! j'étais bien certaine que vous feriez quelque chose pour cette pauvre femme. Malheureusement, j'ai bien peur qu'il ne lui soit arrivé malheur, ne l'ayant pas vue aujourd'hui ; je suis allée à sa boutique dans l'après-midi... les volets étaient fermés, et j'ai eu beau frapper, personne n'a répondu...

Après avoir distraitemment grignoté quelques amandes sèches, le fabricant se leva de table.

— Vous partez, Justin ? demanda sa femme, humblement, en le voyant se diriger vers la porte.

— Oui. Je descends travailler. Je passerai probablement

une partie de la nuit à faire les comptes de fin du mois. Ainsi donc, ne m'attendez pas pour vous mettre au lit, et... bonne nuit.

Là-dessus, il sortit.

Une fois dehors, ses mains se frottèrent l'une contre l'autre, d'un air de satisfaction.

« Si elle était allée là-bas ! »

Tout le corps de bâtiment qui avait façade sur la rue était consacré à l'habitation particulière de M. et de Mme Justin Chapeleau ; de l'autre côté de la cour se trouvaient les bureaux, les magasins et les ateliers.

Ceux-ci occupaient une vaste construction, haut de plusieurs étages, faits de bois et de torchis, et que le temps avait tellement tassée, que des étais de bois soutenaient sa façade ventrue, ainsi qu'une personne hydropique...

Le dernier coup de dix heures venait de sonner.

Arrivé près d'une porte au-dessous de laquelle, en grosses lettres, s'étaient ce mot : « Bureaux », M. Chapeleau s'arrêta, tira de sa poche une clef qu'il entra dans la serrure.

Étant entré, il referma derrière lui la porte et, à tâtons, prit sur un meuble une chandelle qu'il eut tôt fait d'allumer.

La pièce avait une allure triste et désolée. Une grande table de bois blanc, couverte d'écritures, de plumes, de papiers, et entourée d'une demi-douzaine de chaises, servait aux commis, qui, du matin au soir, griffonnaient les correspondances ou alignaient les comptes.

Et c'était tout.

M. Chapeleau embrassa d'un coup d'œil cette pièce, puis il poussa une porte et se trouva dans une autre pièce plus petite que la précédente, et aussi plus confortablement meublée.

Une table-bureau en vieux noyer, avec fauteuil de travail recouvert de cuir vert, et, de-ci de-là, d'autres sièges de toutes dimensions, dans un coin une caisse en acier, énorme et d'un poids à défier les enlèvements, enfin des cartonniers.

M. Chapeleau, avec sa chandelle, alluma une grosse lampe qu'il posa sur son bureau, et une lanterne qu'il avait prise dans un carton et qu'il laissa sur le sol. Ensuite, il tira une sorte de mannequin, qui, de loin, pouvait donner l'illusion d'une silhouette humaine.

Ce mannequin, il l'assit dans son fauteuil, devant son bureau, le courbant dans la posture d'une personne qui écrivait, le coiffa de son propre bonnet de velours, et baissa

l'abat-jour, de façon que la tête de son sosie restât dans l'ombre.

Cela fait, il prit la lanterne, se dirigea vers la cloison où se trouvait le coffre-fort qu'il ouvrit, et dont la porte ouverte laissa apercevoir les premières marches d'un escalier qui s'enfonçait dans le sol.

M. Chapeleau, aussitôt, franchit le seuil de ce singulier vestibule, s'engagea dans ce mystérieux escalier, aux marches étroites.

La descente ne fut pas longue, et M. Chapeleau se trouva alors dans une sorte de carrefour formé par l'entre-croisement de quatre boyaux étroits qui s'enfonçaient horizontalement dans différentes directions.

Le fabricant se mit en marche, voûtant un peu le dos pour éviter que sa tête n'allât heurter le sol rocaillieux qui surplombait sa tête.

Au bout de cinq cents pas, il se trouva soudain arrêté par une porte en chêne épais, tout ornée de gros clous et de barres d'acier.

M. Chapeleau tira de sa poche une petite clef d'acier, de forme inusitée, l'introduisit dans un trou que découvrit un des gros clous qu'une simple pression du doigt avait suffi à déplacer, et, sans un frottement de gonds, la porte s'entrebâilla silencieusement.

Cette porte, le fabricant la referma derrière lui ; il se trouva dans une sorte de grande salle encombrée de marchandises de toutes sortes.

Ayant posé sa lanterne sur une caisse, il s'assit sur un escabeau en murmurant :

« Il fait ici une humidité... »

Alors, ses regards étant tombés sur un ballot qui se trouvait non loin de lui, il se leva, prit un couteau accroché à la muraille, coupa les cordes du paquet, qui, éventré, laissa s'écouler sur le sol des pièces de velours.

M. Chapeleau prit une de ces pièces au hasard, la déplia et se la jeta sur les épaules en guise de manteau ; et cela faisait un curieux effet de voir cet homme, dans ce souterrain qu'éclairait d'une lueur vague et incertaine la lanterne posée à terre, revêtu de pourpre ainsi que l'eût été un roi.

Un bon moment, il demeura assis, plongé dans des réflexions profondes. Mais il se leva soudain, murmurant :

« Le tout est de savoir si les marchandises d'Italie arriveront à temps pour permettre de satisfaire aux commandes. »

Il claquait des doigts avec impatience.

« Trois jours de retard !... C'est incompréhensible... Et la

fête a lieu la semaine prochaine... Ce sera le diable, en admettant qu'on livre le satin et les dentelles demain, à pointe d'aube, ce sera le diable s'ils arrivent à terminer les costumes pour le jour indiqué... »

La mauvaise humeur de ses traits s'accroît, et il grommela :

« Quinze cents livres de perte... »

Tout à coup il se redressa, et le sourcil haussé, l'œil arrondi, marcha précipitamment vers une pile de colis accumulés dans un coin, et s'écria :

« Comment ! le tabac n'est pas encore livré !

« Ce Carrouges avait bien besoin de se faire pincer ! Depuis qu'il est sous clef, tout va de mal en pis, les marchandises ne rentrent plus, et les expéditions se font en dépit du bon sens. »

Il errait rageusement à travers les caisses et les ballots, grommelant entre ses dents :

« Dans sa dernière lettre, ce Zinetto promet pourtant d'être à Grenoble le 25 du mois, et nous sommes le 28... et rien, rien, pas l'ombre de nouvelles. Ah ! ce Carrouges a eu bien tort de se laisser mettre la main au collet. »

M. Chapeleau s'était assis de nouveau sur son tabouret.

Les instants s'écoulaient, et ces instants formaient des quarts d'heure, des demi-heures, des heures, et le fabricant, vaincu par la fatigue, avait fini par laisser sa tête s'incliner sur sa poitrine ; ses paupières, alourdies par le sommeil, s'étaient fermées, et, de sa poitrine, un ronflement sonore s'échappait, prouvant que M. Chapeleau était parti pour le pays des rêves.

Soudain, une petite porte s'ouvrit avec précaution et une tête passa par l'entre-bâillement.

Cette tête était celle de Marianne Carrouges.

Son premier mouvement fut d'éveiller M. Chapeleau, et déjà, ses mains tendues allaient se poser sur le bras du fabricant, lorsqu'elle se sentit retenue par les épaules ; se retournant, elle reconnut Mandrin.

— C'est lui ? interrogea-t-il.

La tête de la femme fit, de haut en bas, un signe affirmatif.

— Bien ! gronda Mandrin ; va-t'en et veille à ce que l'on ne nous dérange pas.

Elle courba la tête et referma la porte ; alors, Mandrin posa la main sur le genou de M. Chapeleau :

— A nous deux, fit-il.

A cet attouchement, le fabricant s'éveilla ; à la vue du

visage moqueur qui se trouvait à deux pouces du sien, il ouvrit la bouche pour crier.

— Remettez-vous, cher monsieur Chapeleau, dit le soldat ; demeurez assis et, si vous le voulez bien, causons un peu...

De son autre main, placée sur l'épaule du bonhomme, il l'immobilisa sur son siège.

— Permettez-moi de vous présenter Louis Mandrin, soldat au Royal-Dauphiné et frère de Marianne Carrouges.

A ce nom, il sembla que les traits de M. Chapeleau se contractaient.

— Quant à vous, vous êtes bien monsieur Justin Chapeleau, chef de la maison de ganterie Justin Chapeleau et C^{ie}, la première de Grenoble, et pour le compte duquel Carrouges, mon beau-frère, faisait des opérations de contrebande ?

Le fabricant voulut se récrier ; mais Mandrin lui coupa la parole :

— J'ai tenu à vous voir dès mon arrivée, pour causer un peu avec vous des mesures à prendre relativement à ce pauvre Carrouges, car je ne suppose pas que, sérieusement, vous songiez à laisser exécuter ce malheureux, votre complice.

— Monsieur, répondit Chapeleau, d'une voix quelque peu tremblante, j'ai fait depuis trois semaines tout ce qu'il était humainement possible de faire pour arriver à arracher Carrouges au sort épouvantable qui l'attend. Mais par une fatalité inouïe, j'ai échoué.

— Eh bien !... Marianne n'est pas encore veuve... et, si son mari meurt sur la roue, j'en connais qui le suivront de près.

Un tremblement nerveux s'empara du fabricant, qui, se raidissant, eut assez de force, cependant, pour répliquer :

— Me livrer !... Et à quel titre vous vengeriez-vous de moi ?... N'ai-je pas tenu vis-à-vis de lui, tous les engagements que j'avais pris ?... la marchandise qu'il m'a livrée ne lui a-t-elle pas toujours été payée comptant... par avance même, dans certains cas ?...

Mandrin l'interrompit :

— La question n'est pas là, dit-il en plongeant un regard inquisiteur dans les yeux du fabricant. En route, Marianne m'a causé... et Marianne croit que son Carrouges a été victime d'un guet-apens.

Il avait prononcé ces mots d'une voix lente, ne cessant de regarder son interlocuteur de si terrible façon, que, tout

d'abord, celui-ci, la langue clouée au palais, ne trouve rien à répondre.

— Vous oseriez dire, s'écria-t-il soudain, que j'ai trahi Carrouges, moi !... Ah ça ! pour qui me prenez-vous donc ?

Puis, s'emportant davantage encore :

— Si Marianne vous a dit cela, elle a menti, entendez-vous ; elle a menti par la gorge, car si quelqu'un a trahi Carrouges, ce n'est pas moi, non, ce n'est pas moi !

Il y a des intonations qui ne trompent pas.

Mandrin claquait de la langue deux ou trois fois, se leva, fit à travers la pièce plusieurs enjambées, méditatif, cherchant à débrouiller la vérité, grommelant entre ses dents :

— Et cependant, ma sœur a les preuves, sinon matérielles, du moins morales, que Carrouges a été livré à la maréchaussée.

— Mais quel intérêt, je vous le demande, aurai-je eu, moi, à me défaire de Carrouges...

Mandrin hocha la tête.

— Alors, selon vous, demanda-t-il, l'arrestation de Carrouges aurait été tout à fait fortuite ?

— Fortuite ! non...

« Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, séduit par quelque prime, un homme de la bande eût vendu Carrouges à la maréchaussée.

Les préventions de Mandrin reprirent le dessus et d'une voix dure il déclara :

— Impossible : la bande de Carrouges se composait de quatre hommes qui, tous les quatre, ont été tués dans le combat avec la maréchaussée.

Un pli profond se creusa au front du fabricant, car il comprenait que les soupçons de Mandrin, qu'il cherchait vainement à détourner sur d'autres, revenaient à lui.

— Mais enfin, je vous le répète, fit-il d'une voix angoissée... quel intérêt aurais-je eu à me priver de Carrouges ? Carrouges dont la contrebande était la base même de ma maison ?

— Aujourd'hui vous êtes riche... et vous pouvez vous retirer des affaires...

M. Chapeleau haussa les épaules.

— Riche ! répéta-t-il.

Il eut un gros soupir et murmura :

— Enfin...

Mais il secoua l'accablement sous lequel il paraissait devoir succomber :

— Si Carrouges croyait avoir à se plaindre de moi, il aurait parlé... il m'aurait dénoncé... Et il n'a rien dit.

— Enfin ! vous direz ce que vous voudrez : la maréchaussée était prévenue de la route que devait suivre Carrouges et ses compagnons, comme aussi de l'heure à laquelle ils devaient franchir le col de Saint-André.

M. Chapeleau leva les bras au plafond.

— Et la maréchaussée, poursuivit Mandrin, n'a pu être prévenue que par quelqu'un qui avait intérêt à se débarrasser de Carrouges.

Son regard s'enfonçait dans celui de son interlocuteur, puis brusquement il posa ses deux mains sur les épaules du fabricant et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Avez-vous des ennemis, monsieur Chapeleau ?

— Des ennemis, qui n'en a pas dans la vie ? Beaucoup de mes concurrents m'en veulent... en raison du tort que leur fait ma maison.

Mandrin secoua la tête.

— Quand je parle d'un ennemi, poursuivit le soldat, je me sers d'une expression impropre ; parmi les personnes avec lesquelles vous entretenez de bons rapports, il n'en est pas qui aient intérêt à vous perdre, sans que vous puissiez cependant les soupçonner d'être pour quelque chose dans votre perte.

Cette question, ainsi formulée, sembla ouvrir aux yeux de M. Chapeleau des horizons nouveaux ; un nuage obscurcit sa face, un tic nerveux crispa ses lèvres et Mandrin l'entendit grommeler entre ses dents, avec une intonation menaçante :

— Si c'était vrai !

Le soldat tressaillit et, se courbant vers lui, demanda :

— Vous dites ?

Mais le fabricant se raidit et répliqua :

— Rien, ou du moins je me disais que si votre supposition était vraie... ce serait épouvantable.

Cette fois, tout comme précédemment, Mandrin avait senti la sincérité dans les réponses du fabricant. Il pressentit le mensonge ; mais il eut conscience aussi qu'il se heurterait à une décision irrévocablement prise.

Se contenant donc, il dit alors, comme si ses idées avaient pris une autre direction :

— Cette pauvre Marianne, affolée à la pensée de l'exécution de son mari, est venue me trouver hier soir, à l'endroit où était campée ma compagnie, et je suis parti pour tenter de sauver Carrouges...

— Sauver Carrouges ! s'exclama M. Chapeleau, comment ça ?

— Je n'en sais rien encore... et c'est en grande partie pour vous demander aide et assistance que je suis venu vous trouver...

A ces mots, le petit homme eut un mouvement d'effroi.

— Moi ! interrogea-t-il... moi ! moi, juste ciel ! Que voulez-vous que je vous dise... et que je fasse ?

Les paupières plissées, Mandrin laissa tomber sur Chapeleau un regard aigu qui pénétrait dans l'âme du fabricant comme la pointe d'un poignard : il ne pouvait décidément, pas s'arracher de l'esprit la conviction qu'il avait, en arrivant, que le petit homme était pour quelque chose dans le sort de Carrouges.

— Ne croyez-vous pas que pendant que vous intriguiez d'un côté pour arracher Carrouges aux griffes du bourreau, une autre personne, celle qui, selon moi, aurait eu intérêt à faire arrêter mon beau-frère, ait intrigué de son côté pour faire prononcer aux juges la sentence fatale ?

M. Chapeleau courba la tête comme pour cacher le trouble que lui causaient les insinuations de Mandrin et balbutia :

— Cela ne me paraît pas probable.

Un éclair passa dans les prunelles du soldat qui, saisissant le petit homme par le collet de son habit, le secoua rudement.

— Tu mens ! gronda-t-il... tu mens !...

L'autre tomba, à genoux, les mains jointes, le visage effaré :

— Je vous jure... s'exclama-t-il.

— Ecoutez, déclara Mandrin, je vous crois sincère quand vous affirmez que vous n'êtes pour rien dans l'arrestation de Carrouges. Mais... si vous n'êtes pas la cause directe de la catastrophe... vous n'en êtes pas moins la cause indirecte.

« Il y a, à Grenoble, quelqu'un qui vous hait, qui vous hait mortellement, et cependant qui vous craint assez pour ne pas oser vous frapper en face ; Carrouges arrêté, votre ennemi espérait que, pour se défendre, le contrebandier vous dénoncerait. Donc, vous avez un ennemi qui, pour vous perdre, a perdu Carrouges : or, moi, je veux sauver Carrouges, mais pour le sauver, il me faut le nom de cet homme.

Un tremblement convulsif agita le corps tout entier du fabricant.

— Oh ! jamais, balbutia-t-il.

— Vous refusez de m'aider à sauver votre victime ! gronda-t-il.

— Je suis victime, moi-même, répondit M. Chapeleau, et je ne veux pas me perdre. Demandez-moi ce que vous voudrez... mais pas ça.

Il était affaissé sur son escabeau, semblant déjà à moitié mort.

Mandrin le considéra longuement et dit enfin :

— Soit ; vous ne voulez pas parler. Je trouverai sans vous... et je sauverai Carrouges sans vous, mais puisque vous refusez de coopérer effectivement à la délivrance de Carrouges, du moins vous y aiderez de votre bourse.

— Ma bourse ! répéta-t-il. S'il vous faut une grosse somme, je vous dis tout de suite : c'est impossible.

Mandrin se jeta sur lui, le serra à la gorge, criant :

— Quand je devrais t'étrangler pour te voler ensuite, j'aurai ton argent...

— Ce n'est pas ma mort qui remplirait la caisse... balbutia-t-il ; la caisse est vide.

— Tu mens ! gronda Mandrin.

— Je suis prêt à faire la preuve de ce que j'avance... suivez-moi.

Brusquement, le soldat lâcha M. Chapeleau ; il avait le pressentiment que ce qu'il disait était la vérité.

Mais alors la situation était inextricable et la mort de ce pauvre Carrouges devenait de plus en plus probable ; ce fut au tour du soldat de se laisser aller à l'accablement : il baissa la tête et deux larmes, deux larmes de désespoir et de rage, coulèrent silencieusement le long de ses joues.

En ce moment, la porte par laquelle il était entré en compagnie de la femme de Carrouges, s'ouvrit, et la tête de celle-ci apparut dans l'entre-bâillement.

— Eh bien ? demanda la jeune femme avec anxiété ; êtes-vous tombés d'accord ? le jour va poindre et... c'est pour midi. Une fois qu'il sera entre les mains des pénitents, il ne sera plus temps de le sauver.

— Des pénitents ? répéta Mandrin.

— Oui, expliqua M. Chapeleau, il existe ici une confrérie de rentiers, choisis parmi les plus notables personnes de la ville, et qui se sont donné pour mission d'assister les condamnés à mort à leurs derniers moments, de les ensevelir, de faire dire des messes à leur intention et de veiller à ce que leur corps soit déposé en terre sainte.

— Ah ! fit Mandrin, et ces pénitents escortent le condamné ?

— Jusque sur l'échafaud !

Le frère de Marianne s'absorba, un long moment, le men-

ton dans la main, les paupières mi-closes ; puis, s'adressant au fabricant :

— Vous venez de dire, tout à l'heure, que la confrérie des Pénitents gris se recrutait parmi les plus notables de la ville ; j'en conclus que vous devez les connaître. Vous allez donc me donner les noms et les adresses d'une dizaine d'entre eux.

— Mais, balbutia le petit homme, nos statuts nous défendent...

Mandrin lui saisit brutalement le poignet.

— Il n'y a pas de statuts au monde, grommela-t-il qui défendent à un homme de sauver sa vie. Or, c'est votre vie qu'il s'agit de sauver en ce moment, monsieur Chapeleau, car le diable me croque tout vif, si je ne vous passe ce sabre au travers du ventre, à l'instant même, si vous refusez de me dire ce que je veux savoir.

Voyant qu'il n'y avait aucun secours à attendre, le fabricant se résigna.

— Soit, murmura-t-il.

— Donnez-moi l'adresse de ceux qui demeurent le plus près d'ici, car je n'ai pas le temps de courir bien loin...

D'une écriture presque illisible, Chapeleau faisait la liste qui lui était demandée, tandis que Mandrin, lisant par-dessus son épaule, souriait.

— Là ! là ! s'exclama-t-il au bout d'un instant, en voilà assez comme ça ; une vingtaine de noms, ça suffit...

Il prit la feuille de papier, la considéra et dit, d'un air marquois :

— Il y a un nom que vous avez oublié... Comment ! je vous demande l'adresse des pénitents les plus proches d'ici, et vous ne me donnez pas celui de celui qui habite le plus près...

— Lequel donc ? fit très sincèrement le fabricant.

— Vous !

M. Chapeleau sursauta et, blême :

— Moi !

— Oui, vous... mon bon monsieur Chapeleau, vous qui, sans contredit, êtes l'un des premiers notables de Grenoble et qui, par conséquent, devez figurer en tête des pénitents gris.

Le petit fabricant tenta un geste de dénégation.

— Vous voudriez... Quoi ?... Vous voudriez...

— ... tout simplement prendre votre place, mon cher monsieur Chapeleau, répondit Mandrin, et, en toute sincérité, croyez-vous que ce soit, de ma part, exigence bien extraor-

dinaire que de ne vous demander, pour sauver un homme de la mort, duquel vous seriez cause en partie, qu'une méchante robe de bure et un mauvais capuchon ?

— Mais je ne l'ai pas sur moi, cette robe et ce capuchon, balbutia M. Chapeleau ; ils sont dans ma maison, et il faut que je les aille chercher.

Le frère et la sœur échangèrent un regard, et ce regard trahissait la même appréhension.

Mais le soldat demanda :

— Vous avez une montre, mon cher monsieur Chapeleau.

Le fabricant tira de sa culotte un oignon énorme en argent ciselé et le montra à Mandrin qui le prit.

— La demie de cinq heures va sonner, dit le soldat en montrant le cadran à Chapeleau ; je vous donne cinq minutes pour être de retour ici avec votre défroque... Passé ces cinq minutes, vous trouverez écrit sur votre porte et sur les portes des membres de la confrérie, quelque chose qui ne vous fera pas plaisir. Carrouges sera perdu, soit, mais vous le serez avec lui.

— N'ayez crainte, répondit Chapeleau, je suis un honnête homme, moi, et ce qui est convenu... est convenu.

Il prit sa lanterne et, après avoir allumé une chandelle qu'il laissa sur la table, il sortit, laissant seuls Mandrin et sa sœur.

Celle-ci se jeta alors dans les bras du soldat.

— Ah ! Louis ! Louis ! s'exclama-t-elle, si cependant tu ne pouvais le sauver...

Les sanglots qui déchiraient sa gorge l'empêchèrent de poursuivre.

— Je ferai l'impossible pour te rendre Carrouges, répondit Mandrin ; si cependant j'échouais, il serait vengé et, je te jure, bien vengé.

Il regardait autour de lui, supputant d'un coup d'œil la valeur approximative des marchandises empliées jusqu'au plafond.

— Sais-tu qu'il y en a pour une somme, ici ? dit-il.

Ces mots arrachèrent Marianne à sa douleur.

— Et nous qui oublions les autres ! s'exclama-t-elle ; quoi qu'il doive nous arriver, il nous faut débarrasser la voiture.

Mandrin eut un hochement de tête.

— Baste, fit Mandrin, la carriole est en sûreté dans la cour ; elle y est bien. Pour l'instant, nous avons d'autres chats à fouetter.

Et, en silence, ils attendirent.

Les cinq minutes n'étaient pas écoulées que M. Chapeleau

rentrait dans le caveau, portant sur son bras une robe et un grand capuchon de grosse bure grise.

— Voici la chose, murmura-t-il.

Une flamme brilla dans la prunelle du soldat.

— A quelle heure la confrérie devait-elle se rendre auprès du condamné ?

— A sept heures.

— Il n'est pas encore six heures... cela va bien.

Puis, changeant de ton :

— Maintenant, mon cher monsieur Chapeleau, je vais vous laisser à vos petits travaux, et vous envoyer, pour vous tenir compagnie, votre correspondant d'Italie, cet excellent Zinetto...

Et, tendant la main, il dit encore d'une voix qui ne souffrait pas de réplique :

— Les clefs de ces portes ?

— Vous m'enfermez ?

— Comme je vais me mettre dans votre peau, il ne faut pas qu'on vous voie, nécessairement, et c'est pour vous éviter une imprudence que je prends la liberté de vous chamber.

Tout en parlant, il avait fermé les deux portes qui conduisaient à la fabrique ; puis, il dit à Chapeleau, en se retournant sur le seuil :

— Patience et bon espoir !

IV

LES PÉNITENTS GRIS

« Article premier. — Ceux qui seront convaincus d'avoir porté du tabac, toiles peintes et autres marchandises prohibées, en contrebande ou en fraude, par attroupement, au nombre de cinq au moins, avec port d'armes, seront punis de mort et leurs biens confisqués, même dans les lieux où la confiscation n'aura pas lieu. S'ils sont sans armes, et au-dessous du nombre cinq, ils seront condamnés aux galères pour cinq ans et à mille livres d'amende chacun, payables solidairement.

« Art. 2. — Ordonnons à nos juges d'informer desdites causes, dans les vingt-quatre heures après qu'ils en auront eu avis, à la requête du fermier ou de nos procureurs, à peine de trois cents livres d'amende et d'interdiction. »

C'est en vertu de l'article premier de la déclaration du Roy, en date du 2 août 1729, que le malheureux Carrouges avait été condamné à être roué en place publique, et c'est en vertu de l'article 2, plus haut cité, qu'arrêté un dimanche soir, il avait comparu en jugement le mercredi, pour ledit jugement recevoir son exécution le samedi suivant, jour de marché.

Le ~~magnanime~~ avait passé une épouvantable nuit, criant, jurant, hurlant, pour tomber sans transition de la colère la plus furieuse dans la désolation la plus grande.

Brisé par ces longues heures d'angoisse et de fureur, la gorge déchirée par ses cris, les yeux cuisants de larmes, les poings ensanglantés par les coups furieux dont il avait criblé la porte et les murailles elles-mêmes, Carrouges était tombé en travers de la botte de paille qui, étendue dans un coin, lui servait de litière et s'était endormi d'un sommeil de brute...

Quand il se réveilla en sursaut, en sentant une main se poser sur son épaule, il vit le geôlier qui, courbé vers lui, le regardait ; en même temps, un rayon de soleil, bien mince — ah ! combien mince — se fauflant par l'étroit soupirail qui servait à éclairer son cachot, vint le frapper au visage.

Il se dressa d'un bond, comprenant ce que signifiait l'entrée du geôlier coïncidant avec le lever du jour.

— Carrouges... dit l'homme, les pénitents sont là... voulez-vous les voir ?

Comme Carrouges ne répondait pas, le geôlier prit son silence pour un acquiescement et dit, en s'effaçant :

— Entrez...

A ces mots, deux individus franchirent le seuil du cachot derrière eux, la porte se referma et ils se trouvèrent seuls avec le condamné.

Ils étaient vêtus pareillement d'un long sac en bure grise qui leur descendait jusqu'aux pieds, serré à la taille par une corde à gros nœuds d'où pendait un chapelet à grains énormes, en bois sculpté, terminé par une grande croix en métal.

Un capuchon leur couvrait la tête, descendant jusqu'au bas du front et prolongé par un voile épais, en bure également et percé de deux trous à hauteur des yeux.

De ces deux pénitents, l'un demeura près de la porte, les mains enfoncées dans ses larges manches, le menton touchant la poitrine.

Quant à l'autre, il s'avança lentement, mais d'une lenteur forcée, car le pas, qui voulait être glissant, trahissait cependant une précipitation à grand-peine contenue.

A la vue de ces deux messagers de mort, Carrouges était retombé assis sur la paille qui lui servait de couche ; on eût dit qu'il était comme frappé d'hébètement.

Le pénitent, arrivé près de lui, s'assit, lui aussi, sur la paille et, prenant entre ses mains l'une des mains du condamné :

— Carrouges, dit-il à mi-voix, nous venons, conformément à nos statuts et à la coutume, vous assister à cette heure d'épreuve, vous soutenir de nos exhortations et de nos prières.

Carrouges se cramponna désespérément aux mains du pénitent et s'écria d'une voix affolée :

— Alors, c'est vrai que c'est fini !... qu'il n'y a plus d'espoir ! que je ne verrai plus jamais ma femme ?

Il se mit à crier, mais d'une si terrible façon que ses cris ressemblaient plutôt aux hurlements d'une bête :

— Marianne ! Marianne !...

— Mon frère... vous avez tort de vous désoler ainsi... la magnanimité du Seigneur est infinie comme sa puissance... vous pouvez tout attendre de lui.

Carrouges, son premier moment d'exaltation passé, s'était affaissé de nouveau sur la paille et pleurait à chaudes larmes, ainsi qu'un enfant...

Le pénitent se pencha davantage vers lui, et, les lèvres tout contre son oreille, se mit à lui parler.

— Voyons... voyons, Carrouges, dit-il tout bas, dans un accent onctueux, ne perdez pas courage !... Vous n'êtes pas encore entre les mains du bourreau et, si vous voulez, vous pouvez encore être sauvé... Jusqu'à présent, vous avez persisté à déclarer que c'était pour votre compte que vous opériez, alors que matériellement les juges avaient la conviction que vous mentiez.

Carrouges eut un geste de révolte.

— Mais je vous jure...

L'autre lui coupa la parole :

— Je ne suis pas le juge, moi, dit-il d'une voix dure, et il est inutile que vous me mentiez !... Si vous voulez reculer le moment du supplice, vous n'avez qu'à déclarer que vous avez faussé la vérité, en soutenant que vous agissez pour votre propre compte, que vous avez des complices et que, ces complices, vous êtes prêt à les nommer.

— Mais ce n'est pas vrai !... s'exclama Carrouges.

Le pénitent esquissa un mouvement de colère, mais il se contint et d'une voix calme, douceuse :

— Vous savez bien que vous mentez, murmura-t-il.

Le condamné se recula un peu et demanda :

— Qui donc êtes-vous, vous qui prétendez en savoir plus que moi ?

Le pénitent détourna la tête, de façon à regarder encore son confrère ; mais il semblait que celui-ci se désintéressât entièrement de la scène.

Rassuré, il se tourna du côté de Carrouges et, sur un ton très carré, répondit :

— En savoir plus que vous, non, je n'ai pas cette prétention ; j'en sais seulement autant que vous !

Carrouges fronça les sourcils.

— Qui donc êtes-vous ? interrogea-t-il.

Maintenant, la crainte de la mort avait fait place à un autre sentiment : la curiosité, mais une curiosité forte, irrésistible, de connaître les traits qui se cachaient derrière ce morceau d'étoffe.

— Je vous le répète, je suis un ami, un frère venu pour assister à vos derniers moments et aussi pour vous donner les conseils que me paraît commander votre situation.

Puis, se tournant vers l'autre, avec un geste qui l'invitait à s'avancer :

— N'êtes-vous pas de mon avis ?

Le second pénitent inclina gravement son capuchon dans un geste affirmatif.

— Et ne pensez-vous pas comme moi, poursuivit le premier, que le seul moyen pour notre frère infortuné de reculer l'instant du supplice est de se résigner à entrer dans la voie des aveux.

— Mais puisque je vous répète que je n'ai rien à dire ! s'exclama Carrouges désespérément.

Le premier pénitent dit d'une voix nette :

— Il ment !

Alors, le second s'avança et demanda en s'adressant à lui :

— Mais puisque vous savez si pertinemment, mon frère, que le condamné ne disait pas la vérité devant les juges, pourquoi, au moment du jugement, n'êtes-vous pas venu vous-même la révéler, cette vérité, comme vous y obligeait votre conscience ?

— Je ne suis pas un dénonciateur.

— Alors, pourquoi conseillez-vous à ce malheureux de faire ce que vous répugnerez à faire ? interrogea l'autre. Est-ce bien pour lui conseiller une infamie que nous sommes ici ?

— A quarante ans, la vie est belle, et Carrouges doit tenir à la vie.

Alors le prisonnier courut vers le second des pénitents.

— Ne m'abandonnez pas, mon frère, supplia-t-il, soutenez-moi de vos bonnes paroles... donnez-moi le courage de marcher sans trembler à l'échafaud... surtout qu'il ne me tente plus, lui, qu'il ne me parle plus, car, il a raison, la vie est

belle et j'aurais peur, en l'écoutant encore, de céder, de commettre l'infamie qu'il me conseille.

Il entourait le pénitent de ses bras.

— Bon... bon, ricana l'autre ; nous verrons si la vue du bourreau ne vous déliera pas la langue plus que ne le font mes exhortations...

Il s'éloigna de quelques pas et fut reprendre près de la porte, la place que son compagnon venait de quitter ; quant à celui-ci, il avait entraîné le condamné à l'autre extrémité du cachot.

— Mon frère... mon frère, gémit Carrouges... j'ai une femme que ma mort va laisser seule... sans ressources...

Le pénitent l'interrompit :

— Mon frère, je vois que la résignation n'est pas encore descendue en vous. C'est que vous n'avez pas assez imploré le Seigneur de vous envoyer sa grâce. Mon frère, tâchez de vous rappeler une de ces prières que, tout petit, votre mère vous faisait réciter ; moi, pendant ce temps-là, je vais prier pour vous.

Ce disant, il s'était agenouillé et, mains jointes, demeurait immobile, tandis que machinalement, Carrouges l'imitait.

Mais il faillit faire un brusque mouvement quand il entendit soudain ces mots bruire de façon presque imperceptible à son oreille :

— Carrouges... pas un geste... pas un mot... ou nous sommes perdus... Mettez vite vos mains sur votre visage, comme si vous étiez accablé de douleur, et écoutez-moi. Je suis Louis Mandrin... C'est Marianne qui est venue me chercher du côté du Saint-Geoirs, où ma compagnie était campée... Nous sommes ici trois camarades vêtus de robes et de cagoules, décidés à faire l'impossible pour te sauver...

— Merci, merci, balbutia le condamné. Mais je crains que tu ne te perdes sans réussir. Trois hommes, que peuvent-ils faire contre la police, contre les soldats ?

Et il secoua la tête désespérément.

— On peut toujours tenter, grommela Mandrin, j'ai promis à Marianne et je tiendrai ma promesse.

Ils se turent un instant tous les deux, absorbés chacun dans leurs réflexions ; puis Carrouges prit la parole :

— Écoute, frère, dit-il à voix basse, mais avec fermeté, je suis perdu et tout ce que ton courage, toute ton habileté pourraient tenter, n'aboutirait à rien qu'à te perdre avec moi.

Et comme Mandrin faisait un mouvement, Carrouges l'interrompit :

— Ce qui m'enrageait surtout, dit-il, c'était la pensée que je mourrais sans être vengé jamais... mais puisque te voici...

— Ah ! tu peux compter sur moi, gronda Mandrin entre ses dents ; chacun de ceux de la maréchaussée paieront ta mort de leur vie.

Le condamné secoua la tête.

— Ceux-là ont fait leur devoir, dit-il ; et, au moment de mourir, je leur pardonne...

— Alors, de qui donc veux-tu être vengé ? interrogea le frère de Marianne avec surprise.

— De celui qui m'a trahi, vendu ! répondit Carrouges...

— Le nom de l'homme ? demanda Mandrin.

Le condamné eut un imperceptible haussement d'épaules.

— J'ignore, répondit-il ; mais ce dont je suis certain, c'est que si la maréchaussée s'est trouvée si juste à point au col Saint-André, c'est qu'on l'avait prévue.

Des cloches en ce moment se mirent à tinter au dehors, envoyant à travers les airs les carillons tristes des agonisants.

La porte, qui s'ouvrait, donna passage au geôlier qu'escortaient trois hommes vêtus de chemises rouges et de culottes de velours noir.

C'était le bourreau et ses deux aides.

— Messieurs, dit le geôlier, faites votre office.

Une contraction nerveuse crispa la face de Carrouges, lorsque les mains de ces hommes se posèrent sur lui et les deux pénitents lui dirent d'une même voix :

— Du courage !...

Mais le condamné se raidit et répondit avec fermeté :

— J'en aurai...

Le bourreau et ses aides, cependant, préparaient le condamné au supplice...

Ligoté, il fut vêtu d'une sorte de grande chemise noire, munie d'un capuchon percé de trous pour les yeux et de trous pour les oreilles ; puis, on lui mit aux mains un gros cierge et l'on partit.

Dans le préau de la prison, toute la confrérie des pénitents attendait, rangée sur deux files et chantant des psaumes.

Dès que le condamné parut, une partie des pénitents se mit en marche, précédés de soldats de la maréchaussée ; puis vinrent Carrouges ayant à sa droite Mandrin et à sa gauche l'autre pénitent, tous les trois enveloppés d'un peloton de

soldats derrière lequel marchaient les autres membres de la confrérie...

Des prêtres fermaient la marche, balbutiant les dernières prières, accompagnés d'enfants de chœur portant des croix et des encensoirs.

De distance en distance, sur le parcours que suivait le cortège, des piquets de soldats étaient immobiles, l'arme au pied, la baïonnette au bout du canon, prêts à charger le peuple, au premier mouvement hostile, à la première rumeur.

Derrière ces piquets de soldats, la foule, très nombreuse, s'entassait de chaque côté de la rue, silencieuse, regardant passer avec une sympathie marquée le malheureux qui allait mourir pour avoir tenté de procurer aux humbles, aux pauvres, les denrées indispensables à leur existence, un peu moins cher que ne le leur vendait l'Etat.

Quant à Carrouges, il allait délibérément, la tête haute, la démarche ferme.

— Voyons, lui dit tout à coup Mandrin, profitant de ce que le condamné avait fait un faux pas pour lui passer la main sous le bras et se rapprocher de lui, voyons, veux-tu que je tente de t'enlever, Carrouges ?

Celui-ci eut un haussement d'épaules et, montrant les soldats dont les baïonnettes étincelaient au soleil :

— Avant que nous ayons fait un pas, nous aurions ces baïonnettes dans le ventre, toi, moi et tes amis. Non, il y a une chose à laquelle je tiens avant tout, c'est à ma vengeance ; or, en acceptant ton dévouement insensé, non seulement je te compromets, si je ne te perds, mais encore je compromets ma vengeance, car, toi perdu, il ne reste plus personne pour me venger, comprends-tu ?...

Il ajouta entre ses dents, avec un accent de haine féroce :

— Et je veux être vengé, tu m'entends, Louis ; je le veux... d'ailleurs, tu me l'a promis...

— C'est juré, Carrouges, répliqua le déserteur ; c'est désormais entre la société et moi, une guerre sans merci... une guerre à mort...

Le condamné secoua doucement la tête.

— Ne m'as-tu donc pas compris ? demanda-t-il ; peu m'importe la société... c'est de l'homme qui m'a vendu que je veux vengeance.

— Et tu l'auras, Carrouges, répondit Mandrin entre ses dents...

— Louis, fit Carrouges, il faut que tu saches le nom de l'homme qui marche à ma gauche ; je ne puis pas croire que l'amitié fraternelle prescrite par sa confrérie envers ceux

qui vont mourir soit le seul sentiment qui le pousse à vouloir me sauver malgré moi.

— Est-ce que tu supposerais que ce serait là un ennemi de Justin Chapeleau, cet ennemi auquel, moi, j'ai attribué tout de suite la trahison dont tu as été victime ?

Le condamné tressaillit et ne répondit pas.

On arrivait au pied de l'échafaud.

— Carrouges, fit Mandrin entre ses dents, si tu as quelque chose à dire, quelques indices à me communiquer qui puissent — non pas faciliter — mais assurer l'exécution de tes dernières volontés... parle..

Carrouges poussa un profond soupir.

— Sur le moment de comparaître devant Dieu, répondit-il d'une voix grave, je ne veux pas être cause des malheurs qui pourraient arriver à un innocent du fait d'indications fausses... j'aime mieux me taire et confier à tes seuls efforts le soin de ma vengeance.

Mandrin grommela un juron d'impatience.

Le cortège, maintenant, avait fait halte, et durant que les valets du bourreau s'occupaient des préparatifs du supplice, la maréchaussée faisait reculer la foule pour dégager les alentours de l'échafaud : il fallait aux chevaux, au moyen desquels on allait procéder à l'écartèlement de Carrouges, assez d'espace pour prendre leur élan.

Les pénitents, pendant ce temps, s'étaient mis à genoux pour psalmodier, en compagnie des prêtres, les dernières prières ; le condamné, lui aussi, s'était agenouillé et paraissait prier avec ferveur.

En ce moment, le pénitent qui avait, avec Mandrin, assisté Carrouges durant le trajet de la prison à la place publique, tira à part le bourreau :

— Il faut que le condamné parle, lui déclara-t-il tout bas.

— C'est-à-dire qu'il faut le prolonger le plus longtemps possible, ricana l'homme rouge.

— Plus on a de temps devant soi avant la mort, dit sentencieusement le pénitent, et plus l'on a de chances de se réconcilier avec Dieu.

— En plus, il y a des chances que les souffrances, se prolongeant, arrachent au condamné ce qu'il veut cacher.

Puis, brusquement :

— Combien ?

— Cinq cents livres.

— Qui... quand ?

— Ce soir, chez vous, quelqu'un se présentera porteur de la somme.

Pendant ce court dialogue, un des aides du bourreau s'était emparé de Carrouges et l'avait fait monter sur la plate-forme.

Mandrin escortait le condamné.

Sous prétexte de donner un coup de main à l'homme qui ne pouvait arriver à détacher un des nœuds de la courroie, il se baissa et lui dit à l'oreille, d'une voix menaçante :

— Que préfères-tu : cent louis ou la lame d'un poignard entre les deux épaules ?

Le valet tressaillit, regarda le pénitent et, véritablement épouvanté par les flammes qui sortaient des trous de sa cagoule, balbutia :

— Que faut-il faire ?

— Au moment où les chevaux prendront leur élan, asséner un coup de barre de fer sur la gorge du condamné.

— Et les cent livres ?

— Te seront remises à la première occasion.

Puis, Mandrin se releva, s'approcha du condamné, lui prit les mains et, l'attirant sur sa poitrine, l'embrassa par-dessus le sac noir qui lui recouvrait la face.

— Adieu donc, fit-il en contenant son émotion ; tu seras vengé !...

— Surveille l'homme, murmura Carrouges qui, au moment de mourir, ne songeait qu'à une chose : à sa vengeance.

L'autre pénitent s'approcha, fit comme venait de faire Mandrin, embrassa le condamné et lui glissa une dernière fois dans l'oreille ces mots :

— C'est bien entendu, Carrouges, tu préfères mourir ?

— Retire-toi, tentateur, gronda le condamné en le repoussant : c'est le Paradis que je veux gagner, et non l'enfer.

Déjà les valets s'étaient emparés du malheureux, l'avaient étendu sur la roue et l'y attachaient solidement ; puis chacun de ses poignets et chacune de ses chevilles furent liés par une corde à la croupe d'un fort cheval placé à l'un des quatre points cardinaux.

— Adieu ! cria une dernière fois Carrouges.

Le bourreau donna le signal et tous ceux qui se trouvaient sur la plate-forme durent en descendre pour laisser le supplice suivre son cours ; les deux pénitents s'immobilisèrent au premier rang de leurs confrères, parmi lesquels il se fit un léger recul pour leur permettre de prendre place, et, insensiblement, quatre d'entre eux, glissant à travers les groupes, se trouvèrent réunis derrière Mandrin.

— Eh bien ! chuchota une voix à l'oreille de celui-ci :

— Rien à faire, répondit-il.

Et, désignant son voisin, il ajouta :

— Il faut me savoir quel est cet homme sans qu'il puisse se douter de rien.

— Parfaitement, avant ce soir, tu seras renseigné.

Et celui auquel venait de parler Mandrin se pencha successivement vers les trois autres qui opinèrent du capuchon...

Même, l'un d'eux se baissant sous prétexte de nouer le lacet de son soulier, promena dans la poussière sa main, qu'il appliqua ensuite sur le bas de la robe du patient où elle laissa une visible empreinte...

A ce moment, des claquements de fouet retentirent et les quatre chevaux, tenus en main par un valet, s'élancèrent en avant, d'un même mouvement, tirant chacun d'un côté différent, l'un des quatre membres de Carrouges, qui poussa un cri déchirant.

Ce fut le premier, et le dernier aussi ; car le valet du bourreau avait gagné ses cent livres, en écrasant d'un coup de barre la gorge du patient.

V

LE COMMANDITAIRE DE M. JUSTIN CHAPELEAU

Le dernier coup de huit heures venait de sonner lorsque la porte du logis de Marianne Carrouges s'ouvrit brusquement et un homme entra (qui la referma derrière lui avec vivacité).

Puis il s'immobilisa sur le seuil, appuyé au chambranle, l'oreille collée contre le bois, écoutant. Son visage avait une expression farouche et son poing droit se crispait sur le manche d'un large couteau dont la lame dégouttait le sang.

Cet homme, c'était Mandrin.

Son vêtement était en lambeaux ; un pan du bel uniforme bleu du roi était arraché, le col galonné d'argent n'existait plus, la chemise, déchirée en maints endroits, laissait apercevoir la peau déchirée, saignante...

Marianne Carrouges, qui priait agenouillée sur le carreau du sol, devant un petit crucifix de bois, se redressa d'un bond et Zut-au-Roi s'élança.

— Paix là ! Zut ! paix, mon chien, fit Mandrin.

— Louis ! s'exclama la femme en reconnaissant son frère.

Mais d'un geste impératif celui-ci lui enjoignit de se taire, puis il eut un mouvement d'épaules plein d'assurance et laissa tomber sur le carreau l'arme qu'il tenait à la main, en murmurant :

— Enfoncée... la maréchaussée.

Marianne demanda alors, d'une voix anxieuse :

— Manqué ?

Le déserteur attira la femme à lui, lui enlaça la taille de ses deux bras, en murmurant :

— Ma sœur ! Ma pauvre Marianne !

Elle comprit et, dans un grand cri, jeta ce nom :

— Carrouges !

A ce nom, le chien qui s'occupait à lécher, allongé sur le sol, le sang qui souillait la lame du poignard, répondit par un hurlement plaintif.

— Ma pauvre Marianne ! répéta Mandrin.

La femme du supplicié sanglotait doucement, le corps tout secoué par une douleur profonde.

Mandrin la porta presque jusqu'à une chaise où il l'assit, doucement, tandis que Zut-au-Roi, se coulant sur le carreau, venait appuyer son gros mufle sur les genoux de la pauvre femme.

Ils demeuraient ainsi tous les trois, l'homme, la femme et le chien, immobiles, silencieux.

Peu à peu, les sanglots de Marianne s'affaiblirent, ses larmes coulèrent abondantes ; la pauvre femme parut reprendre possession d'elle-même et elle demanda :

— Cela n'a pas été possible ?

— C'est lui qui n'a pas voulu, répondit Mandrin.

Et, en quelques paroles brèves, Mandrin raconta à sa sœur comment les choses s'étaient passées.

— Il ne pensait qu'à une chose, dit-il en terminant, à être vengé ! et c'est pour ne pas compromettre sa vengeance qu'il a préféré mourir...

— Et il sera vengé, n'est-ce pas ? fit Marianne d'une voix sourde.

— C'est en essayant de tenir le serment que je lui ai fait sur la plate-forme même de l'échafaud, que je me suis mis dans un état pareil, répondit Mandrin, en essuyant du revers de sa main un filet de sang qui coulait d'une blessure faite à la tête, par une pierre, sans doute...

— Ah ! Louis... Louis ! qu'as-tu fait ?

— Va voir dans la poussière de la place, répondit-il en ricanant.

— Mais tu es perdu ! fit-elle en joignant les mains.

— C'est-à-dire que la guerre est déclarée, fit-il ; désormais, entre ces gens et moi, il y a du sang, le leur, celui de ton mari ; et nous verrons bien qui finira par l'emporter.

— Mais l'homme a échappé ? interrogea Marianne...

— Oui... ou du moins, je n'ai pu le suivre, moi ; mais j'espère que les autres l'auront filé et qu'avant ce soir je saurai à quoi m'en tenir sur son compte.

Puis, brusquement passant à un autre ordre d'idées :

— Prends une chandelle et suis-moi.

Cinq minutes plus tard, ils pénétrèrent tous les deux dans le magasin où avait été enfermé M. Chapeleau.

La chandelle qu'on avait laissée était éteinte depuis longtemps et le caveau était plongé dans une obscurité profonde d'où le tira la lueur falote de la lanterne.

Etendu sur des ballots de marchandises, le fabricant de gants dormait ce qui était pour lui le meilleur moyen de prendre son mal en patience.

Le petit fabricant ouvrit les yeux.

— Monsieur Chapeleau, dit durement Mandrin, en montrant sa sœur, voici la veuve de Carrouges qui vient causer avec vous...

A ce mot de veuve, la femme éclata en sanglots qu'elle chercha vainement à étouffer dans son tablier ; quant au fabricant, il sursauta et demanda, d'une voix étranglée :

— C'est fini ?... c'est fini ?...

— Oui, fit Mandrin d'une voix rude, c'est fini... Carrouges a péri sur la roue, en expiation d'un crime qu'il n'avait pas été seul à commettre.

La tête de M. Chapeleau se courba et il murmura :

— L'eussé-je sauvé en me dénonçant !

L'autre eut un mouvement de colère.

— Laissons cela ; le passé est passé, et c'est moi qu'il me charge de démêler tout seul ce qui peut y avoir de mystérieux... C'est de l'avenir que je veux vous entretenir.

M. Chapeleau considéra son interlocuteur avec un étonnement réel dans les yeux et il répéta :

— De l'avenir ?

Mandrin désigna d'un geste plein de pitié Marianne, accroupie sur le sol et pleurant silencieusement dans son tablier.

— Cette malheureuse femme est veuve, commença-t-il...

Croyant deviner le fond de sa pensée, M. Chapeleau l'interrompit, en s'écriant très sincèrement :

— Ne vous inquiétez pas de M^{me} Carrouges ; je prends son sort entre mes mains, et son existence est assurée.

Les sourcils de Mandrin se contractèrent terriblement.

— Marianne n'a pas besoin de votre charité, déclara-t-il d'un ton sec ; d'ailleurs, je suis là, moi son frère, et, moi vivant, elle ne manquera de rien ; et puis, pour que nous

puissions nous entendre il faut que vous vous pénétriez bien de cette idée que, si Marianne est veuve, c'est de votre fait, car peut-être la peine de Carrouges eût-elle été commuée, s'il eût consenti à faire ce qu'on voulait qu'il fit, c'est-à-dire à livrer le nom de ses complices.

Un tremblement agita les lèvres du petit fabricant.

— Hélas ! murmura-t-il, puisque vous me refusez le plaisir de m'occuper de M^{me} Carrouges, confiez-moi sa fille, je l'élèverai comme si elle était la mienne.

Et il souriait à cette pensée, qu'il considérait comme géniale ; mais Mandrin répliqua :

— Suzette était déjà, du vivant de son père, considérée par moi comme ma fille ; je suis son parrain et je l'ai toujours beaucoup aimée. A dater de ce jour, elle me devient plus chère encore... je suis son père tout à fait et c'est à moi seul qu'il appartient de veiller sur elle.

M. Chapeleau eut un geste attristé.

— Cependant, répondit Mandrin, ne vous désolez pas ; je suis, au contraire, fort aise de vous voir en de semblables dispositions envers la famille de Carrouges, et, toutes réflexions faites, peut-être pourrions-nous, par la suite, nous entendre au sujet de Suzette. En attendant, je vous propose de vous entendre avec moi pour la continuation de vos opérations.

Le fabricant eut un geste d'effroi.

— Non... non !... s'exclama-t-il... pas ça. Je ferme ma fabrique !

Mandrin le considéra un instant, se croisa les bras et dit d'un air gouailleur :

— Comment avez-vous dit ça ? répétez un peu pour voir.

— Je dis, je dis, balbutia Chapeleau un peu interloqué par l'attitude de son interlocuteur, que c'est assez de la mort d'un homme et que je ne veux pas continuer... ce que vous appelez mes opérations.

— Pour Suzette... ma fille maintenant... je veux une fortune... vous, vous êtes vieux, sans enfant... vous n'avez pas besoin de grand'chose, et Suzette pourrait être votre héritière.

Ces mots provoquèrent, de la part du fabricant, une agitation extrême.

— Mon héritière... mon héritière... répéta-t-il. Mais vous ne savez pas !...

— Si ! je sais, interrompit Mandrin avec un grand calme. Votre fabrique n'est que le prétexte qui vous permet de vous

livrer en toute sécurité à la contrebande... que vous perdez sur vos gants vingt-cinq pour cent ; mais sur les articles que vous entrez en franchise vous gagnez soixante pour cent... ce qui vous permet de réaliser à la fin de l'année de beaux bénéfices !... Vous voyez que j'ai raison, dans l'intérêt de Suzette Carrouges, de désirer que vous continuiez de fabriquer des gants à perte...

— Après le malheur d'aujourd'hui, demande M. Chapeleau en baissant la voix pour éviter d'être entendu par Marianne, qui donc voudrait jouer le jeu dangereux que jouait Carrouges...

— Moi ! répondit simplement son interlocuteur.

— Vous ?

— L'autre se croisa les bras.

— Pour tenter de sauver Carrouges, je me suis perdu ; j'ai déserté et si on me remet la main dessus, on me fusillera. Donc, mon intérêt est d'échapper à ceux qui me recherchent, et je ne puis leur échapper qu'en me jetant dans la montagne. Or, dans la montagne ou à la ville, il faut vivre... Et comme, malheureusement, je n'ai pas pris l'habitude de vivre de l'air du temps...

M. Chapeleau ne tenta pas de résister ; il murmura :

— Qu'il soit fait suivant votre volonté.

— A la bonne heure ! s'exclama Mandrin en lui frappant amicalement sur l'épaule... je vous demande la journée pour m'en aller faire un tour du côté de Saint-Geoirs, où j'ai des parents, et pour embrasser ma petite Suzette ; demain, j'aurai l'avantage de me présenter chez vous pour prendre vos instructions.

Sur ces mots, il secoua fortement la main du petit fabricant et sortit en compagnie de sa sœur, avant que l'autre eût eu le temps de se reconnaître.

La porte une fois fermée, M. Chapeleau passa l'une de ses mains sur son front, comme pour ramener un peu d'ordre dans ses idées, tandis que l'autre main tirait hors du gousset de son gilet la grosse montre d'argent dont il considéra le cadran d'un air inquiet.

— Le quart moins de sept heures ! s'exclama-t-il, véritablement épouvanté.

Les commis devaient commencer à arriver et le pauvre homme se demandait en tremblant si le mannequin qu'il avait installé dans son bureau pourrait donner le change à des jeunes gens fûtés comme des singes aussi facilement qu'à M^{me} Hortense.

Celle-ci, matinale, comme le sont généralement les ména-

gères de province, devait avoir frappé quatre ou cinq fois au moins au vitrage de sa porte.

Il trotta comme un lièvre à travers les souterrains, si bien qu'il ne fut pas plus de cinq minutes à parcourir le chemin que la nuit précédente il avait parcouru en un quart d'heure.

Arrivé au pied du petit escalier de pierre qui correspondait à son coffre-fort, il s'arrêta, engagea le buste dans l'intérieur et écouta.

Rien, tout était ou paraissait silencieux.

Alors, Chapeleau se décida à monter.

Enfin il se trouva dans la caisse, écouta encore et, n'entendant rien, fit jouer le ressort qui entre-bâilla la porte et glissa un regard dans la pièce.

Le mannequin, faiblement éclairé par la lampe qui se mourait, continuait d'écrire et, dans le magasin, les employés allaient et venaient, marchant avec précaution pour ne pas troubler le travail du patron.

Profitant d'un moment où ils étaient tous occupés à charger sur une sorte de wagonnet un colis énorme, M. Chapeleau se glissa par l'entre-bâillement de la porte du coffre-fort et, se courbant pour ramper presque dans l'ombre des meubles, arriva jusqu'à son bureau ; le fabricant recula le fauteuil d'un mouvement brusque, tira à lui le mannequin qui, basculant, s'écroula sur le plancher ; alors il le poussa jusqu'au placard dans lequel il l'avait pris et où il l'enferma à double tour.

Après quoi, il revint à son fauteuil où il s'affaissa ; sa main, qu'il passa machinalement sur son front, était trempée de sueur.

Qu'allait-il devenir ?... qu'allait-il décider ?...

Le cadavre de Carrouges le liait de manière indissoluble à Marianne et à Mandrin ; son honneur, sa vie étaient entre les mains de ces gens-là, et Dieu sait jusqu'où ils allaient le mener !

Mais il eut un mouvement brusque des épaules, sourit amèrement et à mi-voix murmura :

— Puis-je même vouloir les suivre... quand bien même je ferais le sacrifice de mon repos ?... suis-je mon maître ?... ai-je le droit de faire ce qui me plaît ou qui paraît me plaire ?... Je suis dans sa main, à lui... il ordonne et j'obéis...

On frappa à la porte du bureau ; il redressa la tête et, apercevant à travers les vitres la silhouette de M^{me} Hortense, se redressa pour aller, tout chancelant, lui ouvrir.

La brave dame tenait à la main un plateau sur lequel était posé un énorme bol de porcelaine blanche, dans lequel fumait une soupe odorante.

— Ah ! Justin, fit-elle en s'immobilisant pour considérer son mari d'un air apitoyé, Justin ! ce n'est pas raisonnable de veiller ainsi. Vous vous rendrez malade.

Elle soupira et s'acheminait d'un air résigné vers la table, sur laquelle elle posa le plateau.

— Allons, venez, Justin, dit-elle du ton d'une mère aimante qui gourmande un enfant gâté... venez manger ; cette soupe bien chaude vous fera du bien. Mangez vite, car on vous attend à la maison.

— On m'attend... qui ça ?

— M. Mondoubleau.

Ce nom produisit sur le fabricant un effet tout opposé à celui qu'en attendait sa femme ; il s'immobilisa, laissant la cuiller dans le bol.

— Mondoubleau ! répéta-t-il.

Sa femme le regardait, toute surprise.

— Eh bien ! oui, fit-elle. Il est arrivé de Saint-André il y a une demi-heure.

— Allez le chercher, dit Chapeleau, et amenez-le ici, je mangerai tout en causant avec lui.

Et, pour faire plaisir à sa femme qui s'était retournée sur le seuil, il porta à sa bouche une cuillerée de soupe.

Elle le couva un instant des yeux, maternellement, et sortit.

Dès qu'elle eut le dos tourné, M. Chapeleau déposa la cuiller dans le bol, puis, se levant brusquement, arpenta d'un pas nerveux son cabinet, s'arrêta net et, se prenant la tête à deux mains :

— Mais que faire ? mon Dieu, que faire ?

La porte, s'ouvrant, livra passage à un individu qui s'avança vers lui, les mains tendues, en disant :

— Eh bonjour ! mon cher. Comment va ?...

Il avait prononcé ces mots d'une voix forte et bien timbrée, qui dut porter jusqu'aux coins les plus reculés des magasins et des bureaux.

Le nouveau venu était un homme de haute taille, que faisaient paraître plus haute encore les vêtements noirs dont il était couvert, vêtements de drap ornés de boutons de jais taillés et qu'égayait seul un jabot de dentelle tout piqueté de grains de tabac.

Sur la perruque poudrée, qu'un ruban de soie noire nouait entre les deux épaules, un chapeau de feutre rond et

orné d'une ganse était posé, mettant une ombre sur le front et sur le sommet du visage.

— Tiens ! tiens... vous mangez, mon cher, fit le nouveau venu, d'un ton bonhomme, mais continuez, continuez, je vous en prie.

Il poussa le petit fabricant vers son fauteuil, prit une chaise qu'il traîna près de la table, et dit :

— Quoi de nouveau ?

— Les comptes de cette fin de mois sont faits, balbutia-t-il.

— Oui... votre femme m'a dit... vous passez les nuits... à votre âge, ce n'est pas raisonnable... Et quel bénéfice ?

— Quinze mille livres, monsieur.

L'autre se frappa les mains d'un air profondément satisfait.

En face de sa soupe refroidie, M. Chapeleau considérait son vis-à-vis d'un air singulier ; certainement, il avait à dire quelque chose, et il était visible que, ce quelque chose, ses lèvres balbutiantes n'osaient le formuler.

— Ainsi, monsieur Mondoubleau, vous êtes satisfait de la manière dont j'ai, depuis cinq ans, dirigé la maison ?

— Comment donc ! mais en voilà une question, mon cher ami !

— Alors, poursuivit le fabricant, si je vous demandais quelque chose, seriez-vous disposé à accorder ce que je vous demanderais ?

Mondoubleau se mit à rire avec complaisance :

— Parbleu ! répliqua-t-il.

Alors M. Chapeleau parla :

Il ne pouvait supporter plus longtemps cette existence, ce mensonge non interrompu qui formait le fond de sa vie, minait sa santé et finirait par le tuer.

Il le sentait bien, il n'avait plus que quelques années à vivre, et ces quelques années, il avait soif de les passer tranquillement, sans s'occuper d'affaires, vivant modestement des petits revenus si péniblement acquis...

Ces paroles, il les avait balbutiées, attachant sur M. Mondoubleau des regards mouillés de larmes, tandis que ses mains se joignirent dans un geste de supplication ardente...

L'autre haussa doucement les épaules.

— Mon cher ami, dit-il d'un ton plein de condescendance, vous ne songez pas à ce que vous me demandez ! Comment, voilà cinq ans à peine que cette maison est fondée et vous voulez déjà dissoudre notre association ! C'est de la folie.

— Je vous répète que je me meurs, répliqua le fabricant.

M. Mondoubleau fit entendre avec ses doigts un petit bruit de castagnettes.

— Mais non, mais non, fit-il, ce sont là des choses qui se disent, mais qui ne se font pas !...

— Monsieur, balbutia M. Chapeleau, tant qu'il ne s'est agi que de tromper le gouvernement du roi, j'ai fait sans murmurer ce que vous exigiez, mais aujourd'hui, il y a du sang sur moi !... La terrible chose qui s'est accomplie ce matin met désormais devant moi une silhouette que mes yeux verront toujours ! Carrouges me poursuit... C'est moi qui suis, indirectement, c'est vrai, cause de la mort de ce malheureux et je ne me le pardonnerai de ma vie.

M. Mondoubleau haussa les épaules.

— Qui vous demande de vous accorder votre pardon ? Vivez impardonné, voilà tout ; quant à moi, je m'en moque.

Il se leva, fit une pirouette sur l'un de ses talons et, se retournant, surprit dans le regard du petit homme une telle expression de haine qu'il fronça les sourcils.

— Vous savez, pas de mauvaises plaisanteries, sinon je pourrais fort bien me souvenir que j'ai par devers moi un certain petit papier qui se jaunit à demeurer enfermé dans un tiroir et auquel un peu d'air ferait peut-être grand bien.

Une pâleur mortelle envahit les joues de M. Chapeleau.

— Oh ! balbutia-t-il, vous feriez cela ! Vous m'aviez juré que ce papier n'existait plus.

— L'intérêt commercial excusait mon mensonge, car il fallait avant tout ramener dans votre esprit un calme indispensable à la bonne marche de la maison Justin Chapeleau et C^{ie}.

Tête baissée, rongé par son frein, dévorant la rage que lui causait son impuissance, M. Chapeleau se taisait.

— Voyons, dit l'autre, très conciliant, rendez-vous compte : il y avait cinq ans que je cherchais un moyen de centupler les maigres revenus que me faisait ma charge de procureur ; soudain, j'ai une idée de génie : faire la contrebande, ou plutôt la faire faire par d'autres. Pour arriver à cela, j'avais besoin d'un homme de confiance. Cet homme, j'ai attendu deux ans que le hasard me le livrât... C'est vous qu'il m'a livré.

Mais Chapeleau laissa échapper un profond soupir.

— Vous étiez employé chez moi et, tout à coup, abusant de ma confiance, vous vous amusez à faire une traite de cinq mille livres, en imitant ma signature... Oh ! quand la traite m'arriva, je la payai rubis sur l'ongle... C'étaient cinq mille

francs bien placés, puisque, grâce à ces cinq mille francs, j'avais l'homme que je désirais.

Il se frotta les mains, goûtant à son propre récit un certain charme et s'applaudissant une fois de plus de son habileté.

Et c'est cette combinaison merveilleuse, si impatiemment attendue, si laborieusement menée à bien, que lui, Chapeleau, le menaçait de détruire par une inexplicable aberration d'esprit ! Carrouges était mort ! Eh bien ! il s'agissait de le remplacer, voilà tout. Les contrebandiers ne manquaient pas ; le principal était d'en trouver un en qui on pût avoir confiance...

— Voyons, dit amicalement M. Mondoubleau, êtes-vous raisonnable ?

L'autre poussa un profond soupir.

— Il le faut bien, murmura-t-il.

Une flamme de joie brilla dans l'œil bleu de l'ex-procureur.

— A la bonne heure ! fit-il... vous voilà tel que je voulais, et quand l'impression de l'événement de ce matin sera passée... vous vous remettrez avec courage à la besogne.

M. Chapeleau poussa un nouveau soupir et murmura timidement :

— Vous étiez là-bas ?...

L'ex-procureur répondit d'une voix sourde :

— Je voulais être certain que cet homme ne nous trahirait pas...

— Et... il est mort sans parler ?

— Payé par moi, le valet du bourreau lui a brisé la gorge avant que le supplice ait commencé, en sorte que les tortures sur lesquelles les juges comptaient pour lui arracher la vérité n'ont pu lui délier la langue.

Involontairement, le fabricant regardait M. Mondoubleau.

— Je n'y suis pas allé, j'aurais eu peur de me trahir.

M. Mondoubleau haussa les épaules.

— Naïf ! fit-il avec pitié.

Il s'était levé pour prendre congé, lorsque tout à coup un grand bruit s'éleva dans les magasins à travers lesquels les employés se mirent à courir, de côté et d'autre, en proie à une émotion inexprimable.

— Qu'est-ce donc ? demanda M. Mondoubleau.

En posant cette question, il entr'ouvrait la porte, qu'il referma avec précipitation en voyant s'élançer vers lui un chien énorme, le poil hérissé, la gueule ouverte, les crocs menaçants.

Il devint blême, subitement, et, s'arc-boutant contre la porte, il balbutia, angoissé de terreur :

— Ce chien est enragé !

M. Chapeleau ne répondit pas un seul regard jeté sur l'animal l'avait fait tressaillir et, à travers les vitres, il criait :

— N'y touchez pas !... N'y touchez pas !...

L'ex-procureur s'écria :

— Est-ce que vous êtes fou ! Ne pas y toucher !... mais il faut la tuer, au contraire, cette sale bête-là !

Et il allait clamer à son tour un ordre contradictoire, lorsque, lui saisissant la main, le fabricant lui dit tout bas :

— C'est le chien de Carrouges...

L'expression du visage de M. Mondoubleau changea aussitôt :

Entre ses dents, il grommela :

« Le chien de Carrouges ! »

La bête, en ce moment, était arrivée contre la boiserie qui séparait le bureau de M. Chapeleau des magasins, et là, le nez soufflant avec force par-dessous la porte, elle grattait de ses ongles puissants le plancher qui, sous ses efforts, s'envolait en éclats.

M. Mondoubleau dit, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Il faut le tuer !

Mais, au même instant, une voix fraîche et cristalline appela :

— Zut ! viens ici... Zut !

Et un nouveau personnage entra en courant dans les magasins.

C'était une jeune fille de quatorze à quinze ans : tête blonde, d'un blond doré, elle portait ses cheveux sur les épaules en lourdes boucles qui encadraient par devant son visage aux traits fins et réguliers ; l'œil noir et profond s'ouvrait, lumineux, sous le sourcil bien arqué, et la bouche, d'un dessin gracieux, découvrait, en souriant deux rangées de dents, petites et blanches comme des perles.

Elle était vêtue d'une jupe noire, toute simple et avait sur la tête un grand chapeau de paille qu'un ruban bleu ornait.

— Zut ! appelait-elle encore. Mon petit Zut !

Elle courut au chien, et, apercevant Chapeleau et son compagnon derrière la vitre, elle lui fit une aimable révérence, tandis qu'elle disait, en manière d'explication :

— Je viens de le voir passer sous la voûte, pendant que je causais avec Madame, et alors j'ai couru après...

Elle entoura de ses deux bras le cou de l'animal et, le tirant de toutes ses forces en arrière :

— Viens ! murmura-t-elle... allons, viens !

Mais Zut paraissait avoir ses pattes collées au plancher et il continuait de renifler de cette façon bruyante qui inquiétait M. Mondoubleau.

La voix de la jeune fille se fit autoritaire, en même temps que sa main, se levant, s'abattait sur le crâne de la bête en une tape pas bien méchante, mais expressive.

Le chien cessa de souffler et s'accroupissant sur le sol, tourna vers la jeune fille son gros museau au-dessus duquel deux yeux brillaient d'une lueur suppliante. En même temps, sa longue langue humide passait doucement sur la petite main qui l'avait battue...

Mais l'enfant n'entendait pas de cette oreille-là.

Elle y mit une question d'amour-propre, cria, frappa, fit tant en si bien que la bête céda.

— Bonjour, monsieur Chapeleau, dit la jeune fille.

Et elle s'en alla, suivie pas à pas par Zut sur la grosse tête duquel elle avait posé sa main, pour le maintenir dans son obéissance.

M. Mondoubleau respira comme si on lui eût enlevé de sur la poitrine un poids énorme et demanda :

— Quelle est cette charmante enfant ?

— La fille de ce malheureux... Suzette Carrouges.

VI

OÙ MANDRIN SE DISPOSE A TENIR SON SERMENT

Comment Zut-au-Roi était-il venu faire ainsi irruption dans les magasins du fabricant, juste à point pour donner à M. Mondoubleau une si singulière attitude ? C'est ce que le lecteur saura en revenant chez Marianne Carrouges.

En quittant M. Chapeleau, elle et son frère avaient regagné le logis qu'habitait le contrebandier au rez-de-chaussée d'une maison bâtie dans une ruelle sombre et étroite.

Ce logis consistait en une grande pièce où la femme de Carrouges débitait des boissons plus ou moins frelatées aux ouvriers du quartier : fallait-il pas avoir un gagne-pain officiel, puisque le métier dont vivait le ménage, métier productif s'il en fut, devait être tenu le plus secret possible ?

L'une des pièces, qui servait de boutique, donnait sur la rue ; l'autre, celle réservée aux appartements, prenait jour sur une cour dans laquelle le petit négociant rinçait ses tonneaux, ses bouteilles, et sur laquelle ouvrait la cave, par laquelle il communiquait secrètement avec M. Chapeleau.

C'est dans cette pièce qu'en quittant le fabricant, le frère et la sœur s'étaient rendus, et là, assis l'un près de l'autre,

Mandrin tenait entre ses mains la main de Marianne, ils avaient causé.

Tout d'abord, la pauvre femme l'avait supplié de renoncer à son projet.

— Tu es maintenant notre seul soutien, disait-elle à Suzette et à moi. Tu ne t'appartiens plus...

— Non, avait répliqué Mandrin, en l'interrompant brusquement, ma vie appartient à Carrouges ; sur l'échafaud, j'ai juré de le venger, et tant que je n'aurai pas tenu mon serment...

Il s'interrompit brusquement et, tendant la main vers la pièce qui servait de boutique :

— Il y a du monde, fit-il.

La femme sortit, mettant un doigt sur ses lèvres, pour recommander à son frère de demeurer immobile.

Ayant fermé avec soin la porte de communication, elle s'avança vers le comptoir devant lequel deux individus se tenaient debout, regardant autour d'eux d'un œil méfiant.

De mauvais haillons les couvraient, sur leur tête, un feutre mettait, de ses larges bords rabattus, une ombre épaisse sur le visage.

L'un d'eux, le plus maigre et le plus grand, jeta un regard rapide vers les consommateurs qui causaient bruyamment dans un coin.

— Mandrin est-il de retour ? demanda-t-il à vois basse.

Son compagnon, un courtaud tout en chair, avec un petit ventre pointu, soulevant le bord de son chapeau, montra à Marianne, étonnée, le visage de Perrinet.

L'autre l'ayant imité, la femme de Carrouges reconnut Roquairol.

Elle eut un clignement d'yeux vers la pièce du fond, et répondit en désignant d'un hochement de tête les consommateurs.

— Mais comment faire... pour aller le retrouver sans éveiller l'attention de ceux-là...

— Faites-nous passer pour des mouches, dit-il rapidement ; nous perquisitionnons au nom de la Ferme et le tour est joué.

Cela dit, conduit par Marianne, il se dirigea vers la pièce où se tenait Mandrin, ouvrit la porte ostensiblement, faisant signe à Roquairol de le suivre et disant à Marianne, à haute voix, de façon à être entendu des autres :

— C'est bien ainsi, ne vous dérangez pas, ma brave femme. Nous allons voir ça sans vous.

Et ils entrèrent.

— Vous !... s'exclama Mandrin en se précipitant vers eux...

— Eh bien ?

Roquairol leva les bras au plafond.

— Ah ! mon pauvre vieux ! commença-t-il d'une voix dolente.

Mandrin eut dans l'œil un éclair de fureur.

— Manqué ! gronda-t-il.

— Alors ?

— Alors ? répondit Roquairol... dame ! c'est bien simple.

— Là-bas, près de l'échafaud, pour ne pas le perdre de vue et le reconnaître au milieu de tous les autres, j'avais appliqué ma main pleine de poussière sur le bas de sa robe.

— Pas bête, ça, murmura Mandrin approbativement.

— Et nous suivions donc cette robe-là ; malheureusement, nos trognes étaient trop facilement reconnaissables, et le bonhomme nous a proménés par la ville, deux heures durant, dans l'espérance que nous nous fatiguerions.

« Alors, profitant d'un coin isolé dans lequel le hasard de la promenade nous avait menés, nous nous sommes jetés dessus.

— Et vous me forcez croire, s'écria Mandrin, en se croisant les bras, que deux gaillards comme vous n'ont pu avoir raison d'un homme !...

Perrinet se gratta la tête énergiquement, tandis que Roquairol se frottait le creux de l'estomac de façon significative...

— Ah ! mon vieux, gémit le premier, j'aurais voulu t'y voir ; ce coup de poing m'a fait l'effet d'une pierre de taille me tombant sur le crâne.

— Et moi, dit à son tour le second, une pince-de bois m'arrivant en pleine poitrine ne m'eût pas plus estomaqué que le coup de poing dont il m'a gratifié.

Mandrin frappa du pied avec colère.

— Et vous n'avez aucun indice...

Perrinet, fourrant la main dans la poche de sa culotte, retira un morceau d'étoffe qu'il tendit au frère de Marianne.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda celui-ci.

— Pendant la lutte, je lui ai arraché un morceau de sa robe.

Mandrin haussa les épaules,

— ~~La belle avance ! grommela-t-elle...~~ des robes semées,
il y en avait soixante ce matin.

— C'est pour ça, justement, que je disais que ce chiffon ne signifiait rien.

Tout à coup, Roquairol étendit son bras vers un coin de la pièce.

Zut-au-Roi dormait, allongé sur le plancher, la tête posée sur les pattes, se chauffant au soleil.

— Zut ! fit Mandrin qui comprit.

La bête s'approcha.

— Tiens ! fit Mandrin.

Et il lui mit sous le nez le lambeau d'étoffe que la bête reniffla bruyamment à plusieurs reprises.

— Cherche, Zut ! ordonna Mandrin en agitant le chiffon, cherche, mon chien.

La bête eut dans sa prunelle fauve un éclair, son muet s'écrasa sur l'étoffe que le frère de Marianne tenait à deux mains, la reniflant avec force, en attachant sur son maître des regards dans lesquels se lisait clairement tout l'effort de volonté qu'il mettait à exécuter l'ordre qu'on lui donnait.

Puis il poussa un aboi bref, et d'un bond fut près de la porte contre laquelle il se dressa tout debout.

— Il tient la piste, s'écria Mandrin tout joyeux.

— Alors, nous tenons notre homme ! ajouta Roquairol.

Zut-au-Roi, toujours dressé sur ses pattes de derrière, grondait sourdement, écorchant le bois avec ses pattes de devant.

— Il faut lui ouvrir ! fit Perrinet en levant le loquet qui tenait lieu de serrure.

Mandrin se récria, mais il était trop tard. D'une violente poussée du poitrail, le chien avait ouvert la porte toute grande et, se ruant dans la première pièce, la traversa comme un boulet, renversant l'un sur l'autre deux consommateurs qui buvaient au comptoir.

Marianne poussa un cri d'effroi auquel répondit un cri de colère poussé par Mandrin qui, d'un coup de pied furieux, referma la porte.

— Triple brute ! clama-t-il en secouant terriblement l'infortuné Perrinet qu'il avait saisi aux épaules, triple brute ! nous voici bien avancés à cette heure !

— Pourquoi ? demanda l'autre tout estomaqué, puisque tu dis que la bête a trouvé la piste.

Mandrin haussa les épaules et se croisa les bras.

— Décidément, fit-il, tu es trop stupide. Alors, tu te figures comme ça que tu chasses au chien courant et que Zut va te rabattre le gibier dans les jambes ?

Perrinet tournait ses pouces, d'un air embarrassé :

— Dame !... balbutia-t-il, est-ce que je savais, moi ? Tu dis à ce chien de chercher ; ne fallait-il pas le mettre à même d'obéir ? C'est pour ça que je lui ai ouvert la porte... Du moment que tu lui dis de chercher, c'est pour qu'il trouve, n'est-ce pas ?

— Et s'il trouve, triple et quadruple buse ! s'exclama Mandrin hors de lui, qu'en saurons-nous ? Nous n'en serons pas plus avancés...

Perrinet baissa la tête tout confus, lançant à la dérobée des regards craintifs sur Mandrin, qui s'était mis à marcher furieusement à travers la pièce.

Soudain, de l'autre côté de la cloison, une exclamation joyeuse retentit, en même temps que des abois joyeux retentissaient, accompagnés de quelque chose qui ressemblait à des bonds pesants.

Mandrin, qui prêtait l'oreille, s'écria :

— C'est Zut.

Vivement il ouvrit la porte, passa la tête et murmura, tout surpris :

— Suzette !

La jeune fille avait entendu son nom. Leste comme un oiseau, elle franchit la salle et rejoignit Mandrin qui, aussitôt la porte refermée, la saisit dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Suzette... ma petite Zette chérie !

Et il l'embrassait encore, tandis que l'enfant, toute heureuse, elle aussi, lui rendait ses caresses.

— Comme tu es grande !... et belle aussi !... je ne me rappelais pas que tes yeux fussent si bleus... et tes cheveux !... Non, mais Roquairol, Perrinet, voyez-vous ces cheveux ? comme c'est fin et blond et soyeux...

Il l'embrassait à nouveau et reprenait :

— Hein ! qu'est-ce que je vous disais au régiment, que ma nièce serait la plus belle fille du Dauphiné.

— Mon père n'est pas là ? demanda l'enfant en jetant autour d'elle un regard fureteur.

Mandrin demeura tout saisi, et les autres se mirent à trembler, le cœur serré dans un étai.

Cette enfant leur demandait son père, à eux qui, quelques heures auparavant, avaient entendu s'échapper des lèvres de Carrouges son dernier cri d'agonie !

Cependant Suzette, sans remarquer l'attitude singulière de ceux qui l'entouraient, répéta :

— Mon père, où est-il, oncle Louis ?

Cette fois, il n'y avait pas moyen d'échapper à la question et il fallut à Mandrin tout son sang-froid pour y répondre.

— En voyage, ma chérie, dit-il, en faisant de surhumains efforts pour triompher de l'angoisse douloureuse qui l'étreignait à la gorge.

— Ah ! fit Suzette que cette réponse ne surprit pas outre mesure, habituée qu'elle était, dès sa plus tendre enfance, aux absences presque continuës de son père...

Mais se sentant en danger sur ce terrain glissant, Mandrin se hâta de changer de conversation.

— Comment se fait-il que tu sois aujourd'hui à Grenoble ? Ta mère, ce matin encore, me disait que tu étais à Saint-Geoirs, chez les grands-parents.

— C'est grand-père, ce matin, qui m'a dit que maman aurait sans doute besoin de moi dans la journée... je suis montée dans la voiture du courrier, et me voici...

En ce moment la porte s'ouvrit, sous une poussée violente, et Zut-au-Roi entra dans la pièce.

A la vue du chien, Mandrin poussa une exclamation, mit l'enfant sur ses pieds et s'écria, en s'adressant à ses compagnons :

— Le chien ! le chien...

— C'est moi qui l'ai ramené, ce vilain Zut ! dit Suzette.

— Ramené, interrogea Mandrin, où donc l'as-tu rencontré...

— Chez M. Chapeau.

L'oncle de Suzette tressaillit. Comment Zut s'était-il rendu chez le fabricant ? C'était donc là que l'avait conduit la piste sur laquelle l'avait lancé le morceau d'étoffe arraché par Perrinet au pénitent gris ?

Il se prit la tête à deux mains, cherchant à rassembler ses idées.

— Tu sais, oncle Louis, poursuivit Suzette, que le courrier de Saint-Geoirs remise sa voiture dans la rue des Gantiers ; alors, en descendant de voiture, j'étais entrée embrasser M^{me} Chapeau. Elle m'aime bien, et ça lui fait plaisir ; en sorte que, lorsque je viens voir maman, je commence toujours par aller embrasser M. et M^{me} Chapeau.

Mandrin laissait bavarder l'enfant, bien que l'impatience le dévorât de savoir à quoi s'en tenir sur Zut ; mais il craignait, en interrogeant Suzette, d'éveiller sa curiosité.

— Alors, continua Suzette, comme je causais avec cette

bonne M^{me} Chapeau qui m'embrassait, qui m'embrassait... voilà que tout à coup nous entendons des cris, oh ! mais des cris ! M^{me} Chapeau s'élance dans la cour, je la suis et j'aperçois qui ? Zut, mon bon Zut, qui traversait les magasins comme un fou, poursuivi par les commis de la maison armés de bâtons, de balais... alors... moi j'ai couru après lui pour empêcher qu'on ne lui fasse du mal et en continuant de crier : « Zut !... Zut !... » mais il ne s'occupait pas plus de moi que si je n'existais pas... puis, tout à coup, il s'est arrêté, a reniflé et brusquement s'est jeté contre la porte de la pièce où M. Chapeau travaille.

— Et M. Chapeau, qu'est-ce qu'il a dit ? interrogea-t-il.

— Lui !... il ne voulait pas qu'on fasse du mal à Zut... tandis qu'avec lui il y avait un vilain homme qui voulait qu'on tue mon chien...

— Il en avait peur, sans doute, répondit l'oncle qui voulait savoir la vérité, sans poser à l'enfant des questions qui eussent pu la surprendre...

Mais elle secoua la tête énergiquement, disant :

— Oh ! non... il avait plutôt l'air en colère.

— Marianne ! appela Mandrin.

La femme de Carrouges arriva et son frère, la tirant à part :

— Nous le tenons, déclara-t-il à voix basse.

Puis, à Suzette :

— Ton père, vois-tu, est parti pour un grand voyage... voyage qui durera sans doute longtemps. Voilà pourquoi il va falloir m'obéir bien exactement, autant que si j'étais ton père, plus, peut-être, car moi, pour te faire obéir, je n'ai pas son autorité... je n'ai que mon affection pour toi...

Suzette lui prit la tête à deux mains, très calmement, et répondit :

— Oncle Louis, ce que tu me diras de dire, je le dirai ; ce que tu me diras de faire, je le ferai, et jamais tu n'auras à me reprocher la moindre désobéissance, soit de langage, soit de conduite.

En prononçant ces derniers mots, l'enfant avait dans la voix une fermeté telle que Mandrin se sentit rassuré et dit :

— C'est bien, fillette, et pour me prouver ton obéissance, tu vas monter dans la pièce du dessus et y demeurer jusqu'à ce que ta mère t'y aille chercher.

L'enfant ne répondit rien et, sans même montrer d'étonnement, gravit lestement les marches de bois qui conduisaient à la soupente dans laquelle couchait Marianne Carrouges.

— Maintenant, dit Mandrin à sa sœur, causons.

D'un geste, il appela auprès de lui Roquairol et Perrinet qui causaient à voix basse dans un coin.

— L'homme en question n'est pas loin d'ici, fit-il ; si nous le laissons échapper, peut-être n'aurons-nous plus jamais occasion de lui mettre la main dessus ; c'est donc maintenant qu'il faut nous en emparer. Tu vas mettre le collier à Zut, lui passer une laisse et aller avec lui chez M. Chapeleau. Il est bien entendu que tu examineras attentivement l'individu avec lequel se trouve le gredin, de manière à pouvoir m'en faire le signalement détaillé.

— Mais si Zut veut se jeter sur lui ? interrogea Marianne.

Mandrin réfléchit : c'était là, en effet, une éventualité à entrevoir.

— C'est que je le connais, fit Marianne... S'il a senti l'individu et s'il l'a mal senti, il sautera dessus et ni dieu ni diable ne pourrait l'empêcher de lui faire son affaire...

Mandrin tira de sa poche un pistolet qu'il tendit à sa sœur.

— Cache ça sous ton fichu, dit-il, et s'il t'est réellement impossible de retenir Zut, tu tireras dessus...

— Tuer Zut ! fit-elle.

— S'il n'y a pas d'autre moyen de venger Carrouges, répliqua nettement Mandrin.

Elle poussa un gros soupir, chercha dans un placard un collier d'acier qu'elle passa au cou de Zut-au-Roi ; à ce collier, elle attacha une chaîne qu'elle s'enroula plusieurs fois autour du poignet gauche, tandis que sa main droite, sous son fichu, se crispait sur la crosse de l'arme.

Comme elle gagnait la porte, Mandrin sentit soudain son cœur se serrer dans un gros chagrin, à la pensée que cette brave bête, si bonne, si courageuse, et que Suzette aimait tant, il risquait de ne plus la revoir.

Il courut jusqu'à la porte.

— Zut ! appela-t-il.

Le chien se retourna et se dressa tout debout, lui appuyant sur les épaules ses pattes de devant, en sorte que son gros mufle se trouva frôler le visage de Mandrin.

Celui-ci saisit à deux mains la tête énorme du molosse et l'embrassa, très sincèrement ému, sur ses babines...

Puis, craignant que ses compagnons ne le trouvassent ridicule, il repoussa l'animal qui s'élança et, arrêté par la chaîne que tenait Marianne, se mit à tirer dessus de toutes ses forces.

La pauvre femme avait toutes les peines du monde à retenir l'animal.

Puis, quand elle eut disparu, Mandrin se tourna vers les deux autres et leur dit :

— A vous, maintenant.

Du même placard où la femme de Carrouges avait pris le collier et la chaîne de Zut, il tira vivement des habits d'artisan qu'il jetait au fur et à mesure sur le plancher en disant :

— Vite... passez ça et que ça ne traîne pas...

Lui-même, avec une prestesse admirable, enfilait, tout en parlant, des culottes de futaine, des bas en grosse laine brune et passait les manches d'une veste de toile ; cela fait, chaussé de gros souliers et coiffé d'un chapeau presque propre, il avait l'air d'un honnête ouvrier se rendant à son atelier.

Les autres l'avaient imité non moins prestement et, maintenant, avec leurs haillons remplacés par des habits propres, ils pouvaient très facilement passer pour des gantiers des fabriques avoisinantes.

Mandrin leur tendit à chacun un pistolet qu'il avait pris dans un autre placard.

— Ils sont tout chargés, dit-il ; ainsi, faites attention ; surtout, cachez-les bien, qu'on ne suppose pas la présence de semblables joujoux sous votre chemise.

Et il leur remit aussi un couteau, à lame courte, mais large et très forte, qu'ils firent disparaître dans la poche de leur culotte.

Armé de même façon, Mandrin leur dit :

— Eu route et guidez votre marche sur la mienne !

Au sortir de la cour, le frère de Marianne tourna à gauche dans la ruelle des Gantiers.

Là, il modéra son allure et, les mains dans les poches, le nez au vent, en ayant soin cependant de masquer en grande partie son visage sous le bord rabattu de son chapeau, sifflant un air militaire, il se dirigea vers la maison de M. Justin Chapeleau et C^{ie}.

Derrière lui, bras dessus, bras dessous, ainsi que deux ouvriers en goguette, Roquairol et Perrinet s'avançaient d'une allure quelque peu titubante.

Tout à coup, le frère de Marianne fit halte et s'assit tranquillement sur une borne de pierre posée à l'entrée d'une grande porte charretière qui faisait face, de l'autre côté de la rue, à la maison de M. Chapeleau.

Roquairol et Perrinet, eux, ralentirent insensiblement leur

marche, de façon à ne pas arriver immédiatement à sa hauteur ; mais ce fut lui qui, feignant de les apercevoir, leur envoya un bonjour bruyant, en s'écriant :

— Eh ! bonjour... Comment ça va ?

Il les arrêta au passage, leur serra les mains, les plaçant le dos tourné à la maison. Chapeleau que, lui, surveillait sans en avoir l'air ; et ils demeurèrent ainsi, paraissant causer tout naturellement des cancans d'atelier, tandis qu'en réalité ils s'entretenaient de ce qu'on allait faire.

— Quand l'individu paraîtra, dit Mandrin, c'est moi qui lui emboîterai le pas, ou plutôt nous le suivrons, chacun de notre côté, sans nous occuper les uns des autres ; c'est encore le meilleur moyen de ne pas nous faire remarquer par lui ! Seulement, il est convenu que nous ne ferons usage de nos armes qu'à la dernière extrémité ; soit pour l'empêcher de fuir, soit pour nous garer d'un mauvais coup.

— Bon, fit Roquairol, mais encore faut-il que nous sachions jusqu'à quel moment nous devons le filer.

— Il ne s'agit à présent que d'avoir sur l'individu des renseignements précis qui me permettent par la suite de me mettre en rapport avec lui... tout simplement.

Soudain, de la porte de la fabrique, le chien fit irruption, tendant sa chaîne à la briser, au point que la pauvre Marianne avait toutes les peines du monde à ne pas tomber.

— Silence, commanda Mandrin, qui regardait fixement la bête et Marianne, en faisant signe à ses compagnons de demeurer muets, immobiles.

La femme de Carrouges, entraînée par Zut, cherchait inutilement à le ramener chez elle par le chemin qu'elle avait pris pour venir chez M. Chapeleau ; mais le molosse n'entendait pas de cette oreille-là. Il avait tourné à gauche, au sortir de la porte, et le nez contre le pavé, reniflant avec force, et filait, filait, sans que Marianne pût lui résister.

— En route ! fit Mandrin.

Et d'une allure assez rapide, pour ne pas perdre sa sœur de vue, mais cependant assez naturelle pour ne pas attirer l'attention, il se lança sur ses traces, entraînant après lui Roquairol et Perrinet.

— Hâtons le pas ! dit tout à coup Mandrin.

Et, déployant ses jambes, il arpena le pavé de façon à rejoindre sa sœur qui, trois fois déjà, brisé de fatigue, avait buté, menaçant de tomber à terre.

— Passe-moi la chaîne, dit-il en la rejoignant, et retourne à la maison où tu m'attendras patiemment.

Tandis qu'elle faisait volte-face, il continua sa route, excitant à voix basse le chien qui allait toujours, précipitant son allure et fouillant le sol avec acharnement.

Deux heures plus tard, Zut, Mandrin, Perrinet et Roquairol, tous les quatre se suivant, franchissaient les portes de la ville.

LE CHATEAU DE SAINT-ANDRÉ

A quelques kilomètres de Grenoble, sur le flanc d'une colline boisée, à laquelle un étroit sentier donnait accès, s'élevait une vieille habitation seigneuriale, flanquée de tours à poivrières, dont les toits aigus dominaient les vertes frondaisons qui abritaient des regards indiscrets le corps principal du logis.

Les remparts avaient un aspect tout patriarcal, grâce au manteau de lierre et de plantes grimpantes que les siècles y avaient jeté. Quant au fossé, ce n'était plus, à proprement parler, qu'une circulaire mare à grenouilles dont le coassement, par les belles soirées d'été, troublait le silence des bois environnants...

Sur le fossé, un pont-levis était jeté, qui, une fois franchi, donnait accès dans une grande cour d'honneur où l'humidité séculaire avait fait pousser entre les pavés toute une florissante végétation, au milieu de laquelle le va-et-vient quotidien avait tracé une sente, absolument comme dans un bois.

Cette sente conduisait à deux marches de pierre qui montaient à une porte ogivale, d'allure respectable en raison des barres de fer et des clous également en fer qui l'ornaient.

Tout contre, une chaînette pendait qui, agitée par la main du visiteur, correspondait à une clochette intérieure dont les tintements fêlés avaient quelque chose de lugubre.

Puis, lorsque le dernier écho s'était éteint en pleurant, un trainement de savates se faisait entendre sur le plancher, suivi d'un petit claquement sec et aussitôt un petit guichet pratiqué au milieu de la porte, et que protégeait un treillis de fer très étroit, glissait dans une invisible rainure, et derrière le grillage, un œil apparaissait qui examinait avec une attention méfiante le visiteur.

Si celui-ci avait réellement besoin de parler au maître du logis, ou si la perspective de traverser nuitamment les bois qui s'étendaient jusqu'à Grenoble ne lui souriait décidément pas, alors il insistait, déclinait ses nom et qualité, annonçait le motif de sa visite ou la raison qui lui faisait demander l'hospitalité, le guichet se refermait et les pas s'éloignaient.

Quelques minutes s'écoulaient, après lesquelles intérieurement un bruit de chaînes qu'on détend, de verrous que l'on tire, de serrures qu'on ouvre et, la porte entre-bâillée, mais juste assez pour livrer passage au visiteur, celui-ci pénétrait, enfin...

La personne qui avait introduit le visiteur, l'invitait alors d'un geste à le suivre et, un bougeoir de cuivre à la main, lui faisait suivre un long couloir au bout duquel une porte s'ouvrait, donnant accès dans une salle basse assez grande, aux murs couverts d'un papier commun, au plafond élevé que formaient d'énormes poutres autrefois azurées et fleurdélisées d'or, aujourd'hui encrassées par la patine du temps et la fumée du foyer.

Une haute cheminée, avec des chenêts de fer, dans laquelle se consumaient quelques tisons, occupait presque tout un panneau, faisant face à une fenêtre assez élevée, formée de petits carreaux encastrés dans une armature de plomb, et à travers lesquels s'apercevait le parc.

Dans un coin, près de la porte, un grand lit de bois dressait ses colonnettes sculptées ; sur un mince matelas, une couverture assez mince aussi, était jetée, faisant présager un coucher peu moelleux et peu chaud.

Au matin, un grincement de serrure se faisait entendre et l'introduitrice de la veille paraissait sur le seuil pour conduire, sans prononcer un mot, le voyageur jusqu'à la porte d'entrée, qui se refermait sur lui avant qu'il eût eu le temps de saluer et de remercier.

On ne s'étonnera pas, maintenant que nous avons donné

des détails sur l'hospitalité peu écossaise que l'on recevait au château de Saint-André, que son propriétaire, M. Mondoubleau, eût à Grenoble une réputation très solidement établie d'original.

Tous ceux qui, après avoir passé la nuit dans ce château mystérieux, arrivaient tout effarés en ville, ne manquaient pas de faire part à leurs amis, à leurs parents, des tranches qui les avaient assaillis plusieurs heures durant.

Aussi fallait-il que la nuit fût bien noire, ou que la neige tombât bien drue pour que le voyageur se décidât à franchir le pont-levis aux chaînes rouillées et aux planches vermoulues.

Ce soir-là, c'était le lendemain de l'exécution du pauvre Carrouges, il pouvait être huit heures, à peu près ; un voyageur grimpait à pas lents le sentier assez escarpé conduisant au château de Saint-André, dans l'évidente intention de demander l'hospitalité.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont la barbe grise, assez longue, balayait la poitrine, tandis que, de dessous les bords de son chapeau, passaient des cheveux gris qui retombaient en boucles sur ses épaules, voûtées par l'âge et par le travail.

Il était vêtu très proprement d'un habit de futaine grise et chaussé de forts brodequins en cuir jaune tout blanchi par la poussière de la route ; il s'appuyait sur un gros bâton de cornouiller, portant en sautoir un sac de toile gonflé, sans doute, par sa maigre garde-robe.

Il traversa le pont-levis. Mais, comme il tournait la cour, un sourd grognement se fit entendre soudain, et les hautes herbes qui sortaient dans les pavés se courbèrent sous la course rapide d'un chien de grande taille, à longs poils, qui paraissait vouloir accueillir à coups de crocs le voyageur, dont le bâton se mit aussitôt en défense avec une prestesse que l'on n'eût pas attendue d'un poignet aussi vieux.

— Mais c'est le chien de la maréchaussée, grommela le voyageur en faisant tournoyer son bâton.

— Allons... Majesté ! va coucher !

En entendant son nom, l'animal parut très surpris, dressa les oreilles, regarda celui qui venait de lui parler d'un oeil moins terrible, et demeura immobile.

Au même instant, au-dessus de la porte d'entrée, une tête d'homme apparut dans l'encadrement d'une croisée brusquement ouverte, et une voix rude cria :

— Eh bien ! Majesté... qu'est-ce qu'il y a donc ?

L'attitude de la bête changea aussitôt et redevenait menaçante comme au premier abord.

Chose singulière, l'attitude de l'homme changea, elle aussi.

— Mon bon monsieur, marmotta-t-il, d'une voix quasi suppliante, ce serait-il un effet de votre bonté de faire tenir votre chien en repos ?

A côté de la première tête, dans l'encadrement de la fenêtre, il vint s'en placer une autre, et le voyageur entendit qu'on chuchotait, sans pouvoir distinguer exactement le sens des paroles échangées.

Au bout d'un instant, l'un des deux hommes cria, mais on sentait dans son intonation la rancœur de l'ordre qu'il donnait.

— Allons... Majesté... tout beau, mon fils, et va coucher...

Le chien se retira en grognant vers un renforcement de muraille qui lui servait de niche.

L'homme, lui, sans se presser ni ralentir sa marche, s'approcha de la porte et tira la chaîne ; le judas, grinçant dans sa rainure, s'ouvrit et l'œil méfiant de M^{me} Mondoubleau se colla au grillage.

— Vous demandez ? interrogea-t-elle, tandis que son regard perçant se livrait sur la personne du nouveau venu à une investigation minutieuse.

— Un coin pour passer la nuit, ma bonne dame, répondit le voyageur d'une voix douce, dans laquelle la crainte de se voir refuser sa requête mettait un tremblement.

— D'où venez-vous ?

— De Lussé.

— Et vous allez ?

— A Grenoble. Mais, ma bonne dame, la nuit est noire, je ne connais pas bien le chemin que l'on m'a indiqué impartitalement, et mes jambes ne sont guère solides pour courir les sentiers de la montagne.

Il avait prononcé ces derniers mots avec empressement, comme s'il eût voulu répondre par avance aux objections que pouvait lui faire la vieille.

Enfin, l'huis entr'ouvert, le voyageur se glissa dans l'intérieur timidement, mouestement et là, dut subir un nouvel examen auquel le soumit la femme du procureur ; appuyé des deux mains sur son bâton, il courbait les épaules, comme s'il avait peine à supporter le poids de son bissac, et baissait la tête.

— Venez, dit simplement la vieille, d'une voix revêche.

Et marchant devant, son bougeoir à la main, elle conduisit l'homme dans la pièce que nous avons déjà décrite plus haut.

— Voilà pour passer la nuit, dit-elle en s'effaçant pour le laisser pénétrer.

— Et... ma bonne dame, demanda-t-il, ce serait-il un effet de votre bonté si vous aviez quelques reliefs du souper ?

La porte lui fut fermée au nez et il demeura tout bête, écoutant les pas que s'éloignaient ; ensuite, il vint se jeter dans le grand fauteuil de bois, placé au coin de la cheminée et tendit ses pieds au foyer, dans l'espoir de les réchauffer un peu aux tisons expirants ; comme ils lui paraissaient par trop près de la mort, il s'agenouilla sur les dalles et, gonflant les joues, il se mit, à grand renfort de poumons, à souffler pour les ranimer.

Soudain, il s'immobilisa, la tête levée, l'oreille tendue vers un murmure confus de voix qui lui semblait descendre par le corps de la cheminée.

— On cause là-haut, bougonna-t-il, et c'est le Bricquebec qui est là, j'ai reconnu sa voix... D'ailleurs, la bête suffirait à indiquer la présence du maître...

Il se tut un moment et ajouta :

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ?

Il engagea son buste dans la cheminée et prêta l'oreille : ainsi placé, il entendait mieux, sans cependant pouvoir se rendre compte de ce qui se disait.

— Plus haut, murmura-t-il, je suis certain que je ne perdrais pas un mot de ce qui se dirait...

Une idée lui passant par la tête, il sortit de la cheminée.

En un tour de main, il eut enlevé ses cheveux et sa barbe, mis bas sa culotte et sa veste, et tiré de son havresac un autre vêtement qu'il endossa non moins rapidement qu'il s'était dépouillé du premier.

De nouveau, il courut à la cheminée et, s'y engageant, se hissa, pendant une demi-douzaine de mètres, entendant de plus en plus distinctement les voix qui étaient descendues jusqu'à lui, puis il s'arrêta net.

Ses mains venaient de rencontrer des briques chaudes et il en augura qu'il était arrivé à la hauteur de la cheminée de l'étage supérieur : l'étage où se trouvaient ceux dont on entendait les voix.

Mais il reprit bientôt sa marche ascensionnelle, augurant que le corps de cheminée de la pièce du rez-de-chaussée ne devait faire qu'un, quelques mètres plus haut, avec le corps de cette cheminée-là, et qu'une fois arrivé au point de ren-

contre, il percevrait bien plus nettement ce qui se disait, absolument même comme s'il était dans la pièce.

En effet, au bout de quelques secondes, ses mains rencontrèrent un vide, il se hissa à la force des poignets et constata que les détails de la conversation lui parvenaient aussi clairs et aussi nets que s'il eût été dans la chambre même où elle se tenait.

En ce moment, c'était M. Mondoubleau qui parlait.

— Que voulez-vous que je vous dise, mon cher Bricquebec, faisait-il d'un ton fort désappointé : c'est une partie manquée.

— Pardon, monsieur le procureur, ce qui est dû est dû.

— Il n'y a de convenu quoi que ce soit, qu'à la condition que Carrouges nommerait ses complices.

— Moi... ce n'est pas mon affaire. Je ne suis ni les juges pour interroger... ni le bourreau pour questionner. Mon rôle se bornait à l'arrêter... je l'ai arrêté.

— En tout cas, si vous l'avez arrêté, n'est-ce pas grâce à moi qui vous ai indiqué l'heure, le jour auxquels il devait traverser la montagne et l'endroit où il vous serait plus facile de le surprendre ?

Les mains de Mandrin se crispèrent l'une contre l'autre et entre ses dents, il grommela ces mots :

— Ah ! coquin, comme tu vas me payer ça, tout à l'heure...

Bricquebec répliqua :

— Monsieur le procureur, je veux mon dû... ou sans ça...

— Des menaces ! ricana Mondoubleau ; crois-tu donc que le fermier me ferait un crime d'avoir favorisé l'arrestation d'un des plus terribles contrebandiers de la région, d'un homme qui, depuis cinq ans, lui a fait tort de plusieurs centaines de mille livres ?

L'ancien procureur, croyant sa riposte sans réplique, s'était mis à ricaner ; mais le sergent, piqué au vif, répondit à son tour :

— Aussi, n'est-ce point à la Ferme que je pourrai aller raconter la vérité. Mais ne supposez-vous pas que la veuve de Carrouges serait bien aise de connaître ces détails ?

Cette fois, l'ancien procureur dut tressaillir, car Bricquebec lâcha un large éclat de rire qui résonna de singulière façon dans le silence de l'appartement.

— Hein ! monsieur Mondoubleau, répéta-t-il, qu'est-ce que vous pensez de ça ?

« Je ne parierais pas un poil de la queue de Majesté contre un sac d'écus qu'en échange de la peau de son mari, que le

bourreau lui a prise ce matin, Marianne Carrouges ne cherchera pas à s'offrir la vôtre.

Mandrin entendit l'ancien procureur se lever et traverser la pièce d'un pas lourd ; puis bientôt, un grincement de clef dans une serrure indiqua qu'une porte s'ouvrait et presque en même temps, il y eût, au milieu du silence, un tintement argentin.

Au bout d'un instant, M. Mondoubleau dit à Bricquebec :

— Voici vos cinq cents livres ; les bons comptes font les bons amis ; maintenant je voudrais vous demander un nouveau service.

— De quoi s'agit-il ? demanda le sergent.

— Toujours de Carrouges, répondit l'autre... ou plutôt de sa femme ; il faudrait qu'elle fit ce que n'a pas fait son mari... c'est-à-dire qu'elle parlât.

— Pour dire quoi ?

— Pour dire les noms des complices de son mari.

Mandrin, dans sa cheminée, sentait le sang lui monter au cerveau, tandis qu'il avait des frémissements dans les doigts... tout comme si l'envie le travaillait d'étrangler quelqu'un.

Dans la chambre, M. Mondoubleau fit entendre une petite toux sèche qui trahissait un léger embarras.

— Voyons, dit-il enfin, est-ce convenu ?

— Vous savez, monsieur Mondoubleau, moi, personnellement, ça m'est égal, n'est-ce pas ?... Seulement, quand on veut à toute force, que les gens parlent, ils disent n'importe quoi et, quand on leur demande des noms, ils citent le premier venu qui leur passe par la tête...

— A moins que l'ami Bricquebec n'ait l'intelligence de guider la langue de la femme de Carrouges et de lui faire prononcer le nom qu'il y a à prononcer.

— Parfait... mais encore faut-il, pour lui faire prononcer ce nom, que je le connaisse.

— Inutile ; dis-lui simplement que, à ton avis, celui qui a dénoncé son mari pourrait bien être celui pour le compte duquel il travaillait ; ça suffira. C'est entendu ?

— C'est-à-dire que je ferai mon possible pour arriver à ce que vous me demandez. Sur ce, je vous souhaite le bon soir...

— Dites donc, Bricquebec, fit l'ancien procureur, ne serait-il pas plus prudent que vous passiez la nuit ici ? Courir la montagne avec de l'argent sur vous...

Un ricanement lui répondit.

— Oh ! moi, vous savez que j'ai deux pistolets bien

chargés et un sabre qui ne demande qu'à travailler, sans compter que Majesté vaut à lui seul tout un peloton de soldats.

Il ajouta :

— Donc, si j'acceptais votre hospitalité, ce serait uniquement parce que j'ai une envie de dormir à tout casser et qu'il y a loin d'ici Grenoble.

— A la bonne heure...

Ces mots furent prononcés par M. Mondoubleau, qui sortit de sa chambre, suivi de Bricquebec, sans doute pour conduire son hôte dans la pièce où il allait passer la nuit.

Et Mandrin, toujours à califourchon sur ses briques, réfléchissait à ce qu'il allait faire : maintenant, il n'y avait plus d'incertitude à avoir ; l'homme qui avait trahi, vendu le malheureux Carrouges, était bien celui qui, sous la robe de bure du pénitent, avait accompagné le condamné jusqu'à l'échafaud, celui vers lequel, la veille au soir, Zut-au-Roi les avait conduits, Roquairol, Perrinet et lui, grâce au lambeau d'étoffe arraché à la robe du pénitent.

Mandrin s'assura que son couteau jouait bien dans la gaine passée à sa ceinture et glissa dans la conduite de la cheminée de M. Mondoubleau.

En dessous de lui, par le foyer éteint, il apercevait un rayonnement lumineux, provenant de la lampe que le procureur avait laissée sur la table de sa chambre : détail qui prouvait que le propriétaire allait rentrer d'un moment à l'autre, et Mandrin descendit encore un peu, pour se tenir prêt à faire irruption dans l'appartement, dès que l'occasion lui semblerait bonne.

Un pas traînant se fit entendre dans le couloir, la porte s'ouvrit, se referma ; il y eut un bruit de meubles, une toux légère, puis ce fut tout.

Rien ne bougea plus.

Mandrin, cependant, par excès de prudence, attendit ; il attendit dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure... espérant toujours que M. Mondoubleau gagnerait son lit.

Mais comme le maître de céans ne paraissait aucunement pressé de se coucher, le beau-frère de Carrouges résolut de brusquer les choses.

Il descendit jusqu'à ce que ses pieds touchassent les dalles du foyer et, son couteau à la main, prêt à s'élancer si besoin était, regarda ; mais à peine eut-il regardé, qu'un sourire crispé ses lèvres et qu'il eut un haussement d'épaules plein de pitié.

Face à la cheminée, M. Mondoubleau était assis devant sa

table de travail, où le sommeil l'avait surpris, tandis qu'il écrivait :

« Voilà qui est bon... » pensa Mandrin.

Il se mit à ramper sur les genoux, lentement, et, ayant atteint la porte, il se redressa lentement, mit la main sur la clef, la retira sans bruit de la serrure et la fourra dans sa poche.

Cela fait, un soupir gonfla sa poitrine et faisant volte-face, toujours aussi silencieusement qu'eût pu faire une ombre, il avança vers la table ; mais, en route, il s'arrêta, l'œil attiré par un objet qu'il ne pouvait définir très bien, mais qui, dans la demi-obscurité où l'abat-our de la lampe plongeait la pièce, avait comme un étincellement d'acier.

Il revint presque sur ses pas, passant derrière le dos du procureur, frôlant son fauteuil, traversa la chambre et, arrivé près du meuble, poussa une sourde exclamation ; l'acier brillant, qui avait ainsi attiré son attention, était celui d'une paire de pistolets, tout armés, couchés sur le velours de leur boîte ouverte.

Un sourire cruel entr'ouvrit ses lèvres, tandis que son regard s'attachait, moitié menaçant, moitié moqueur, sur le dormeur.

— Ça va bien, murmura-t-il.

Il prit les deux pistolets, marcha vers la table et, comme une chaise se trouvait de l'autre côté, juste en face de l'ancien procureur, il s'y assit ; puis, ayant posé les pistolets devant lui, bien à portée de sa main, il étendit le bras, toucha du doigt le bras de M. Mondoubleau, assez vigoureusement pour que le dormeur sursautât, ne sachant encore à quoi attribuer ce réveil insolite.

Mais sa bouche s'ouvrit soudain démesurément, ses yeux s'écarquillèrent, et l'ensemble de ses traits exprima l'épouvante la plus profonde, lorsqu'à deux pouces de son nez, il vit l'extrémité de deux pistolets que Mandrin braquait vers lui, le sourire aux lèvres.

— Un mot... un geste... dit le frère de Marianne d'une voix très calme, et j'ai le regret de vous faire sauter la cervelle.

La bouche de l'ancien procureur se referma instantanément et son corps, à moitié soulevé sur son fauteuil, retomba affaissé sur le coin du siège, où il demeura immobile.

— A la bonne heure, murmura Mandrin d'un ton narquoisement satisfait.

Il posa ses pistolets sur la table, car pour lui, qui aimait

tout en parlant joindre le geste à la parole, ces armes étaient encombrantes, d'autant plus qu'il estimait que leur vue suffisait à faire demeurer son vis-à-vis tranquille comme une image.

Cependant, comme il était homme de précaution, il dit, en désignant la porte d'un hochement de tête :

— Inutile de faire du bruit dans l'espoir de faire venir votre ami Bricquebec : la porte est fermée à clef, et la clef est dans ma poche...

Une lueur effarée passa dans les prunelles de l'infortuné procureur, dont les regards considéraient avec épouvante, à chaque seconde croissante, l'homme qui se trouvait devant lui, et dans lequel il ne lui était pas possible de reconnaître le voyageur qu'il avait vu, quelques heures auparavant, traverser la cour.

Quel était cet homme ? comment était-il là ? et que lui voulait-il ?

Telles étaient les trois questions que se posait mentalement M. Mondoubleau et qui se lisaient si clairement sur sa face blême, que Mandrin se mit à rire doucement et lui dit d'un ton très aimable :

— Qui je suis, par où je suis venu et dans quel but je viens vous trouver : je m'appelle Mandrin, je suis entré par la cheminée et je viens venger Carrouges. Mais, avant de tenir le serment que j'ai fait à Carrouges, je veux savoir si ma perspicacité a été mise en défaut.

Les sourcils de M. Mondoubleau se haussèrent interrogativement, tandis que, sur le rebord de la table, ses doigts se crispaient nerveusement.

— Je sais, poursuivit Mandrin, comme toute la ville de Grenoble, d'ailleurs, que la maison Justin Chapeleau et C^{ie} est commanditée par vous ; or, la fabrique de gants qui, au dire de tous les gens compétents, perd de l'argent, n'est qu'un prétexte destiné à faciliter la contrebande à laquelle se livre la maison Justin Chapeleau et C^{ie}, et le système est simple : vous faites franchir la frontière à des peaux de chèvres nécessaires à votre fabrication ; seulement, ces peaux de chèvres sont remplies d'articles qui pénètrent ainsi à Grenoble, sans acquitter de droits.

L'ancien procureur voulut l'interrompre ; mais Mandrin ne lui permit pas d'ouvrir la bouche et continua :

— Mais comme il faut un grand nombre de peaux, vous vendez vos gants très bon marché, afin de légitimer l'emploi de centaines et centaines de peaux.

L'ancien procureur était devenu blême.

— La ganterie perd de l'argent, poursuivit implacablement le frère de Marianne, ce ne sont donc pas ses bénéfices qui vous ont permis d'acheter ce magnifique château et les terres qui en dépendent ; dans quel intérêt vous, l'associé de M. Chapeleau, avez-vous livré à la maréchassée son principal agent de contrebande, ruinant ainsi l'entreprise qui devait vous enrichir tous deux ?

Comme, à cette question, l'autre semblait ne pas vouloir répondre, Mandrin poursuivit avec un calme imperturbable :

— Parce que la combinaison vous ayant fait suffisamment riche, vous n'en vouliez plus, et que voulant la faire cesser, vous estimiez comme dangereux pour votre sécurité de laisser vivre votre associé ; est-ce bien cela ?

La pâleur de M. Mondoubleau avait augmenté ; néanmoins, il fit violence à la terreur qui l'envahissait et riposta, avec un faible haussement d'épaule :

— S'il en était ainsi, il ne tenait qu'à moi de dénoncer Chapeleau.

Mandrin secoua la tête et répondit :

— Non, car dénoncé par vous, Chapeleau se fût vengé en vous dénonçant à son tour ; c'est pourquoi, sachant bien que Carrouges ne vous connaissait pas, qu'il était l'agent de l'association, vous l'avez mis entre les mains de la maréchassée, espérant que ce serait de lui que viendrait la dénonciation... Est-ce cela ?

Le visage de l'ancien procureur se décomposa, sa tête s'inclina sur l'épaule comme s'il allait répondre, et balbutia :

— Combien vous faut-il ?

— Mon cher monsieur Mondoubleau, ainsi que je vous l'ai dit tout au début de cette conversation, je viens ici pour venger Carrouges.

L'ancien procureur fit une grimace significative, dont Mandrin n'eut cure, car il continua :

— J'ai fait un serment et j'ai l'intention de le tenir ; mais comme d'un autre côté, me voici sans situation, puisque j'ai déserté, et qu'en outre j'ai une famille à nourrir, puisque ma sœur et ma nièce me retombent sur les bras, la prudence me commande de prendre mes précautions pour l'avenir.

Ici il fit une pause, avança la main vers la tabatière du procureur, qui se trouvait près de lui, sur la table, la prit, y puisa une pincée de poudre dont il se bourra le nez, non sans élégance, ma foi, et poursuivit :

— Dans ces conditions, j'ai décidé de prendre la succes-

sion de mon pauvre Carrouges, et d'entrer comme associé dans la combinaison Chapeleau, Mondoubleau et Cie...

Les regards de Mondoubleau s'effarèrent.

— Or, continua Mandrin, un homme dans la situation où se trouvait Carrouges, où je vais me trouver moi-même, est plus ou moins à la merci de ceux pour lesquels il travaille... Eh bien ! je ne veux pas de ça, moi ; je veux, au contraire, tenir les autres dans ma dépendance... C'est pourquoi je veux savoir pourquoi Justin Chapeleau reste dans votre main, ainsi qu'un valet, et pourquoi — bien que sachant très bien à quoi s'en tenir en ce qui concerne votre attitude à son égard — il se tait.

Il eut un petit rire bon enfant, regarda son vis-à-vis de ses yeux malicieusement plissés et, se penchant vers lui :

— Allons, mon bon monsieur Mondoubleau, un bon mouvement ; ne me faites pas languir, exhumons bien vite le cadavre, et que ça soit fini.

Mais le cher M. Mondoubleau ne paraissait nullement pressé de faire ce qui lui était demandé.

Son corps s'affaissa sur le fauteuil, tandis que, dans le visage subitement blême, les yeux démesurément agrandis prenaient une fixité étrange.

Mandrin sursauta.

— Mort ! fit-il à mi-voix.

Il se pencha vers le procureur, colla son oreille à ses lèvres, et ne perçut aucun souffle ; il lui posa la main sur la poitrine ; le cœur ne battait plus.

M. Mondoubleau qui, depuis plusieurs années, souffrait d'une maladie cardiaque, venait de succomber à la rupture d'un anévrisme.

Alors le frère de Marianne grommela un juron de colère : sa vengeance lui échappait.

Celui qui avait trahi, vendu, envoyé à la roue l'infortuné Carrouges, était mort ; mais Mandrin n'avait pas tenu le serment qu'il avait fait au condamné. Une larme de rage perla au bout de sa paupière, et son poing se leva crispé, menaçant, comme s'il allait s'abattre sur le cadavre.

Cette disposition d'esprit, heureusement, ne dura qu'un moment.

Il se retourna vers Mondoubleau, ou plutôt ce qui avait été Mondoubleau, et dit avec un sourire satisfait :

— C'est égal, j'aime autant le voir comme ça ; au moins, ce pauvre Carrouges n'aura pas attendu longtemps pour avoir avec lui un petit bout de conversation. A cette heure, ils doivent s'être retrouvés là-haut...

Il revint vers la caisse, la ferma soigneusement, referma également le secrétaire et, s'approchant de M. Mondoubleau, lui glissa dans la poche le trousseau de clefs.

Il remplaça également les pistolets dans la boîte de velours où il les avait pris, dès le début de la soirée, et se dirigea vers la cheminée.

Mais comme il allait s'y engager, il se ravisa et revint sur ses pas, la face égayée par un sourire que provoquait une idée bizarre, surgissant soudain en sa cervelle.

Sur la table du procureur, il prit la lampe, ouvrit tout doucement la porte et se trouva dans le couloir.

Lentement, il avançait, sans se presser, se rendant compte de la disposition des lieux, comme fait un individu avant de se rendre acquéreur d'un bien.

Après avoir successivement traversé trois pièces immenses qui avaient dû servir autrefois d'appartements de réception, il se trouva dans un grand vestibule auquel aboutissait, montant du rez-de-chaussée, un spacieux escalier aux marches de pierre protégées par une rampe en fer forgé.

Lestement, Mandrin descendit l'escalier, arriva dans une grande antichambre à laquelle aboutissait un couloir et qu'il suivit jusqu'à une porte fermée avec une barre de fer et une serrure ; il la poussa et se trouva dans une cour intérieure, placée derrière le bâtiment des communs qu'il venait de visiter.

— Voyons, dit-il une fois dehors et regardant autour de lui pour s'orienter, s'il y a des caves, leur entrée doit être par ici.

La porte qu'il venait d'ouvrir était envahie par les ronces, ce qui prouvait que depuis plusieurs années on n'en avait pas franchi le seuil ; quant à la cour, elle ressemblait plutôt à un pré, tellement les mauvaises herbes avaient poussé dur entre les pavés.

Une ou deux petites constructions s'élevaient, adossées au mur de clôture ; avec beaucoup de peine, Mandrin en ouvrit les portes, aux gonds rouillés, aux serrures disloquées ; l'une servait de cellier, l'autre de bûcher.

Il les visita minutieusement, sondant chaque panneau et rien, rien, pas la moindre trace d'ouverture.

Il grommela quelques paroles de mauvaise humeur et frappa du pied avec impatience ; mais il demeura immobile durant une seconde et donna dans le sol un second coup de pied, prêtant l'oreille.

Cela avait sonné creux au-dessous de lui.

— Une trappe, peut-être, clama-t-il tout joyeux.

Il s'agenouilla, posa la lampe près de lui, tira son poignard et, avec la lame, en dix minutes, eut mis à nu un panneau du plancher, dans lequel se trouvait un anneau de fer.

Il le saisit à deux mains, tira à lui tant et si bien que la trappe s'ouvrit, découvrant un trou béant par lequel lui frappa au visage un souffle de vent frais et fétide.

Puis un sourire illumina sa face soucieuse ; il revint en avant s'agenouilla au bord du trou et, se cramponnant d'une main à l'encadrement de la trappe, il se pencha jusqu'à perdre l'équilibre, et aperçut, fichés dans le mur, des crampons de fer : la manière dont ils étaient plantés en faisait une sorte d'échelle, très suffisante pour permettre la descente et la montée à un homme tel qu'était Mandrin.

Avec précaution, il descendit.

Enfin ses pieds touchèrent le fond du puits, un fond formé de roc, formé à coups de pioche et faisant un sol rugueux, plein d'aspérités, entaillant les minces semelles en corde brisée de ses espadrilles.

Sans hésitation, Mandrin franchit le seuil d'une entrée voûtée en briques, destinée à empêcher les éboulements. Mais au bout d'une dizaine de mètres, les briques disparaissaient et la voûte se poursuivait simplement entaillée dans les flancs raboteux de la montagne.

Le long boyau dans lequel il se trouvait était l'un de ces souterrains dont il avait entendu parler à Saint-Etienne de Saint-Geoirs, dans sa toute jeunesse, souterrains que personne n'avait jamais vus, mais dont les vieillards d'alors avaient, eux aussi, entendu parler par leurs arrière-parents.

Seulement, au fur et à mesure qu'il avançait, le couloir se rétrécissait, les parois se rapprochaient et la voûte se baissait, au point que, de droite et de gauche, ses coudes s'écornaient et qu'il était contraint de courber les épaules et de baisser la tête pour ne pas se meurtrir le front aux rocs...

Tout à coup, il s'arrêta, sentant un courant d'air frais le frapper en plein visage, et il poussa un cri triomphant.

Un plan qu'il ruminait tout en marchant, un plan magnifique et qu'il avait, durant deux heures, jugé impraticable, devenait d'une réalisation très possible.

Il lui sembla apercevoir, dans l'obscurité du souterrain, une déchirure, à travers laquelle apparaissait une éclaircie, et il se coula plus rapidement encore à travers les coins aigus qui, maintenant, formaient sa route.

La première chose qu'il aperçut, ce fut là-bas, du côté de l'orient, une ligne blanche qui rayait l'horizon, trahissant l'arrivée prochaine de l'aurore.

Cette vue ne fut pas pour lui faire plaisir, puisqu'elle rendait périlleux son retour, en ce sens qu'il risquait d'être rencontré, soit par M^{me} Mondoubleau, soit par Brisquebec ; aussi pivota-t-il rapidement sur ses talons pour chercher des points de repère qui lui permitissent de retrouver, quand il en aurait besoin, l'entrée du souterrain.

Au loin, sous la clarté pâle des étoiles, il aperçut la pointe dorée de la cathédrale de Grenoble, et, levant la tête, il reconnut que l'étoile du berger et cet assemblage d'étoiles — vulgairement appelé le Chariot — se trouvaient en droite ligne avec le clocher et l'endroit où il se trouvait ; c'était là tout ce dont il avait besoin ; avec des jalons semblables, il était certain de revenir au point où il se trouvait.

Tant bien que mal, il replaça dans le fourré les fagots d'épine qu'il avait été obligé de couper et sauta dans le souterrain, qu'il parcourut à nouveau en sens inverse, se hâtant autant que le lui permettait l'étroitesse des parois.

Puis, ces parois s'élargirent, la voûte s'éleva et, bien qu'environné d'ombre, il se mit à courir.

Enfin, il arriva dans le fond du puits, escalada lentement la muraille.

Une fois dans le corridor, il se dirigea rapidement vers le vestibule dans lequel aboutissait l'escalier qui conduisait au premier étage ; mais voilà qu'au moment où il s'y engageait, il entendit des pas retentir au-dessus de sa tête.

C'était ou Bricquebec ou M^{me} Mondoubleau qui, sortis de chez eux, allaient le rencontrer et s'ils le rencontraient, le résultat de son expédition de la nuit pouvait être compromis.

Sans perdre la tête, il revint sur ses pas, entra dans une des salles qu'il avait visitées au début de sa promenade, et où il avait aperçu du linge en train de sécher ; il avisa un drap, dont il s'enveloppa complètement en ayant soin de dresser ses bras au-dessus de sa tête, pour donner à sa taille une allure surhumaine, et ainsi affublé se remit en marche.

Lentement, en ayant soin d'amortir autant que possible le bruit de ses pas, il monta l'escalier et s'engagea hardiment dans l'escalier qui conduisait à la chambre de M. Mondoubleau.

Mais comme il arrivait à la hauteur de la pièce dans laquelle il avait vu, deux heures auparavant, Bricquebec endormi, la porte s'ouvrit et le sergent de la maréchaussée parut sur le seuil, baillant bruyamment, s'étirant les bras, se frottant les yeux.

Sans une hésitation, il continua d'avancer, ayant eu soin

d'écarter insensiblement le drap, de façon à pouvoir distinguer le sergent.

Soudain, celui-ci s'immobilisa, la face blême, les yeux écarquillés, la bouche ouverte par un cri d'épouvante qui refusait de sortir de sa gorge contractée.

Ce qu'il voyait là, c'était un fantôme, c'était la forme matérielle que revêtait, pour revenir sur la terre, l'un des preux chevaliers qui avaient habité jadis le château.

Il poussa une sorte de grognement rauque, rempli d'effroi, et se mit à courir comme un fou le long du couloir ; arrivé à l'escalier, il en dégringola les marches quatre à quatre, et Mandrin s'étant arrêté pour prêter l'oreille, l'entendit qui défaisait précipitamment les chaînes de la porte d'entrée, tirait les verrous et ouvrait les serrures.

Puis, ce fut tout ; sans doute, l'honnête sergent de la maréchaussée avait fui, hors du château, comme s'il avait à ses trousses tous les diables de la terre.

Et Mandrin ne put s'empêcher de rire, en songeant, par avance, aux racontars fantastiques que cet imbécile allait répandre dans Grenoble et les environs.

Il pressa le pas, ouvrit la porte de l'ancien procureur et la referma derrière lui ; il courut à la cheminée, s'y engagea avec agilité, grimpa jusqu'à l'endroit où elle bifurquait avec celle de la pièce du rez-de-chaussée, et, une fois là, descendit avec la même agilité.

Cinq minutes plus tard, il avait repris le costume avec lequel, la veille, il s'était présenté au château et serré dans son havre-sac les vêtements, tout remplis de suie, écorchés par les rocs et les ronces, ensanglantés de son propre sang qui venaient de lui servir à cette pérégrination nocturne.

Puis il se jeta sur la couchette, pour que le matelas gardât la forme de son corps et fit croire qu'il avait passé la nuit à dormir.

Il était allongé depuis quelques instants déjà, lorsqu'il entendit dans le couloir le même bruit de pas, frottant le plancher, qu'il avait entendu la veille, après avoir agité la cloche d'entrée.

C'était la vieille qui, suivant la coutume de son hospitalité peu écossaise, venait éveiller son hôte pour le mettre dehors.

Entre ses cils abaissés, Mandrin vit M^{me} Mondoubleau s'avancer vers la couchette.

Elle allongea le bras vers le dormeur, lui posa le bout de son doigt sur l'épaule et appuya fortement.

Feignant de s'éveiller en sursaut, il sauta sur son séant, se frotta les yeux, balbutiant :

— Quoi donc ?... Quoi donc ?

— Le jour est levé ! répondit-elle.

— Et il faut que j'en fasse autant, plaisanta-t-il en s'étirant les bras et en faisant entendre deux ou trois bâillements épouvantablement sonores.

Il mit les pieds sur le plancher, prit son chapeau qu'il avait posé sur son épaule et dit :

— Voilà... ça y est...

La vieille marcha devant, de son vieux pas trainant.

A peine eût-elle aperçu la porte d'entrée toute grande ouverte, telle que l'avait laissée Bricquebec, que M^{me} Mondoubleau s'arrêta, puis chancela, battit l'air un instant et s'affaissa sur le sol.

Mandrin eut, durant une seconde, la pensée de lui porter secours, mais il calcula que cela lui prendrait du temps d'abord, et pourrait ensuite compromettre la réussite de ses projets.

Il leva les épaules et franchit le seuil de la porte.

Comme il dépassait le pont-levis, il murmura, pris d'un accès de gaieté, au souvenir de la terreur de Bricquebet :

— Voilà un imbécile qui va me servir, sans le vouloir.

VIII

OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LA FAMILLE DE CHEVAILLES

C'était quelques jours plus tard, un samedi, jour de grand marché à Grenoble.

On eût dit que, par ordre supérieur de M. de Maydieu, procureur général à Grenoble, les ventes et les achats, pour quelque motif inconnu mais certainement très grave, avaient été arrêtés.

Par exemple, ce qui n'avait pas été arrêté, c'était la langue de chacun.

— Et alors, demandait une brave commère, alors vous dites comme ça, que le château de Saint-André est en vente ?

— Depuis trois jours, oui, ma brave dame, répondit un petit jeune homme ne paraissant pas plus de quinze à seize ans. Je puis vous en parler sayamment, puisque c'est par les soins de mon patron, M^e Guichard, que doit se faire la vente.

— Pour sûr, repartit la paysanne, que si tout le monde pense comme moi, vous n'aurez pas grand monde à votre vente.

Et elle se signa dévotement.

— Assurément, reprit une autre commère, c'est toujours

dangereux de s'occuper de ces choses-là, et je suis d'avis que, là où la griffe du diable s'est posée, il n'y a rien à récolter.

Un plus sceptique, parmi les hommes qui se trouvaient là, hocha la tête.

— Le diable !... Le diable !... grommela-t-il, c'est facile à dire, mais l'a-t-on vu ?

Ce fut un ébahissement général : d'où sortait donc celui-là qui demandait si le diable avait été vu au château de Saint-André ?

On le regardait avec un étonnement mêlé de pitié ; c'était un petit vieillard dont la taille avait dû être grande jadis, mais que les années avaient diminué de moitié, en lui courbant le dos et en lui rentrant la tête dans les épaules ; le chef, un peu branlant, était aurolé de cheveux blancs qui sortaient en boucles neigeuses de dessous son chapeau en feutre noir ; une barbe grise assez fournie lui mangeait les joues et lui gagnait les yeux.

Non, assurément, il ne savait rien, le brave homme : il arrivait de Suisse avec l'intention de s'établir à Grenoble ou dans les environs ; il avait gagné dans son pays natal une fortune assez respectable dans le commerce des montres, et il se proposait de jouir en France des rentes qu'il avait amassées.

On le regarda d'un air surpris, presque effaré, et plus d'une personne se signa comme si elle eût entendu proférer un blasphème.

Sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'il produisait, le vieillard continua, s'adressant plus particulièrement au petit clerc, que, dans de semblables circonstances peut-être, était-il permis d'espérer que les enchères du château de Saint-André ne seraient pas poussées très loin, ce qui lui permettrait d'en devenir acquéreur à peu de frais.

— Mais, mon brave monsieur, s'exclama un boutiquier, avant de commettre une aussi insigne folie, renseignez-vous... allez à la caserne du Royal-Dauphiné, demandez à parler au sergent Trémolat, interrogez le sergent Bric-quebec.

Le vieillard regardait son interlocuteur d'un air ahuri. Et il allait sans doute demander à l'obligeant boutiquier des renseignements complémentaires, quand des cris s'élevèrent dans l'une des rues qui débouchaient sur la place ; un remous se produisit dans la foule, qui se mit à fuir de toutes parts en donnant les marques d'une véritable épouvante.

Arrivant sur eux, un cheval galopait dans une allure désordonnée, tête basse, les rênes flottantes, brisées près du mors et portant, cramponnée des deux mains au pommeau de la selle, une femme ; la bête, affolée, courait en aveugle jusqu'à l'Isère qui limitait la place et, dans les flots de la rivière, elle devait s'engloutir fatalement avec celle qui la montait.

D'une poussée violente, le vieillard écarta de lui le gamin qui lui servait de guide, puis il se campa en travers de la route que suivait le cheval emballé, insensible aux cris que l'on poussait de tous côtés pour l'avertir du danger.

Soudain, le vieillard, avec une agilité dont son âge eût dû le rendre incapable, sauta aux naseaux de la bête qui l'entraîna, cramponnée à elle, aussi facilement que s'il n'eût pas plus pesé qu'une plume.

Soudain, un silence de mort plana, troublé tout à coup par une exclamation terrifiée : le cheval, d'un bond désespéré, venait de sauter par-dessus le parapet pour s'engloutir dans les eaux du fleuve avec son écuyère et le vieillard.

Comme un tourmente, la foule se précipita, criant, vociférant, à pleins poumons, anxieuse de connaître le sort de ces malheureux.

Puis des cris de joie éclatèrent de toutes parts, lorsqu'on aperçut, fendant le fleuve d'un bras vigoureux, le vieillard qui, de son autre bras, maintenait au-dessus de l'eau la tête de l'amazone.

Des applaudissements se firent entendre et redoublèrent lorsque le sauveteur aborda la rive opposée où on le vit déposer le corps de la femme et s'agenouiller près d'elle, sans doute pour s'assurer qu'elle était vivante encore.

— Par le diable ! fit-il à mi-voix et avec un accent sincèrement admirateur, voilà une belle créature.

Et de fait, tout dans la femme légitimait l'exclamation enthousiaste du petit vieillard : une chevelure opulente, d'un roux sombre, encadrait de ses bandes alourdies par l'eau un visage au teint pâle que l'angoisse rendait plus pâle encore, sans pouvoir défigurer les traits, empreints d'un charme pénétrant ; les cils bruns mettaient une frange soyeuse et épaisse sur les joues, trahissant la grandeur des yeux dont les paupières abaissées ne permettaient pas de voir la couleur ; le nez, droit, ne manquait pas de hardiesse et la bouche, petite, était d'un dessin charmant.

— Enfin, elle revient à elle ? s'exclama le sauveur, en voyant la jeune femme faire un léger mouvement.

Bientôt, les paupières s'ouvrirent, laissant apercevoir,

durant une seconde ou deux, la pupille étrangement dilatée, se refermèrent pour se rouvrir de nouveau.

La jeune femme considéra longuement son sauveur.

— Où donc est celui qui m'a sauvée ?

— Mais celui-là, c'est moi, répondit-il.

Les sourcils de la jeune femme se froncèrent, son visage se fit instantanément dur, soupçonneux, et elle répliqua :

— Celui qui si courageusement s'est jeté à la bride de mon cheval était un vieillard.

Elle n'acheva pas, tellement elle demeura surprise de l'effet produit sur son interlocuteur par les mots qu'elle venait de prononcer.

Celui-ci avait vivement porté les mains à son visage, et comme s'il se fût aperçu seulement alors du changement survenu dans sa personne, il avait poussé une exclamation de colère et s'était remis sur pied ; mais, de nouveau cette fois ses épaules s'étaient courbées, lui donnant l'allure caduque que nous lui avons vue au commencement de ce chapitre.

Les boucles de ses cheveux, trempées d'eau, lui retombaient jusqu'au milieu du visage, lui faisait de la sorte un masque naturel sous lequel la jeune femme, maintenant complètement revenue à elle, cherchait en vain à distinguer des traits.

— Monsieur !... monsieur !... appela-t-elle en le voyant, après s'être incliné silencieusement devant elle, qui s'éloignait à grandes enjambées.

Mais il ne se retourna même pas, paraissant n'avoir pas entendu, et ne tarda pas à disparaître au moment où, débouchant d'un pont à quelques cents mètres de là, arrivait tout un groupe de cavaliers qu'escortaient des groupes de gens à pied.

L'un d'eux se détacha et arriva ventre à terre.

C'était un brillant officier, portant le grade et l'uniforme de capitaine au Royal-Dauphiné.

A peine le cheval s'était-il arrêté que le cavalier avait sauté à terre pour s'agenouiller près de la belle évanouie, dont il saisit les mains entre les siennes, clamant, d'un ton plein de douleur :

— Andrée... c'est moi... moi, Hector de Kéransearn.

Elle se souleva sur son coude, regarda l'officier, lui sourit et murmura :

— Ah ! monsieur de Kéransearn...

Il parut tout heureux et s'écria :

— Vous me reconnaissez !... Voulez-vous que je vous aide à vous remettre debout... voulez-vous ?

Elle eut un mouvement d'effroi.

— Debout ! dit-elle... non... non ; tout à l'heure j'ai essayé, mais la tête m'a tournée, mes yeux ont eu un éblouissement... et...

En ce moment, le reste de la cavalcade, lancée au grand trot, arrivait, ayant égrené derrière elle tous les gens à pied qui l'escortaient.

— Andrée ! ma sœur, s'exclama une jeune personne, qui sauta à terre avec une légèreté d'oiseau et courut vers la belle malade, dans les bras de laquelle elle se jeta.

Sans doute très nerveuse, elle se mit à pleurer, cachant sa tête dans le cou de sa sœur qui cherchait à la consoler, disant :

— Voyons, ma petite Marie... puisque je suis sauvée... ce n'est pas la peine de se mettre dans un état pareil.

— Sans doute, sans doute, fit une grosse dame en s'agitant sur une grande jument blanche qui lui servait de monture, puisque cette chère Andrée en est quitte pour la peur, à quoi bon se révolutionner ainsi ?

La jeune personne nerveuse se retourna, et d'un ton colère :

— Parce que moi, répliqua-t-elle, j'aime Andrée !

— Ne dirait-on pas que je ne l'aime pas, moi ? repartit la grosse dame avec aigreur.

Cependant, tous ceux qui avaient fait cortège à nos personnages et qui s'étaient laissés distancer par le galop des chevaux, arrivaient et commençaient à former un cercle curieux autour d'Andrée.

— Un carrosse, murmura celle-ci, qui commençait à se trouver gênée d'être ainsi le point de mire de tout le monde, je vous en prie, monsieur le comte, trouvez-moi un carrosse.

Le capitaine du Royal-Dauphiné s'était relevé et, s'adressant aux spectateurs :

— Mes braves gens, dit-il, il y a un écu à gagner pour celui d'entre vous qui me ramènera un carrosse le plus tôt possible.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'une demi-douzaine de gamins se précipitèrent, semblables à un envolée de moineaux, vers le pont qui conduisait à la ville, pendant que les curieux, intimidés par les regards quelque peu hautains du capitaine, se reculaient à distance respectueuse.

Durant ce temps, le sauveur de M^{lle} de Chavailles marchait à grandes enjambées.

Tout en marchant, avant de traverser le pont et de rentrer en ville, il avait pressé ses vêtements pour en faire le plus

possible disparaître l'eau ; puis il avait ramené sur son front les mèches brunes et bouclées qui lui cachaient ainsi une partie du visage et, comme le quartier de la ville était désert, il en profita pour retirer sa veste et la jeter au tournant d'une rue, ce qui, immédiatement, le transforma de façon radicale, d'autant plus que son dos s'était redressé et que sa taille avait grandi d'un tiers.

Nul n'aurait pensé à reconnaître dans ce grand gaillard, aux membres solides, bien découplé, le petit vieillard d'apparence chétive qui venait d'accomplir un si audacieux sauvetage...

Arrivé au coin de la ruelle dans laquelle se trouvait la boutique de la femme Carrouges, il fit halte, pour s'assurer que nulle figure suspecte ne rôdait dans les environs et, entrant dans la ruelle, marcha hâtivement jusqu'à la boutique.

Personne dans la salle, et le comptoir était vide ; alors, il traversa cette première pièce et, s'approchant de la porte qui s'ouvrait sur l'arrière-boutique, tourna doucement le bouton, entre-bâilla la porte ; assise au coin de lâtre, les coudes sur les genoux, le visage caché dans les mains.

— Marianne !

Elle s'était levée et, se jetant sur lui, lui avait fait un collier de ses bras.

— Tu ne sais pas... tu ne sais pas... Suzette !... Disparue !

Mandrin poussa un rugissement de fauve.

Disparue ! Suzette ! sa Suzette !

— Depuis quand ? demanda-t-il.

— Presque une semaine.

— Et tu ne m'as pas prévenu ?

— Savais-je où tu étais ?

Il se prit la tête à deux mains.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Un soir, il y a sept jours de cela, j'ai cherché Suzette en rentrant ici... et je ne l'ai pas retrouvée.

— Pas retrouvée... pas retrouvée ! grommela Mandrin ; es-tu allée à Saint-Geoirs ?

— C'est là que j'ai couru tout d'abord ; les parents ne l'avaient pas vue.

— As-tu porté plainte au bailliage... à la maréchaussée ?

Est-ce que le bailliage, la maréchaussée avaient à se préoccuper d'une enfant dont le père avait été roué la semaine précédente ! On avait bien autre chose à faire, en vérité, que de songer à ces choses-là : mort le loup, disparu le lou-veteau, bonne affaire !

Mandrin secouait la tête désespérément :

— Et Zut ?

— Zut est blessé, expliqua Marianne, il ne peut pas marcher ; c'est à peine s'il peut se trainer jusqu'à son écuëlle pour boire, et encore faut-il souvent que je lui porte à manger.

Les sourcils de Mandrin se contractèrent.

— Blessé, grommela-t-il ; quelle sorte de blessure, donc ?

— Il a deux coups de crêes dans le flanc...

Mandrin s'était levé et s'était agenouillé près de la bête, qu'il examinait attentivement.

— Mais il a reçu des coups de bâton ! s'exclama-t-il, en apercevant des ecchymoses sur les reins ; donc, il ne s'est pas battu seulement avec un chien, mais aussi avec un homme !

Il se releva brusquement, et prenant Marianne par la main :

— Peux-tu te rappeler exactement le jour où tu as trouvé Zut en travers de la porte ?

— Oui... c'était la veille du jour où j'ai perdu ma pauvre Suzette...

A ce nom, le chien poussa un gémissement plaintif.

Mandrin réfléchissait.

— La veille, répéta-t-il, cherchant s'il n'y avait pas lieu d'établir une corrélation quelconque entre la disparition de sa nièce, « sa fille » comme il disait, et l'accident survenu à Zut-au-Roi.

« Tu es bien sûr que c'est la veille ? » demanda-t-il encore.

Il sembla qu'un détail oublié tout d'abord par Marianne, lui revint en mémoire, car elle s'exclama :

— Comment ! si je suis sûre ! C'était le soir même où j'ai reçu la visite de cet homme, car j'ai oublié de te dire : il y a une huitaine, le soir, j'étais assise à mon comptoir, quand est entré une espèce d'ouvrier qui s'est fait servir un verre de vin blanc... seulement, au lieu d'aller s'asseoir à une table, il a bu tout doucement, accoudé sur le comptoir, et bavardant.

— Ah ! observa Mandrin, et de quoi bavardait-il ?

— De Carrouges... de moi... de Suzette... Il nous plaignait toutes les deux, disant qu'il était bien malheureux pour nous d'avoir perdu le chef de la famille, mais qu'il y aurait peut-être moyen d'arranger ça... Et comme j'ouvrais de grands yeux, il ajouta que ce n'était un secret pour personne que mon pauvre Carrouges avait des complices... que

ces complices étaient des traîtres et des lâches d'avoir laissé exécuter mon pauvre homme, et que je pourrais me sortir de la misère... tout en me vengeant.

Mandrin tressauta.

— A sa proposition, qu'as-tu répondu ?

— Que je n'avais rien à dire ; que mon pauvre Carrouges était mort sans avoir parlé, et que ce n'était certainement pas moi qui parlerais.

— Et te rappelles-tu comment était fait cet homme ?

Tout à coup, Zut poussa un sourd grognement, releva la tête de dessus le morceau de tapis qui lui servait de couche, et la dressa dans la direction de la porte.

Dans la salle voisine, on entendit une porte se refermer et presque aussitôt le bruit d'une pièce de monnaie heurtant le zinc du comptoir.

Mandrin avait précédé sa sœur près de la porte, et du bout des doigts avait entr'ouvert le rideau qui masquait les vitres.

Un homme était debout, près du comptoir, lui tournant le dos.

« C'est bien sa taille, pensa-t-il ; reste la frimousse qu'il me faudrait voir. »

Il prit le bouton de la porte et le tourna brusquement, sans ouvrir ; au bruit, l'homme se retourna.

— Lui ! gronda Mandrin... Bricquebec ici !

Et, saisissant Marianne, il la courba vers l'entre-bâillement du rideau, demandant :

— Est-ce là ton homme de l'autre jour ?

— Oui, souffla la femme... C'est lui.

Dans la grande salle, Bricquebec s'inquiétait.

Mandrin jeta autour de lui un regard rapide ; pas de placard, dans lequel il pût se cacher, pas de rideaux derrière lesquels il pût se dissimuler.

Il avisa la cheminée large et dont le foyer était éteint, et dit à Marianne :

— Trouve un prétexte pour amener cet homme ici... Cause avec lui ; promets ce qu'il voudra et laisse-le parler ; moi, j'écoute.

Il s'élança vers la cheminée dans laquelle il avait disparu complètement avant même que Marianne eût achevé de refermer la porte derrière elle.

— Tiens, c'est vous ! fit-elle, en feignant de reconnaître seulement alors son visiteur.

— Je viens voir si vous avez réfléchi.

Elle garda le silence un long moment.

— Venez par là, nous serons plus à l'aise pour causer.

Il ne put réprimer un mouvement de joie et la suivit sans défiance.

Marianne s'adossa à la cheminée, pensant ainsi rendre plus certaine la cachette où se trouvait son frère.

— Alors ? demanda Bricquebec.

— J'ai réfléchi et je ne dirai rien...

Bricquebec bondit sur sa chaise.

— Si quelque considération avait pu me faire manquer au serment que je m'étais fait à moi-même de respecter la mémoire de mon pauvre Carrouges en gardant le silence, c'eût été la pensée de ma Suzette...

Elle se tut et de la cheminée une voix légère comme un souffle murmura :

— Très bien ! parfait...

Bricquebec se taisait, se mordant les lèvres et examinant à la dérobée Marianne.

— Ah ! si j'avais encore ma Suzette ! s'exclama Marianne, dans un sincère élan d'amour maternel, j'aurais fait pour elle tout.

— Alors, répéta-t-il, au cas où un miracle vous rendrait votre fille...

La veuve de Carrouges l'interrompit en lui disant :

— Je parlerais... oui, je parlerais !

Un éclair de contentement brilla dans les prunelles du sergent de la maréchaussée, et un rictus singulier plissa ses lèvres. Il demanda à brûle-pourpoint :

— Voulez-vous que je la retrouve... moi, votre fille ?

— Vous feriez ce miracle ! balbutia-t-elle.

Il se caressa lentement les moustaches, réfléchit encore, et dit enfin :

— Tout ce à quoi je pourrais m'engager, ce serait de tenter de faire ce que vous appelez un miracle et de vous aider à retrouver votre fille, comprenez-vous ?

Marianne eut le courage de jouer la comédie, mieux encore que ne l'espérait Mandrin ; elle se jeta sur les mains de Bricquebec, les serra, les baisa presque avec une effusion de reconnaissance, si bien imitée, que les derniers soupçons du sergent s'évanouirent.

Il retira ses mains, presque gêné par cette manifestation maternelle, et bougonna :

— Bon, bon, vous me remercirez quand vous aurez votre fille dans vos bras.

Très sincèrement cette fois, Marianne s'exclama :

— Alors, vrai, bien vrai, je vais revoir Suzette ?

— Du moins, je vais faire tout ce que je pourrai pour cela, répondit-il, en cherchant à se dégager.

Mais alors l'amour maternel lui fit commettre une imprudence et elle lui cria, non pas menaçante, mais suppliante au contraire :

— Vous mentez, vous mentez ! Vous savez où elle est, je vous dis que vous le savez !

Et elle s'accrochait après lui, en dépit de sa résistance, gémissant :

— Emmenez-moi avec vous, que je puisse l'embrasser plus tôt, ma Suzette, ma chérie.

Mais Bricquebec, agacé tout d'abord, commençait à sentir, comme on dit vulgairement, la moutarde lui monter au nez ; il saisit la femme de Carrouges par les poignets, la secoua brutalement et lui dit, les dents serrées, le regard mauvais :

— N'est-ce pas bientôt fini, et va-t-il falloir que je t'attache ?

Mais, affolée à la pensée que cet homme savait où était sa fille et pouvait la conduire auprès d'elle, Marianne ne voulait plus rien entendre, répétant sans interruption :

— Je veux Suzette ! je veux Suzette !

Alors Bricquebec prit peur ; il suffisait que quelque client entrât dans la boutique, qu'il entendit les cris de cette femme, pour que son intervention engendrât des complications.

Et, en outre, était-il certain que Marianne ne se précipiterait pas sur ses talons pour le suivre et savoir où il se rendait ?

Avisant des cordes qui traînaient sur une chaise, il bondit, et avant que Marianne eût eu le temps de se reconnaître, il l'avait ficelée sur un fauteuil, les pieds et surtout les mains bien attachées, de façon qu'elle fût dans l'impossibilité complète de faire un mouvement.

Mais comme elle criait, il tira de sa poche un foulard, dont il la bâillonna.

Quand elle se trouva ainsi immobilisée et réduite au silence, il se pencha vers elle, et lui dit, railleur :

— Vous m'excuserez de vous traiter ainsi, mais dans votre intérêt comme dans le mien, il est indispensable que je prenne mes précautions. Vous ne tarderez sans doute pas à être délivrée, et vous me saurez gré de ma prudence lorsque vous embrasserez votre fille.

Là-dessus, il s'élança vers la porte, mais comme il allait

sortir, un grognement rauque se fit entendre, et presque aussitôt l'homme poussa un cri terrible.

C'était Zut-au-Roi, qui depuis qu'il était là, s'était traîné sournoisement dans l'ombre, s'était mis là à l'affût, et, au moment de son passage, lui avait mis ses crocs dans la jambe.

Sur le premier moment, Bricquebec pensa défaillir, tellement la douleur avait été vive ; mais la colère l'emportant, il se raidit et détacha au chien un coup si formidable de ses gros souliers ferrés, que Zut-au-Roi s'en alla rouler à l'autre bout de la pièce, tout sanglant.

Après cette exécution, le sergent de la maréchassée sortit de la pièce, et bientôt la porte de la boutique claqua avec force, ébranlant tout l'établissement.

De la cheminée, dès que Bricquebec avait franchi le seuil, Mandrin avait fait irruption, sans se préoccuper de sa sœur. Il courut au placard duquel nous l'avons déjà vu, presque au début de cette histoire, tirer des travestissements pour ses compagnons et pour lui.

En un tournemain, il eut décroché son ancien uniforme de Royal-Dauphiné et, ainsi transformé, s'élança hors de la pièce.

Sur le plancher de la grande salle, son regard perçant distinguait de larges gouttes d'un rouge brun qui allaient jusqu'à la porte, se retrouvaient sur le seuil et sur le pavé de la rue ; c'était le sang qui coulait de la blessure de Bricquebec.

« Ce brave Zut m'a rendu là un fier service », grômmela-t-il, tout en marchant, courbé un peu vers le sol.

Après avoir marché durant cinq minutes à peine, à travers detix ou trois ruelles tortueuses et contournées sur elles-mêmes, Mandrin aperçut le sergent de la maréchassée, assis à la devanture d'un cabaret borgne, qui se pansait la jambe.

« Maintenant, mon vieux, grômmela entre ses dents le frère de Marianne, je te tiens... je ne te quitte plus. »

X

LA CONSCIENCE D'UN SERGENT DE LA MARÉCHAUSSEE

L'automne, si beau jusque-là, et qui avait semblé une prolongation de l'été, avait subi une brusque transformation et paraissait en ce moment le commencement de l'hiver.

Il avait suffi pour cela d'un ouragan soufflant des montagnes, et Bricquebec, qui n'avait pas voulu croire, avant de quitter Grenoble, aux tourbillons de poussière soulevés dans les rues par le vent, indice cependant certain d'un changement de température, Bricquebec se repentait à présent d'une manière très amère d'avoir entrepris le voyage.

Il allait lentement, car sa jambe le faisait souffrir et il enrageait de ne pouvoir avancer plus vite, car maintenant il était nuit noire, et bien que sergent dans la maréchaussée, il aimait mieux la lumière du soleil que la clarté de la lune, d'autant plus que depuis l'aventure qui lui était survenue au château de Saint-André, il avait une horreur toute particulière pour l'obscurité.

Malheureusement, ce qu'il avait pris, au sortir de Grenoble, pour une bourasque passagère, s'était bel et bien transformé en une véritable tempête, et maintenant qu'autour de lui, devant lui, derrière lui, au-dessus de lui, tout était noir, il regrettait amèrement de s'être mis en route.

Tout à coup il s'arrêta ; il venait de distinguer, à la lueur d'un rayon de lune filtrant à travers les nuages, un homme assis sur un tas de pierres, quelque vingt mètres en avant de lui, au bord du chemin.

— Oh ! là ! fit-il, en affermissant son bâton dans sa main et en enfant sa voix, qui es-tu... et que fais-tu là ?

— Avancez, et vous le saurez, répondit l'homme avec tranquillité.

Sans bouger de place, il répéta :

— Qui es-tu, et que fais-tu là ?

Il ajouta :

— Au nom du roi, répondez.

Ces mots provoquèrent de la part de l'homme un éclat de rire qui résonna, moqueur, au milieu de l'obscurité.

— Au nom du roi ! répliqua-t-il, tu parles au nom du roi, camarade ! à quel titre, donc ?

Bricquebec sursauta, se rappelant en effet que, pour se rendre chez Marianne, il avait cru devoir troquer son uniforme de soldat de la maréchaussée contre un vêtement civil.

— Si quelqu'un de nous deux avait le droit de parler au nom de Sa Majesté, ce serait plutôt moi, je crois.

Bricquebec, surpris, fit quelques pas en avant et remarqua alors que celui qui lui parlait portait l'uniforme du Royal-Dauphiné.

Il s'avança allégrement et dit :

— Eh ! bonjour, camarade.

— Pourquoi... camarade ? demanda l'autre d'un ton vague. Depuis quand les soldats de Sa Majesté sont-ils camarades avec les chemineaux ?

Bricquebec eut un haut le corps indigné.

— Quel dommage, grommela-t-il, que je n'aie pas mes galons sur mes manches ! comme je te flanquerais cela au bloc.

Le soldat s'était levé, et se tenant sur la défensive, répondit :

— Minute, minute, moi je suis du Royal-Dauphiné, ça saute aux yeux, mais la preuve que tu es de la maréchaussée ?

— Bricquebec, sergent de la maréchaussée de Grenoble. Vous n'avez pas entendu parler de Bricquebec, du sergent Bricquebec, la bête noire des contrebandiers ?

Le soldat secoua la tête.

— En tout cas, vous avez certainement entendu parler de l'exécution de Carrouges, ce contrebandier qui a été roué

sur la place du Marché, à Grenoble. Eh bien ! si ce gredin a été puni, c'est grâce à moi.

— Eh ! il fallait le dire tout de suite, parce qu'alors on peut faire route ensemble.

Un peu plus, le sergent se jetait dans les bras du soldat, tellement cette proposition lui faisait plaisir.

— Est-ce du côté de Chavaillies que vous allez ? demanda Bricquebec avec empressement.

Rien qu'au ton avec lequel était posée cette question, Mandrin comprit que Chavaillies était le but du voyage de Bricquebec.

— C'est bien plus loin, répondit-il, moi, je vais à Saint-Amour.

Le sergent hocha la tête d'un air entendu.

— Vous en avez au moins pour quatre jours de marche, s'exclama-t-il.

— Hélas ! oui. Mais je n'ai pas l'argent nécessaire pour prendre la voiture, et alors je suis bien obligé d'y aller par étapes.

Bricquebec, que le contentement rendait familier, lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien ! camarade, fit-il, tu peux te vanter d'avoir une fière chance ; grâce à moi, tu vas passer la nuit dans un bon lit, après t'être calé les joues d'importance.

Et il était si radieux d'avoir trouvé un compagnon pour marcher à travers la nuit noire, qu'il eût été capable de lui promettre un écu.

Mais, s'il était content, Mandrin l'était non moins de voir que son plan réussissait aussi bien, et il s'écria, en frappant de son bâton le sol caillouteux de la route :

— En avant deux ! car votre bon lit, votre succulent repas me donnent l'envie d'être arrivé à une si agréable étape.

Et, comme s'il eût connu Bricquebec depuis des années, il passa son bras sous le sien et l'entraîna.

Chemin faisant, le sergent qui avait naturellement la langue bien pendue, et que le plaisir rendait d'ailleurs expansif, apprit à son compagnon qu'il avait au village de Chavaillies une bonne amie, ou plutôt que c'était lui qui était son bon ami, car elle, Claudine, n'avait encore rien voulu entendre de ses protestations d'amour.

Elle avait de l'ambition, Claudine, et il ne lui convenait pas d'être la femme d'un sergent à la maréchaulsée.

— Pourtant, fit observer Mandrin, pour une paysanne... un sergent de la maréchaulsée... c'est un beau rêve.

— Une paysanne !... s'exclama Bricquebec, Claudine ! Elle

sert de femme de chambre aux demoiselles de Chavaillies.

L'orage commençait à gronder dans le lointain, en sorte que, préoccupés d'allonger les jambes pour arriver au gîte avant le mauvais temps, ils laissaient de côté leur langue.

Enfin, quelques lumières apparurent, brillant faiblement à travers les arbres.

— C'est Chavaillies, fit Bricquebec, en étendant son bâton dans cette direction.

Puis, presque aussitôt, il tourna à droite dans une avenue, plantée de droite et de gauche par de gros arbres, et s'engagea dans un sentier qui longeait le mur d'enceinte, un mur bas, dégradé en plusieurs endroits, et dont l'escalade devait être des plus commodes.

Ayant contourné le château, ils s'arrêtèrent, enfin, en un endroit où le mur s'était écroulé en partie, formant brèche.

Ayant porté ses doigts à sa bouche, Bricquebec fit entendre un sifflement ; puis il s'assist sur un moellon, et, faisant signe à son compagnon de l'imiter, lui dit :

— Nous n'avons plus qu'à attendre.

Mandrin s'assit, fort perplexe.

Le gravier des allées cria sous un pas léger, une silhouette apparut en partie au-dessus de la crête du mur, et une voix de femme demanda :

— C'est vous, Bricquebec ?

Le sergent se leva et s'exclama :

— Ah ! Claudine... comme vous avez été longue.

— Il y a du monde au château, ce soir, et je suis de garde à l'office pour préparer les sirops.

Bricquebec avait saisi, dans l'ombre, les mains de Claudine et les couvrait de baisers.

Mandrin se mit à tousser bruyamment.

Claudine jeta un cri d'effroi, reprit ses mains et balbutia :

— Il y a quelqu'un !

Bricquebec se mit à rire.

— C'est vrai... j'avais oublié de vous dire, je ne suis pas seul.

— Mademoiselle Claudine, fit Mandrin, votre amoureux m'a même promis que, par considération pour lui, vous seriez assez aimable pour m'offrir bon souper et bon gîte.

La jeune femme eut un petit haut-le-corps et répliqua :

— M. Bricquebec s'est bien avancé, et puis monsieur le soldat a entendu aussi ce que je vous ai dit tout à l'heure : il y a du monde ce soir... et personne n'est encore couché.

— Alors ?

— Alors, repartit Claudine, il faudra attendre que les invi-

tés soient partis, et que ces demoiselles aient regagné leur chambre.

— Moi aussi ? demanda Bricquebec.

— Oh ! vous êtes comme de la maison, monsieur Bricquebec, répondit la jeune femme, et depuis le temps que vous me faites la cour...

Le sergent poussa un soupir énorme.

— En ce cas, j'enjambe, fit-il en montant sur les moellons.

— Parfaitement... et vous, monsieur le soldat, prenez patience, dès que vous pourrez entrer sans danger, je viendrai vous chercher...

Bricquebec avait passé de l'autre côté du mur. Mandrin s'assit mélancoliquement sur une pierre. Et comme il commençait à somnoler, voilà que tout à coup, de l'autre côté du mur, il entendit un bruit de voix très léger.

Il se leva sans bruit, s'approcha du mur, se hissa jusqu'à la crête, et comme, en cet endroit, il y avait un chèvrefeuille fort touffu, il put avancer la tête.

Il put ainsi distinguer deux personnes assises sur un banc de pierre, adossé au mur.

— Oui, ma chère Andrée, faisait l'une, tu as derrière la tête des pensées cachées, et les soupirs dont ta poitrine se gonfle trop souvent sont dus à des causes que je ne puis soupçonner.

L'autre répondit avec enjouement :

— Il te semble mal, ma chère Marie ; et je m'étonne que tu aies cru devoir entourer d'un si grand mystère un entretien dont le seul but était de me faire faire des révélations qui n'ont aucune raison d'être.

— Exuse-moi, ma chère Andrée, repartit l'autre ; durant tout le dîner, c'est à peine si tu as paru t'apercevoir que le bel Hector était à tes côtés... On eût dit que tu pensais à autre chose où à quelqu'un absent d'ici.

— En effet, depuis hier, je ne sais ce que j'ai ; il me semble que je suis toute changée.

Un éclat de rire fou accueillit ces paroles.

— Isaure prétend que tu penses au vieillard que tu as sauvé.

— Isaure est une grosse bête, s'exclama Andrée de Chavailles.

Et, prenant le bras de sa sœur, elle s'éloigna, disant encore :

— Viens : je n'ai jamais tant songé à M. de Kérantern, car je trouve que, dans cette circonstance, il n'a pas déployé

toute l'agilité que l'on eût pu être en droit d'attendre d'un galant, et, si l'on compare...

Le reste de la phrase ne parvint pas aux oreilles de Mandrin.

Ainsi le hasard l'avait amené chez celle, dont, vingt-quatre heures auparavant, il avait sauvé la vie.

Et cette constatation faisait naître en son esprit une foule de pensées dont il n'arrivait pas à bien discerner la nature, mais qui le troublaient de singulière façon.

— Tonnerre de sort ! grommela-t-il, est-ce que par hasard... Ah ! par exemple, s'exclama-t-il, voilà qui serait drôle.

Il redescendit des moellons qui lui avaient servi de poste d'observation, et s'assit tout rêveur.

Et c'était le comte de Kérantern qui servait de galant à M^{lle} de Chavailles, Kérantern, son capitaine de compagnie, alors qu'il était au Royal-Dauphiné.

La coïncidence était plus que singulière ; elle pouvait devenir dangereuse, car le hasard pouvait le mettre face à face avec le comte, et il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que celui-ci reconnût le déserteur de sa compagnie.

Le sable de l'allée cria sous un pas léger et une voix demanda timidement :

— Vous êtes toujours là, monsieur le militaire ?

Mandrin se leva et répondit :

— C'est vous, mademoiselle Claudine ?

— Oui, monsieur le militaire. Les invités sont partis ; alors, je viens vous chercher...

D'un bond, Mandrin franchit l'éboulement de moellons et se trouva, de l'autre côté de la muraille, auprès de Claudine...

— Suivez-moi, dit-elle, et marchez sur le bord de la pelouse, de façon à faire moins de bruit...

Elle allait rapidement, et Mandrin allait côte à côte avec elle, la pensée revenue, malgré lui, vers M^{lle} de Chavailles.

— Vous allez manger un morceau, n'est-ce pas ? demanda Claudine, comme on approchait d'un petit pavillon, indépendant du château, et qui contenait l'office et le logement du personnel domestique.

— Merci, mille fois, ma belle enfant, répondit Mandrin ; mais il est tard déjà, je tiens à partir demain, à la pointe du jour, et j'ai plus envie de me reposer que de manger.

— Je passe devant... et suivez-moi, et prenez garde de faire du bruit dans l'escalier.

Dans le vestibule sombre, elle s'arrêta, et désignant une porte sous laquelle filtrait un rayon de lumière :

— Il est là, lui, à table. Décidément, vous ne voulez pas faire comme lui ?...

— Non, lui souffla Mandrin à l'oreille ; je suis trop fatigué.

Ils montèrent à pas de loup un petit escalier étroit et raide, auquel une corde, attachée le long du mur, servait de rampe.

L'ayant introduit dans une chambre, Claudine, légère comme un oiseau, dégringola l'escalier.

— Ouf ! murmura Mandrin, quand il fut seul, me voici dans la place.

La porte fermée, il était demeuré à l'entrée de la chambre, cherchant à en distinguer la disposition au milieu de l'obscurité. A droite, il y avait une petite fenêtre à travers les vitres de laquelle il distinguait les arbres du parc ; à gauche, contre la cloison, et face à la fenêtre, un petit lit ; comme mobilier, une chaise et un petit meuble servant de toilette.

Maintenant qu'il était dans la place, comme il disait, qu'allait-il faire ?

Un moment, il avait pensé à souper en compagnie de Bricquebec, à le griser et à lui tirer les vers du nez, au milieu de son ivresse ; c'est dans ce but que, durant la route, il avait témoigné le désir de manger un morceau en arrivant. Mais, autant que possible, il voulait éviter que des gens du château ne le pussent reconnaître un jour.

Cependant, il n'était pas venu pour dormir, et, claquemuré dans cette pièce, il alla vers la fenêtre, l'ouvrit et s'y accouda pour respirer un peu, car, véritablement, il étouffait, et le sang à la tête, il répétait :

— Que faire ? Que faire ?

En face de lui, un grand marronnier dressait ses branches, éclairé par une lueur qui sortait de la pièce du rez-de-chaussée, précisément celle dans laquelle Bricquebec soupait en compagnie de Claudine...

Enjambant alors du rebord de la fenêtre dans l'arbre, il descendit de branche en branche jusqu'au sol.

Une fois là, il rampa vers la fenêtre ouverte, se dressa lentement jusqu'à ce que sa tête dépassât l'appui et regarda : Bricquebec, assis devant une table, en face de Claudine, dévorant à belles dents une énorme tranche de viande rôtie qu'il arrosait de grandes lampées d'un petit vin gris dont la vue seule faisait venir l'eau à la bouche de Mandrin.

— Mademoiselle Claudine, demandait le sergent, lentement, choisissez : aimez-vous mieux être la femme d'un

adjudant de la mare ou la femme d'un millionnaire ?

Claudine arrondit ses yeux et ses sourcils haussés.

Pour le coup, Claudine se mit à se renversant sur le dossier de sa chaise, par un éclat de rire qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles. Il permit à Mandrin d'admirer l'émail superbe de ses dents.

— Ah ! mon pauvre monsieur Bricquebec, dit-elle d'un ton de joyeuse commisération, je crois que vous avez un peu abusé du petit vin gris de ces demoiselles.

— Rassurez-vous, mademoiselle Claudine, murmura-t-il, j'ai ma tête bien à moi, je ne suis pas plus fou que gris.

— Alors, ça dépend de moi que vous soyez adjudant ou millionnaire ?

— Ma chère Claudine, dit-il, je vous aime tellement que pour vous conquérir, j'ai conçu un grand projet.

— Un grand projet, répéta la jeune fille.

— Je me suis dit comme ça, puisque M^{lle} Claudine est ambitieuse, eh bien ! soyons ambitieux, moi aussi, et j'ai pris mes précautions pour vous satisfaire.

Les yeux de Claudine brillèrent d'une lueur extraordinaire, et quand le sergent eut fini, elle dit avec une moue attristée :

— Monsieur Bricquebec, vous vous moquez de moi.

— Oh ! je vous jure que non, mademoiselle Claudine, assura le sergent, et la meilleure preuve c'est que vous-même avez coopéré à mon plan.

— Moi ! s'exclama la jeune fille, et comment cela ?

— Cette enfant que j'ai amenée l'autre jour.

Mandrin tressaillit et tendit l'oreille, tout anxieux.

— La petite Suzette est la base de ma combinaison ; c'est pour assurer la réussite de mes projets que je l'ai amenée ici.

Claudine attachait sur le sergent des yeux tout ronds.

— Comment !... comment !... je ne comprends pas... L'autre jour, vous êtes arrivé ici, tenant sur l'arçon de votre selle, assise et pleurnichant, cette petite fille qui se trouvait sans parents, et vous m'avez demandé si je ne pourrais pas me charger d'elle provisoirement ; vous m'avez même remis quelque argent pour subvenir aux premières dépenses qu'elle m'occasionnerait.

— Cela est vrai.

— La meilleure preuve, c'est que je viens la chercher.

— La petite... mais je ne l'ai plus !

Deux cris accueillirent cette déclaration, l'un poussé par Mandrin, l'autre poussé par Bricquebec, et heureusement

que celui-ci fut plus bruyant que celui-là, autrement le frère de Marianne était pincé.

D'un geste brusque, Bricquebec s'était dressé.

— Elle s'est sauvée ! la petite coquine ! gronda le sergent, en dressant en l'air ses poings fermés.

Claudine secoua la tête.

— Point, répondit-il, c'est Mademoiselle qui s'est chargée d'elle. Il fallait bien que j'explique la présence de cette petite ici ; alors, quand j'ai eu répété à M^{lle} Andrée ce que vous m'aviez dit, à savoir que cette enfant était orpheline et que vous l'aviez amenée au château dans l'espoir que le bon cœur de ces demoiselles serait ému, ça n'a pas manqué, et M^{lle} Andrée a déclaré que Suzette serait sa fille... voilà.

— Nom de nom, de nom... de nom, grommela-t-il, qu'est-ce qu'elle vient s'amuser à fourrer son nez là dedans, cette mijaurée ? Est-ce que ça la regarde ?

Claudine le considéra d'un air assez stupéfait.

— Comment ! s'exclama-t-il, si ça la regarde... Est-ce qu'elle n'est pas la maîtresse, ici ?

— Possible, mais n'empêche qu'il n'y a aucune raison pour qu'elle se mêle des affaires des autres !

La jeune fille fit entendre un petit rire moqueur, et se croisant les bras :

— Voyons, monsieur Bricquebec, voyons, vous plaisantez, ou bien vous avez abusé du petit vin gris, et vous voyez trouble.

Bricquebec avait placé ses coudes sur la table, et la tête entre les mains, les yeux fixes, les lèvres plissées, il paraissait absorbé dans des réflexions aussi profondes que machiavéliques.

« Oui, oui, murmura-t-il, se parlant à lui-même, et paraissant prendre une décision, il n'y a que ça à faire.

— M^{lle} de Chavailles, dit-il en s'adressant à Claudine, s'est chargée de cette enfant, c'est fort bien, cela prouve qu'elle a bon cœur. Mais, qu'est-ce qu'elle en a fait ? Elle ne l'a pas envoyée loin du château, j'espère.

Il y avait dans ce « j'espère » une intention tellement menaçante, que Claudine regarda son amoureux avec une sorte de défiance, et répondit, sans pouvoir cependant s'empêcher de prendre ce ton railleur qui lui allait fort bien d'ailleurs :

— Et si, cependant, Mademoiselle s'était permis de faire une chose semblable sans votre autorisation ? demanda-t-elle.

Cette fois, le sergent fut sur le point de perdre toute

mesure ; il se redressa, asséna sur la table un violent coup de poing, qui fit danser les assiettes et les bouteilles, et il gronda :

— Si elle avait fait cela... Tonnerre !

Mais alors, cette fois aussi, Claudine se révolta, elle commençait à trouver du reste que l'attitude de Bricquebec avait quelque chose de singulier, et elle dit :

— Monsieur Bricquebec, j'en suis bien fâchée, mais je ne puis continuer la conversation sur ce ton. M^{lle} Andrée est ma maîtresse, et vous en parlez de telle sorte !

Bricquebec grinça des dents.

— Il faut pourtant que vous me disiez en quel endroit a été conduite cette enfant, fit-il.

— Non, répondit fermement Claudine.

— Prenez garde, gronda le sergent, qui se cramponnait des deux mains au rebord de la table.

Claudine s'était levée, elle aussi.

— Oh ! oh ! fit-elle, vous me menacez, je crois, monsieur Bricquebec. Vous êtes gris, et je vous engage à aller cuver votre vin hors du parc.

— Gris ou non, grommela-t-il, je ne sortirai d'ici que lorsque je saurai ce que je veux savoir.

— En ce cas, riposta la jeune fille, qui cherchait déjà à gagner la porte, il est fort à craindre que vous ne passiez ici le restant de vos jours.

— C'est ce que nous allons voir.

Et, en disant cela, Bricquebec se jetait d'un bond entre la jeune fille et la porte, dont il mettait la clef dans sa poche, après l'avoir fermée à double tour.

Soudain la chandelle s'éteignit, et le sergent tombait comme une masse, frappé à la nuque d'un formidable coup de poing.

Dans l'ombre, Claudine demanda d'une voix légèrement tremblante :

— Qui est là ?

— Un ami, souffla Mandrin.

Mais, quelque bas qu'il eût parlé, la jeune fille reconnut la voix, car elle s'exclama, joyeuse :

— C'est vous, monsieur le militaire ?

— Oui, moi, le Royal-Dauphiné ; j'ai entendu le bruit de vos voix et je suis descendu juste au bon moment pour empêcher cette brute de vous faire du mal.

— Combien je vous remercie, balbutia-t-elle, en battant le briquet pour chercher à rallumer la chandelle.

Il avait pris le corps inerte de Bricquebec et l'avait placé

en travers de la croisée, puis, sautant dans le jardin :

— Comme il serait peut-être embarrassant pour vous, dit-il, d'avoir ici ce pataud, je m'en vais l'aller déposer en dehors du parc ; comme ça, il sera moins compromettant.

— C'est bien le moins que je vous guide, fit-elle.

Et ils se mirent en marche lentement.

Arrivé près de la brèche par laquelle il avait pénétré dans le parc, le frère de Marianne l'escalada ; de l'autre côté, il jeta bas Bricquebec, avec autant d'insouciance que s'il eût été un paquet de linge.

— Vous en voici débarrassée pour l'instant, ma belle, fit Mandrin ; demain il fera jour, le sergent aura cuvé son vin et vous pourrez chercher refuge auprès de M^{lle} de Chavailles.

Et, levant son chapeau :

— Là-dessus, ajouta-t-il, je suis votre serviteur.

— Quoi, vous partez ! s'exclama la jeune fille.

— Le mauvais temps est passé, répondit Mandrin, ce coquin m'a réveillé et j'aime mieux me remettre en route.

Sur ce, il tourna les talons et s'éloigna à grandes enjambées, laissant Claudine toute surprise et un peu désappointée ; bien qu'elle n'eût pas vu le visage du soldat, elle avait l'intuition qu'il devait être plus jeune et de plus agréable aspect que celui de Bricquebec.

Elle soupira, et rêveuse regagna son pavillon.

XI

LE NOUVEAU COMMANDITAIRE DE LA MAISON JUSTIN CHAPELEAU ET C^{ie}

Depuis la mort de Mondoubleau, M. Justin Chapeleau respirait, bien persuadé que le secret qui avait fait de lui son bourreau était bien mort aussi, Justin Chapeleau s'était-il hâté d'annoncer qu'il voulait vendre sa maison ; sa fortune était faite, disait-il, et l'amitié qui le liait au défunt, vivement frappée par cette mort subite, lui enlevait tout son libre arbitre pour la continuation des affaires.

On l'avait loué, on l'avait plaint ; puis on avait pensé à autre chose.

Or, le lendemain du jour où Bricquebec s'était rendu à Chavailles pour y avoir avec Claudine la petite conversation que l'on sait concernant Suzette, Justin Chapeleau se trouvait, après son déjeuner, dans son bureau, où il faisait paisiblement sa digestion, lorsqu'un commis, ouvrant la porte, introduisit un visiteur.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez corpulent et de marche assez lourde, qui trahissait plutôt un bon campagnard qu'un citoyen.

Sa perruque était bien poudrée et son visage entièrement rasé avait l'enluminure spéciale que donnent et l'amour du bon vin et la vie au grand air.

Aux mains, il avait des gants de filoselle noire, dans lesquels transparaissaient de grosses bagues d'or.

M. Justin Chapeleau se leva avec empressement, disant avec un sourire :

— Donnez-vous la peine de vous asseoir.

D'un signe de tête plein de condescendance, l'autre remercia, prit place.

— Pourrais-je savoir, monsieur, à quoi je dois l'honneur de vous voir ?

— Monsieur, répondit l'autre avec une voix de fausset, je viens au sujet de votre fabrique.

— Vous auriez l'intention de l'acheter ? fit Justin Chapeleau en se frottant les mains dans un geste lent et satisfait.

— J'aurais cette intention, répondit le visiteur.

La façon dont il avait répondu ça, prouvait chez lui une décision bien arrêtée, et le petit fabricant en ressentit jusqu'au fond de l'âme une joie profonde.

— Eh bien ! mais c'est parfait, monsieur, c'est parfait, dit-il ; seulement, c'est à mon notaire qu'il vous faudrait rendre visite.

— Je sais ; seulement j'ai préféré venir vous voir auparavant, pour avoir de vous certains renseignements que votre notaire ne pourrait me fournir.

« Donnez-vous à votre acquéreur la recette mystérieuse et véritablement merveilleuse qui vous permet de fabriquer à vingt-cinq pour cent meilleur marché que vos concurrents ?

Justin Chapeleau tressaillit ; son regard arrondi, effaré, se fixa sur son interlocuteur et enfin, se décidant à parler, il s'exclama :

— Ça, jamais de la vie.

— Comment ! jamais de la vie !... Mais vous n'y songez pas, mon cher monsieur. Si vous ne permettez pas à votre successeur de maintenir la maison dans l'état de concurrence victorieuse où vous avez su la mettre, la maison sera perdue avant deux mois.

— Monsieur, répondit sèchement le fabricant, mon successeur fera comme moi, il cherchera.

— En ce cas, monsieur, déclara l'homme aux gants de filoselle, il est aussi impossible à M. Justin Chapeleau de vendre sa maison que de la fermer.

Et il y avait dans la manière dont il venait de prononcer ces mots, une telle hardiesse, que le pauvre petit homme ne savait plus que dire.

— Oui, poursuivit l'autre du ton dont il eût dicté un ordre, il vous faut garder votre maison et me prendre pour commanditaire.

— Mais monsieur, mais monsieur, balbutia Chapeleau, subjugué par cet aplomb et ne trouvant rien à répliquer.

Le visiteur ajouta, parlant lentement :

— La maison continuera à fonctionner comme elle fonctionnait du temps de cet excellent M. Mondoubleau, les procédés de fabrication seront les mêmes, les bénéfices seront les mêmes aussi, rien ne sera changé que votre commanditaire.

— Jamais ! jamais ! s'exclama Justin Chapeleau, qui finit par se révolter, c'est une gageure, et je ne veux pas en entendre davantage.

Il s'inclina, en désignant la porte :

— Monsieur, j'ai bien l'honneur, dit-il.

L'homme aux gants de filoselle s'accouda sur la table, se pencha vers M. Chapeleau.

— Tenez, dit-il, jouons franc jeu : je vous berne, je joue avec vous comme le chat avec la souris ; en voilà assez, car il faut conclure, et ma conclusion est celle-ci : vous ne vendrez pas votre maison, parce que je ne le veux pas.

— Ah ça ! qui donc êtes-vous, pour avoir la prétention de m'imposer vos volontés ?

— Je suis, répondit l'autre en baissant la voix, un homme qui veut beaucoup de bien à Marianne Carrouges et à sa fille.

En entendant ces noms, Justin Chapeleau blêmit et murmura :

— Je ne comprends pas.

L'autre se pencha tout à fait vers lui, et lui plongeant dans les yeux la pointe aiguë de ses regards :

— Je m'appelle Louis Mandrin, dit-il ; j'ai pour ma nièce Suzette des visées plus hautes que cela, et il ne me convient pas qu'elle reçoive l'aumône de qui que ce soit. J'ai rêvé pour ma petite Suzette une existence riche, large, indépendante, et c'est pourquoi je vous offre une commandite.

Le petit fabricant le regarda d'un air railleur.

— Et, sans indiscretion, demanda-t-il, puis-je savoir de quoi se compose la commandite que vous m'offrez, car je ne suppose pas que votre solde de militaire, même accumulée depuis plusieurs années, constitue une somme bien considérable ?...

Mandrin secoua la tête.

— Et vous avez raison, mon cher monsieur Chapeleau, dit-

il avec un soupir malicieux, ma commandite n'est pas représentée par une somme quelle qu'elle soit, mais par un simple papier.

— Un papier !

— Oui, le petit papier que M. Mondoubleau vous avait contraint à lui signer... il y a quelques années, à la suite de certains travaux de calligraphie qui auraient pu vous envoyer ramper sur les galères de Sa Majesté.

Pour le coup, il sembla que tout le sang contenu dans les veines de M. Chapeleau se fût retiré de son visage ; ses yeux s'agrandirent démesurément, remplis d'effroi et de désespoir, et ses mains se tendirent, tremblantes, vers Mandrin, tandis que ses lèvres balbutiaient :

— Vous savez... vous savez ?

— Allons ! allons ! fit Mandrin d'un ton bon enfant, pour quoi vous désoler ainsi ? Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je ne suis pas un méchant homme.

— Continuer la maison, balbutia Chapeleau, c'est fort joli ; mais l'encaisse actuellement est nulle, et j'ai mes ouvriers à payer demain.

— Combien faut-il ? demanda Mandrin.

— Deux mille livres... fit timidement M. Chapeleau.

— C'est fort bien, répondit Mandrin, avec assurance ; vous les aurez demain à midi.

— Ce n'est pas tout : les peaux vont faire défaut, et la fabrication devra être arrêtée...

— Combien de temps pouvez-vous marcher encore ?

— Une huitaine, pas davantage.

Mandrin eut un hochement de tête.

— C'est plus de temps qu'il ne vous en faut... répondit-il ; dans huit jours, exactement, entre onze heures et minuit, vous aurez votre affaire.

Tout en parlant, Mandrin s'était approché de la porte et il tenait déjà le bouton dans sa main lorsque, se ravisant :

— En me reconduisant, dit-il, ne manquez pas de me témoigner à haute voix votre contentement de conserver, grâce à ma proposition, une maison si prospère.

Il ouvrit la porte en disant à voix assez haute pour être entendu des coins les plus reculés des magasins :

— Alors, c'est chose convenue, mon cher monsieur ; dressez-moi pour ce soir même, un état très exact de la situation, et avant huit jours, nous irons ensemble chez le notaire.

Il riait en disant cela, d'un rire bonhomme tout à fait en

rapport avec la silhouette qu'il avait adoptée, et les employés, l'oreille mise en éveil par ce qu'il venait de dire, écoutaient.

Docile à la leçon que venait de lui faire Mandrin, Chapeleau récita son petit compliment.

Mandrin lui serra la main avec effusion.

— Je veux, mon cher monsieur, dit-il, qu'avant peu je sois pour vous, non un commanditaire, mais un ami et vous verrez alors comme il est agréable de marcher côte à côte, la main dans la main, sur la route de la fortune.

Courtoisement, M. Chapeleau l'accompagna jusqu'à la porte de la rue : là, les deux hommes se saluèrent cordialement et le petit fabricant rentra chez lui, juste à temps pour défaillir dans un fauteuil.

Sa femme crut que c'était de joie ; mais la vérité était qu'à la perspective de recommencer l'existence qu'il menait depuis six ans, il était terrifié, et qu'il se demandait s'il aurait le courage de ne pas se tuer.

Pendant que l'infortuné négociant revenait peu à peu, mais très lentement, à lui, grâce aux soins de sa femme, Mandrin, lui, s'en allait par les rues, d'une démarche fort tranquille, absolument comme s'il eût été le personnage dont il avait revêtu le costume.

Et il était fort content, le frère de Marianne, de cette démarche ; non pas que par avance il ne fût certain du résultat, mais au moins c'était une chose faite, et il ne lui restait plus qu'à se mettre au travail.

C'est que, depuis la veille, c'est-à-dire depuis son retour de Chavailles, il avait formé de grands desseins, des desseins dont il n'osait pas s'avouer à lui-même les détails, et qui avaient M^{lle} Andrée de Chavailles comme objet.

Il voulait être riche, très riche, assez riche pour que sa situation pût faire envie aux plus fortunés de la province, qu'il voulait éblouir de son faste et de ses prodigalités.

Et ce n'était malheureusement plus la petite Suzette à laquelle il pensait à présent, ou du moins sa nièce, l'orpheline, n'était plus l'objet exclusif de ses pensées, nous l'avons dit, c'était M^{lle} de Chavailles.

Voilà pourquoi, sans tarder, il était venu trouver M. Chapeleau, afin de rendre fort nette, à dater de ce jour, leur situation réciproque : ainsi qu'il l'avait dit lui-même au petit fabricant il n'y avait rien de changé dans la maison Justin Chapeleau et C^{ie} ; il n'y avait qu'un commanditaire succédant à un autre commanditaire.

Et il se flattait que, grâce à lui, la maison allait prendre un essor inconnu du temps de feu M. Mondoubleau.

MM. de la maréchaussée n'avaient qu'à bien se tenir : Mandrin allait se mettre en campagne et leur en faire voir de toutes les couleurs.

XI

OU ROQUAIROL TROUVE CE QU'IL CERCHE

La vie de Mandrin et de ses compagnons avait pris une sorte de régularité dans son irrégularité sociale ; tandis que lui courait les environs, sous les déguisements les plus divers, fréquentant les foires, les fêtes, les lieux publics, pour apprendre, quelquefois de la bouche même des soldats de la maréchaussée, les dispositions que se préparait à prendre l'autorité contre lui, ses hommes, enfermés dans les souterrains du château, dormaient, jouaient, se soulaient.

Le soir venu, et Mandrin de retour, on prenait toutes les mesures nécessaires pour assurer le succès de l'expédition en préparation, et l'on partait sous le commandement de Perrinet ou de Roquairol pour exécuter les ordres de Mandrin ; celui-ci, pendant ce temps-là, prenait un peu de repos, pour repartir, aussitôt ses hommes de retour, afin de prendre « l'air de la maréchaussée », comme il disait.

Mais c'était parmi les autorités, la maréchaussée, les fermes et leurs agents, qu'il y avait un véritable affolement.

Depuis quelques jours cependant, un changement s'était fait dans la manière d'être de Mandrin ; son visage s'était assombri, et, par moments, dans ses regards passait une lueur inquiète.

Lui si gai compagnon jusqu'alors, répondait à peine et par monosyllabes aux plaisanteries de ses hommes, et Roquairol, comme Perrinet, sans en excepter Zinetto, ne tardèrent pas à constater que son esprit si fin, si lucide, si entreprenant, s'obscurcissait.

Un matin, comme Mandrin, après le retour de sa bande, venait de partir, plus sombre, plus taciturne encore que de coutume, Roquairol appela d'un geste discret Perrinet et Zinetto.

— J'ai du nouveau, dit-il tout bas, dès qu'ils furent à l'abri de la curiosité.

— Du nouveau ! sur le chef ? s'exclama Perrinet.

— Mandrin sort toutes les nuits.

Les deux autres eurent un haut-le-corps plein de surprise.

— Qu'en sais-tu ?

— Les vêtements qu'il avait hier sont trempés d'eau ; or il n'a pas plu de toute la journée, et ce n'est que cette nuit que la pluie est tombée... Je dirai même que Mandrin est parti d'ici vers neuf heures du soir.

Perrinet et Zinetto le regardèrent, de plus en plus ahuris.

— Qu'est-ce qu'il peut être allé faire ? demanda l'Italien.

— Voilà ce que je ne sais pas plus que vous, fit Roquairol.

— Mais voilà ce qu'il faut savoir, riposta Perrinet.

Il ajouta entre ses dents :

— Il prend assez de précautions contre nous, pour que nous en prenions quelqu'une contre lui... Notre peau vaut la sienne, et s'il a peur que nous le trahissions...

— Vous pensez, balbutia Zinetto, que Mandrin...

— Non. Mais il y a une chose certaine, c'est qu'à sortir ainsi la nuit, au lieu de se reposer, il a la tête moins solide, la cervelle moins lucide, et que ses instructions manquent de netteté.

Les deux autres machonnèrent un juron et Zinetto s'exclama :

— Il faut lui interdire de sortir.

— Il faut d'abord savoir où il va, et ensuite nous agirons.

— D'accord, répliqua Perrinet, mais le moyen ?

— Ah ! dame, le moyen, fit Roquairol, en hochant la tête.

Tous les trois gardèrent le silence un moment ; puis Zinetto dit :

— Si on le suivait ?

Les lèvres de Perrinet s'allongèrent en une moue significative.

— Mauvais moyen, murmura-t-il, mauvais et dangereux.

— En tout cas, ajouta Roquairol, il sort à cheval et il se rend toujours au même endroit.

— Qu'en sais-tu ?

— Chaque matin, quand je panse la bête, je trouve dans ses sabots du plâtre frais...

Un matin, après avoir revêtu un costume de paysan — celui de tous les déguisements qui lui était le plus commode pour courir les villages, Mandrin quitta le souterrain.

Une demi-heure après, Perrinet parti, lui aussi ; monté sur le cheval dont les sabots, comme les fois précédentes, étaient encore tout maculés de plâtre.

Au sortir du souterrain, il laissa la bride flotter sur le cou de la bête, se fiant à son seul instinct pour le conduire. Il s'était fait en effet ce raisonnement très simple : « Ou je me suis trompé, en supposant que Mandrin allait toutes les nuits au même endroit et, au même carrefour, la bête s'arrêtera, ou bien le but de ses sorties est toujours le même et alors, de lui-même, le cheval choisira la route qu'il a coutume de prendre.

Au bas de la côte, descendu au pas, le cheval se mit de lui-même au trot, et à la première route qui se rencontra sur la droite, il s'y engagea sans hésiter, sans modifier son allure.

L'expérience était faite, et comme l'avait parfaitement supposé Roquairol, la bête allait trahir son maître.

Au bout d'une petite heure de route, la bête passa du trot au pas.

— Ah ! fit Roquairol en se reconnaissant, voilà Chavailles.

Et instinctivement il jeta un regard sur lui-même pour s'assurer que dans son costume aucun détail ne pouvait le trahir ; il avait revêtu l'habit d'un petit marchand forain. En croupe, il portait une caisse contenant des marchandises.

Il longeait un mur qui servait de clôture à une magnifique propriété. Soudain le cheval s'arrêta.

— Eh bien ! quoi donc ! s'exclama Roquairol, que cet arrêt brusque avait fait passer par-dessus la tête de sa monture.

Il regarda autour de lui et vit qu'il se trouvait devant une brèche faite au mur par le temps ; les moellons étaient écroulés, formant sur la route même un amoncellement que le cheval piétinait.

— Pécaïre ! s'exclama le Provençal, voici où gîte la bête.

Sautant à terre, il courut jusqu'à la brèche, se demandant ce qui pouvait ainsi attirer toutes les nuits Mandrin en cet

endroit, quand soudain, d'un massif de verdure, une tête de femme émergea, rieuse, qui s'écria :

— Eh ! l'homme, pourrait-on, monsieur le curieux, demanda Claudine, savoir ce qui vous intéresse à ce point ?

Roquairol n'était pas du Midi pour rien ; aussi répondit-il sans hésiter :

— Je vous cherchais.

— Moi ! vous me cherchiez, moi que vous ne connaissez pas !

— Aussi, répliqua Roquairol, n'était-ce pas vous personnellement que je cherchais, mais une jeune et jolie femme, quelle qu'elle fût ; vous voici, et j'ai trouvé ce que je cherchais.

A ce compliment, Claudine rougit un peu, très peu, et demanda en s'approchant, preuve qu'elle s'appriivoisait :

— Et pourquoi avez-vous besoin, monsieur, d'une jeune et jolie femme ?

— Parce qu'une femme qui possède ces deux qualités est toujours coquette, et que c'est parmi les femmes coquettes que je recrute ma clientèle.

Les yeux de Claudine s'arrondirent et brillèrent d'une telle flamme curieuse que Roquairol ajouta, sans attendre la question qu'infailiblement ses lèvres allaient formuler :

— Je suis colporteur, et j'ai précisément avec moi un assortiment de dentelles, de mousseline, de rubans dignes d'orner une princesse, et je cherchais précisément quelqu'un à qui je puisse les offrir, quand vous êtes apparue soudain. Et si vous voulez permettre que je vous fasse admirer toutes ces jolies choses...

Après un moment de réflexion, Claudine s'écria :

— Voir n'est pas acheter... et du moment que la vue n'en coûte rien... mais en tout cas il vaut mieux que vous entriez dans la propriété, car ma maîtresse pourrait trouver bizarre que je cause ainsi avec un inconnu, par-dessus le mur.

Roquairol feignit une surprise extrême.

— Votre maîtresse ! s'exclama-t-il ; mais n'êtes-vous donc point ?...

— La châtelaine ? fit Claudine en éclatant de rire ; hélas ! non, monsieur le colporteur, je ne suis que sa très humble servante.

— Pardonnez-moi, fit le roublard, je vous avais prise pour une demoiselle de qualité.

« Alors, pour entrer dans le château, quel chemin me faut-il prendre ?

— Vous n'aurez qu'à suivre le mur de clôture jusqu'à la

grille, vous direz au concierge que c'est M^{lle} Claudine qui vous envoie ; il vous laissera entrer ; d'ailleurs, je vais au-devant de vous.

Roquairol sauta à bas du tas de moellons qui lui servait de piédestal, prit son cheval par la bride et suivit le mur d'enceinte durant une centaine de mètres, jusqu'à ce qu'une grande grille en fer forgé se présentant, il s'arrêta.

Un homme dont le costume tenait à la fois du jardinier et du suisse, était sur le seuil.

« C'est le portier, sans doute », pensa Roquairol.

Et pourtant civilement la main à son chapeau, il lui dit :

— M^{lle} Claudine m'attend et m'a chargé de vous prier de me laisser passer.

En ce moment, la camériste accourait ; elle cria, de loin :

— Oui, oui, Boniface, laissez entrer ce brave garçon, il m'apporte des rubans et des dentelles.

Les sourcils du portier se haussèrent et il s'écria gaiement, en levant les bras au ciel :

— Oh ! dans ce cas-là, Monsieur est le bienvenu ; il n'y a rien de trop beau pour la promesse du sergent Bricquebec.

A ce nom, Roquairol tressaillit, mais se contenant, il déchargea la petite malle qu'il portait en croupe de son cheval, et l'ayant ouverte, commençait à en tirer différents colifichets, tels que rubans, dentelles, bonnets légers et tabliers de soie qu'il étalait aux yeux de Claudine.

— Eh ! eh ! fit gaiement le portier, vous prenez vos dispositions en vue du mariage de M^{lle} Andrée.

La camériste haussa les épaules.

— Mais je croyais que c'était chose décidée que son mariage avec M. de Kéransern !

— Monsieur Boniface, déclara gravement Claudine, vous saurez que dans la vie, chose décidée n'est pas chose faite.

Le portier allongea les lèvres en forme de moue.

— Peste ! fit-il, elle est bien difficile, Mademoiselle, car M. le baron de Kéransern a joliment bon air avec les broderies et les dorures de son uniforme.

— Possible ! mais il paraît que l'autre jour, à Grenoble, il aurait montré un peu trop de couardise, quand le cheval de Mademoiselle s'est emporté.

— Hein ! s'écria Roquairol en sursautant. Cette demoiselle... de... de... je ne sais pas comment vous l'appellez, votre maîtresse, enfin, est celle qui a failli se noyer dans l'Isère, il y a un mois ?

— Parfaitement, et c'est précisément depuis ce jour-là que

M^{lle} Andrée tient rigueur à M. le comte, qui n'a rien su faire pour la sauver, tandis que c'est un étranger qui a sauté dans l'eau avec le cheval et l'a retirée à la nage, alors elle compare la conduite de l'autre avec celle du comte, et voilà, elle pense à l'autre.

— En sorte, plaisanta Roquairol, que M^{lle} Andrée aime son sauveur inconnu.

— Aime... aime... fit la jeune fille, c'est peut-être beaucoup dire ; mais, enfin... ce qui est clair, c'est qu'elle y pense... et que si elle pouvait savoir qui il est... mais voilà, il a disparu aussitôt après l'avoir tirée de l'eau.

Roquairol, dans le cerveau duquel un plan venait de germer, instinctivement, lui prit la main.

— Attendez donc, attendez donc, dit-il en donnant à son visage l'expression d'un homme qui fait de violents efforts pour se rappeler quelque chose, il me semble avoir entendu parler de quelque chose d'approchant...

Le visage de Claudine était devenu tout rose de joie, et elle s'écria, en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Oh ! tâchez de vous rappeler... dites... tâchez de vous rappeler.

— Je m'y efforce, répondit Roquairol... Mais ça vous ferait donc tant de plaisir que ça si votre maîtresse arrivait à découvrir celui qui l'a sauvée ?...

— Un plaisir immense, répliqua la jeune fille : d'abord, j'aime beaucoup M^{lle} Andrée, et, tout ce qui lui fait plaisir me fait plaisir ; ensuite, j'adore les aventures ; enfin, si ce sauveteur apparaissait soudain, ça embêterait fort M. de Kérantern, et comme je ne peux pas le souffrir...

Claudine prit la main de Roquairol.

— Maintenant que vous savez pourquoi j'aurais tant plaisir à ce que ma maîtresse retrouvât son sauveur, dites-moi un peu ce que vous savez.

— Mais je ne sais rien, répondit Roquairol ; seulement, il y a quelques jours, comme j'étais à Grenoble, dans un café, j'ai entendu un groupe, non loin de moi, parler du sauvetage de cette demoiselle.

« Ça avait l'air de domestiques. Et maintenant que je me souviens bien, il me semble que celui qui parlait le plus pouvait bien être le propre valet de celui qui a sauvé votre demoiselle.

Les yeux de Claudine brillèrent de joie et elle s'écria :

— Un valet ! mais ce serait donc un gentilhomme...

— Probable ! fit Roquairol, en prenant un air naïf.

— Un gentilhomme ! Un gentilhomme ! s'exclama Clau-

dine, en se mettant à danser... C'est Mademoiselle qui va être contente, quand je vais lui dire ça...

A ce moment, des pas légers se firent entendre sur le gravier d'une contre-allée, et une voix, à travers les branchages d'un taillis, murmura :

— Claudine, que Monsieur remballa ses marchandises, ou plutôt non, qu'il les laisse, je les lui achète, je te les donne. Puis qu'il sorte du château, suive le mur de clôture jusqu'à l'endroit où il y a une brèche, explique-lui, au besoin, conduis-le, je vais l'attendre là.

Claudine, Roquairol et le suisse se regardaient avec un rire dans les yeux.

— Hein ! fit la camériste, en hochant la tête dans la direction par laquelle s'était éloignée M^{lle} de Chavailles, qu'est-ce que vous en dites ?

— Que cette demoiselle me paraît en pincer fort pour son sauveur.

Et Roquairol, renversant sa mallette, en vida le contenu sur le sable.

— Je n'ai pas besoin de vous montrer le chemin, fit Claudine, en souriant.

Ayant détaché de la grille, où il l'avait attaché par la bride, son cheval, Roquairol sautait en selle et s'en retournait par le chemin qu'il avait suivi pour venir.

M^{lle} de Chavailles l'attendait.

— Mon ami, fit-elle tout de suite, qu'y a-t-il de vrai dans ce que vient de dire tout à l'heure ma camériste : connaîtrais-tu vraiment l'homme ?

— Mademoiselle, répondit Roquairol, je ne connais pas celui qui vous a sauvé la vie, mais j'ai vu son valet.

« Maintenant, insinua Roquairol, peut-être bien qu'il y aurait moyen de retrouver le valet... et dame ! quand on aurait le valet, y aurait pas beaucoup à faire pour mettre la main sur le maître.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux d'Andrée.

— Si tu fais cela ! s'exclama-t-elle, tu auras ce que tu demanderas.

Elle ajouta tout de suite, craignant que ses paroles fussent mal interprétées par cet étranger :

— Cet homme, paraît-il, était de modeste condition, et je n'entends pas que par un faux sentiment de honte, il échappe à la récompense que mérite son action courageuse.

Roquairol dissimula à grand-peine un sourire railleur.

— Il y a récompense et récompense, dit-il en regardant effrontément la jeune fille ; ainsi, un homme qui a un valet

est un gentilhomme, certainement, et il ne peut être récompensé de la même façon qu'un pauvre diable comme moi.

M^{lle} de Chavailles fronça les sourcils, sur le point de se fâcher ; mais elle avait trop besoin de ce rustre pour manifester sa colère, d'autant plus qu'un mot lui avait inondé le cœur de joie.

— Gentilhomme ! répéta-t-elle, tu crois que cet inconnu ?...

— Je ne crois pas, mademoiselle, répondit-il, je suis certain qu'il est gentilhomme.

Il se tut, frappa du pied et grommela :

— Pas moyen de me rappeler. Vous comprenez que comme la chose ne m'intéressait pas... je n'y ai pas autrement prêté attention.

Andrée poussa un soupir, coupé net en deux par une exclamation de son interlocuteur.

— Mandar ! fit celui-ci... c'est Mandar son nom... M. le marquis de Mandar ! Maintenant je m'en souviens très bien.

La jeune fille avait joint les mains.

Ainsi, celui qui l'avait sauvée, était gentilhomme, était marquis !

Mandar ! M. le marquis de Mandar, quel beau nom !

— Il faudrait que tu puisses savoir s'il habite Grenoble, ou s'il n'y était que de passage. Comprends-tu bien, mon ami ?...

— C'est simple comme tout ; je m'en vais retourner à l'estaminet où j'ai rencontré son valet, et c'est bien le diable si par l'un ou par l'autre je n'obtiens pas quelque renseignement.

— Que tu me feras parvenir sans tarder...

— Tout aussitôt, ma belle demoiselle, fit Roquairol, en réunissant les brides de son cheval pour partir...

— Je donnerai mes instructions à Claudine, dit M^{lle} de Chavailles ; tous les soirs, sur le coup de huit heures, elle sera ici, à t'attendre ; au premier coup de neuf heures, elle s'en ira.

— Entendu ! cria Roquairol, qui s'éloignait déjà au trot.

Car, maintenant, il la connaissait la raison qui poussait chaque nuit Mandrin hors du château, et le faisait galoper sur la grand-route, alors que, rompu par les courses de la journée, il eût dû chercher dans un sommeil réparateur le repos, et physique, et cérébral, dont il avait besoin.

C'était à M^{lle} de Chavailles que Mandrin ne cessait de penser, et la silhouette de la jeune fille l'empêchait de remarquer, comme il le faisait auparavant, les visages qui rôdaient autour de lui... et c'était encore l'écho de la voix

d'Andrée qui bruissait à ses oreilles alors que ses oreilles n'eussent dû être ouvertes que pour surprendre les conversations des paysans, des employés de la ferme et des soldats de la maréchaussée.

Et voilà pourquoi, depuis quelques nuits, la bande avait failli être surprise au milieu de ses opérations par la force armée, voilà pourquoi la nuit précédente Roquairol et ses compagnons s'étaient trouvés subitement nez à nez avec la maréchaussée, à laquelle il avait fallu livrer bataille.

Une voix de stentor cria tout à coup :

— Halte !... ou je te brûle !

À deux pouces du naseau du cheval, braquant sur lui les canons de deux pistolets, un homme se tenait, et cet homme, qui portait l'uniforme des soldats de la maréchaussée, n'était autre que notre vieille connaissance, le sergent Bricquebec.

Roquairol le reconnut tout de suite, et maudissant son imprudence, se promit de jouer serré.

— Eh ! eh ! ricana-t-il, en se donnant l'air aussi niais qu'il lui fût possible, depuis quand les soldats de la maréchaussée s'amusaient-ils à épouvanter comme ça les paisibles voyageurs...

— Commence par descendre de cheval, mauvais drôle, commanda Bricquebec, sans quitter son attitude hostile.

— C'est bon... c'est bon... bougonna Roquairol, qui mit pied à terre aussi lourdement qu'il lui fut possible, pour essayer de donner au sergent le change sur sa véritable personnalité.

Puis se campant devant lui il demanda :

— Et puis, après ?

Bricquebec avait tout de suite passé dans son bras les brides de son cheval ; après quoi, il avait tiré de sa giberne un paquet de corde très mince, mais qui paraissait très solide, et, avec un sourire mauvais, il dit :

— Maintenant, mon cher camarade, je te serais très obligé de vouloir bien me donner tes mains.

— Mais au moins, quand on arrête les gens, on leur dit pourquoi, protesta le Provençal, tout en tendant docilement les mains, car il sentait que la résistance n'était pas de saison.

Bricquebec achevait de lui lier les poignets ; sa besogne terminée, il empoigna solidement l'extrémité de la corde et l'attacha au pommeau de la selle ; puis il mit le pied à l'étrier et prit sur le cheval la place encore chaude de Roquairol.

— Tu allais à Grenoble, mon garçon, ricana-t-il ; eh bien ! nous irons de compagnie.

— Je proteste ! clama Roquairol... Je suis un paisible marchand, et je ne mérite pas que vous m'arrêtiez.

— Ce cheval, ricana Bricquebec, combien l'as-tu payé ?

— Cent cinquante livres ! répondit hardiment le Provençal.

— Cent cinquante livres, répéta le sergent ; en vérité ! et où l'as-tu acheté ?

— A la dernière foire de Saint-Amour.

Ces réponses étaient faites d'un ton si net et si exempt d'hésitation, que Bricquebec se trouva un peu ébranlé.

— Et... qui est-ce qui te l'a vendu ? demanda-t-il encore.

— Un homme qui en avait plusieurs à vendre. Ce devait être un Italien, car il avait un drôle de parler.

— Eh bien ! ton Italien en est un voleur, déclara le sergent, car ce cheval appartient à un de mes hommes atiquel un gaillard, fort adroit ma foi, l'a dérobé il y a une quinzaine.

— Mais alors ! s'exclama Roquairol, c'est vous que cet Italien du diable a volé en me vendant un objet volé, et c'est moi que vous arrêtez ! Est-ce que je ne suis pas assez puni en perdant mon argent, sans qu'il me faille encore perdre ma liberté ?

Et le Provençal, en excellent comédien, avait donné à sa voix une intonation si désespérée, avait su tirer de ses yeux des larmes, de vraies larmes si amères, que Bricquebec se sentit touché.

— Il y a là-bas, dit-il, une auberge où nous pourrions nous rafraîchir un brin, car il fait joliment chaud sur la route.

— Surtout quand on va à pied, murmura piteusement Roquairol.

Bricquebec ne releva pas ces paroles ; seulement, il ralentit l'allure de son cheval, assez pour permettre à son prisonnier de marcher d'un pas de promenade.

Arrivé à l'auberge, il mit pied à terre, attacha lui-même son cheval à un anneau scellé dans le mur de la façade et entra, tenant la corde à laquelle se trouvait lié Roquairol, sous une verdoyante tonnelle où se trouvaient des tables et des bancs.

La tonnelle était vide, à l'exception cependant d'un coin où un gros paysan était assis devant un pot de vin blanc, dont il arrosait une miché de pain, flanquée d'une tranche de jambon.

Bricquebec et son compagnon avaient pris place à une

table voisine de la sienne, et Bricquebec, après avoir commandé deux pots de vin blanc, en versa deux pleins verres, dont l'un fila tout d'un trait dans son gosier.

— Voilà qui balaie la poussière de la route, rigola-t-il, en s'essuyant la moustache du revers de sa main.

Roquairol demeurait silencieux, les regards posés machinalement sur le paysan, dont il n'apercevait que le dos, et voilà que tout à coup ses yeux s'écarquillèrent ; le paysan présentait en pleine lumière sa nuque, que protégeait aussi bien contre la bise que contre le soleil, un mauvais foulard de couleur ; ne voilà-t-il pas qu'entre la nuque et les cheveux, des cheveux gris, dénonçant environ cinquante ans d'âge, Roquairol venait d'apercevoir, comme un liséré de couleur rousse, ce qui tendait à faire croire que l'homme aux cheveux gris était roux naturellement et portait perruque.

Et le prisonnier demeurait si absorbé, que Bricquebec se figura que Roquairol se désespérait de son arrestation.

— Allons, allons, mon garçon, fit-il en lui frappant familièrement sur l'épaule, note bien que je ne te prends pas pour le voleur du cheval. Mais il faut que tu m'accompagnes à Grenoble pour répéter devant le bailli ce que tu m'as dit concernant l'Italien, auquel tu prétends avoir acheté la bête.

— Ah ! ces Italiens, s'exclama Roquairol, ce qu'ils sont malins, et habiles pour les déguisements ! c'est incroyable. Ainsi, il y en a un, dans une foire du côté de Saint-Amour, qui a failli me fourrer dedans, en voulant me passer des objets de contrebande, mais savez-vous, sergent, ce qui m'a permis de le faire arrêter ? Il avait mis une perruque pardessus ses cheveux ; seulement, comme il l'avait mal placée, ses cheveux qui étaient naturellement rouges, montraient le bout de leur nez au-dessus de la nuque. Et c'est à ça que j'ai reconnu la fraude.

A peine Roquairol avait-il fini, que les mains du paysan se portèrent vivement à sa nuque et que, instantanément, les cheveux gris couvrirent le léger roux que Roquairol avait remarqué entre la peau et la perruque.

Le prisonnier respira, comme soulagé d'un grand poids, tandis que le sergent, amusé par ce détail, partait d'un homérique éclat de rire, après quoi il versa une nouvelle rasade de vin, qu'ils avalèrent chacun d'un trait, après avoir choqué leurs gobelets l'un contre l'autre.

Alors, le paysan se retourna brusquement, et tendant lui aussi son verre, s'écria :

— Troun de l'air ! du moment qu'on boit à la santé des messieurs de la maréchaussée, j'en suis, moi !

C'était, ainsi que le faisaient supposer ses cheveux gris, un homme d'une cinquantaine d'années, au teint halé, cuit et recuit par les intempéries ; une barbe courte entourait d'un collier grisâtre son visage, qu'une moustache grise, semblable à un buisson d'épines, hérissait, et qu'éclairaient deux yeux masqués par de grandes lunettes à monture de fer.

Un grand chapeau de feutre noir jetait une ombre sur les traits qu'elle brouillait un peu.

Bricquebec, charmé d'une si grande politesse, emplit avec son broc le verre du paysan et, comme il n'y avait plus de vin, il en demanda bruyamment un autre pot à l'aubergiste.

— Ah ! les brigands de brigands ! grommela l'homme aux lunettes, en assénant, après avoir bu, un coup de poing formidable sur la table... ce qu'ils m'ont volé...

Il s'interrompit, cracha par terre et grommela :

— Cré nom ! quelle soif !

Et il choqua son gobelet contre celui de Bricquebec.

— A la vôtre ! dit-il.

D'une main tremblante, le sergent saisit son gobelet, le porta à ses lèvres et, renversant la tête en arrière, le vida jusqu'à la dernière goutte ; mais, par une sorte de choc en retour, la tête revint en avant, s'inclina jusqu'à ce que le menton touchât la poitrine, puis son poids l'emportant, le buste chavira sur la table, où il demeura immobile, le nez écrasé contre le bois...

Prestement, avec un couteau qu'il avait tiré de sa poche, le paysan avait coupé la corde qui reliait le poignet de Roquairol à la main de Bricquebec.

— Passe devant, fit-il à voix basse, enjambe la haie et va m'attendre sur la grande route.

Roquairol parti, le paysan sortit à son tour de la tonnelle, paya à l'aubergiste le prix des deux pichets de vin qu'il avait commandés et sortit tout tranquillement.

Sans hâte aucune, il défit la bride du cheval que Bricquebec avait passée dans l'anneau, sauta en selle et s'élança au grand trot sur la route.

En passant, le frère de Marianne recueillit Roquairol, qui s'était élancé en croupe, et le cheval, dont deux paires de talons battaient les flancs, filait avec la rapidité d'une flèche, absolument comme si deux heures auparavant, il n'eût pas fourni une longue traite.

Les deux hommes galopèrent ainsi, sans desserrer les

dents, depuis environ une heure, quand ils arrivèrent enfin au chemin de travers qui conduisait de la route de Grenoble à la côte de Saint-André.

— Si nous mettions pied à terre ? proposa le Provençal ; nous avons à causer...

— Oui, répliqua sèchement Mandrin, nous avons à causer ; mais notre conversation doit avoir lieu devant les compagnons.

« Comment, tu cours la campagne au lieu de rester là-bas avec les autres... tu te fais arrêter et il faut que je te délivre, moi, qui en ce moment devrais m'occuper des projets grandioses que je médite.

Roquairol se mit à ricaner.

— Va, va, va, mon garçon, dit-il, quand tu auras fini, tu me préviendras.

— Ah ! poursuivit Mandrin, je ne sais ce qui m'a empêché de te laisser entre les mains de ce Bricquebec du diable ! Après tout, la corde qui t'attendait, tu ne l'avais pas volée, mais tu vas la retrouver là-bas !

— Oui-là ! fit Roquairol ; eh bien ! moi, je parle que la corde qui doit me pendre, sur tes ordres, du moins, n'est pas encore tressée ! J'ai idée que je ne passerai pas en jugement, ainsi que tu m'en as menacé ! et qui plus est, j'ai idée que loin de me punir de mon escapade, tu m'en remercieras.

Le Provençal sauta légèrement à terre et gagna en courant un bouquet d'arbres qui se trouvait non loin. Mandrin trouva son compagnon assis à l'ombre d'un fourré.

— Tiens, fit Roquairol en frappant de la main une touffe d'herbe à côté de lui, il y a là une excellente place.

Le Provençal déclara :

— Ah ! mon pauvre vieux, tu voulais me faire juger par les camarades ; mais si j'étais moins bon garçon que je suis, mais si j'avais seulement gros comme mon petit doigt d'ambition, c'est toi que je ferais juger par eux... Car, moi, si j'ai manqué à ce que tu appelles mon devoir, en courant la grand'route, c'est dans ton intérêt.

Mandrin devint tout pâle.

— Roquairol ! s'écria-t-il.

— Oh ! oh ! mon gaillard, ricana l'autre en hochant la tête, nous sommes amoureux et la nuit, au lieu de dormir, nous allons rôler autour des logis où gisent nos amours.

Mandrin grinça des dents et, tirant à moitié un poignard assés dans sa ceinture.

— Tu m'espionnais donc ? gronda-t-il.

Mais Roquairol ne s'épouvanta point de ce geste.

— Sais-tu bien, fit-il, que M^{lle} Claudine est une charmante personne !...

Mandrin fit un incommensurable effort pour demeurer calme, et il demanda avec sang-froid :

— Pourquoi me racontes-tu cela ?

— Pourquoi ! répéta Roquairol, parce que si depuis un mois tu négliges les intérêts de l'association, c'est à cause de M^{lle} Andrée de Chavailles, à laquelle tu ne cesses de penser et que tu aimes follement.

Mandrin lui prit les mains.

— Je suis un malheureux, murmura-t-il plein de honte en baissant la tête ; car tout ce que tu viens de dire est vrai. Oui, je ne pense plus qu'à cette femme, elle m'accable tout entier, et, pour elle, depuis un mois, je vous trahis.

— Hein ! ricana Roquairol, et toi qui voulais me faire juger par les compagnons.

Mandrin se redressa.

— C'est moi qu'ils jugeront, s'exclama-t-il. Aussi bien la mort sera-t-elle pour moi une délivrance.

Le Provençal le regarda de ses yeux railleurs et riposta :

— Tu n'es qu'un imbécile, mon pauvre Mandrin. Comment ! tu aimes une personne aussi accomplie que M^{lle} de Chavailles, et tu songes à mourir ?

— Mais cet amour est une folie !... Que suis-je ?... balbutia-t-il... et qu'est-elle ?

— Une grande dame, elle, et toi, un chef de contrebandiers ; mais, si elle t'aimait...

Un éclair de folie passa dans les prunelles de Mandrin ; il saisit les mains de son compagnon et, d'une voix rauque, demanda :

— Si elle m'aimait... Mais pourquoi veux-tu qu'elle m'aime ?...

— Et je te le dis, moi, que depuis l'autre jour, elle n'est plus là même.

Mandrin joignit les mains : il était transfiguré, son visage rayonnait, et dans ses yeux éclatait la joie la plus intense.

— Serait-il possible !... ne te trompes-tu pas ! s'exclama-t-il en saisissant les mains de son compagnon, et en les serrant à les briser.

— Je tiens tous ces détails de M^{lle} Claudine elle-même, répondit Roquairol ; quant à l'impression produite par son courageux sauveteur sur M^{lle} de Chavailles, si tu avais été caché dans un coin quand je lui ai dit que je te connaissais...

Mandrin fut atterré.

— Tu as dit ? balbutia-t-il.

— Que je croyais bien avoir entendu dire que son sauveur se nommait M. de Mandar. Pour le titre, j'ai dit que je n'étais pas sûr. Tu es donc libre de choisir celui qui te plaira le mieux.

Mandrin paraissait stupéfait et gardait le silence.

— On dirait que tu ne comprends pas ! fit Roquairol.

Un combat violent paraissait se livrer dans l'âme du frère de Marianne.

— Ah ça ! voyons... dis quelque chose... Qu'est-ce qui t'embête ? s'écria Roquairol.

Mandrin releva la tête.

— Ce qui m'embête, c'est que j'aime M^{lle} de Chavailles. Oui, je l'aime profondément, follement, de tout mon être, et il me répugne de lui mentir.

Roquairol partit d'un éclat de rire.

— En voilà un excès de délicatesse ! s'écria-t-il ; et puis, lui mentiras-tu donc, lorsque tu lui diras que tu l'aimes profondément, follement, de tout ton être... Non, eh bien ! alors...

Il ajouta, en changeant de ton :

— Et puis, mon vieux, que tu le veuilles ou non, il faut que ce soit ainsi ; car, si j'ai préparé les voies en laissant tomber dans l'oreille de cette demoiselle les quelques mots concernant le marquis de Mandar, ce n'est pas uniquement par amitié pour toi... Je ne suis pas un égoïste, moi, et c'est à notre société que j'ai songé. Or, l'intérêt de notre société, c'est d'avoir un chef qui fréquente les salons de la haute noblesse, qui ait accès auprès des notabilités de la province, qui sache, en un mot, de première main, ce qui se passe, se dit se prépare contre la bande de Mandrin.

Il éclata de rire et ajouta :

— Car c'est ainsi qu'on nous appelle maintenant, à Grenoble et aux environs...

Mandrin s'était levé.

— Alors, s'écria-t-il, en proie à une grande surexcitation, tu voudrais...

— Que tu fasses la cour à M^{lle} de Chavailles, oui, mon vieux, répliqua sournement Roquairol ; je veux que tu l'aimes et que tu en sois aimé ; je veux que vous vous promeniez bras dessus bras dessous, dans les allées ombreuses du parc de Chavailles, je veux même que tu l'épouses... Hein ! te veux-je assez de mal ?

Puis, quittant son ton gouaillieur, il dit sérieusement et avec une intonation quelque peu menaçante :

— Mais je veux que le marquis ou le comte de Mandar,

à ton choix, continue d'être le chef de la bande à Mandrin ; que l'amoureux de M^{lle} de Chavailles ait toujours l'œil ouvert et l'oreille au guet pour surprendre tout ce qui pourrait être un avantage ou un désavantage pour notre société ; je veux enfin que l'amoureux se transforme, s'il le faut, en fiancé, et, au besoin, en époux... pour sauvegarder nos intérêts.

Mandrin s'était pris la tête à deux mains et il lui semblait que le vertige s'emparait de lui.

Roquairol conclut ainsi :

— Je te parle en ami. Maintenant, si tu ne te décidais pas immédiatement, nous reprendrions cette conversation là-bas, et je ferais nos compagnons juges de la situation. Nous verrions alors...

Mandrin se taisait ; les sourcils froncés, le visage grave, les lèvres soucieusement plissées, il paraissait être descendu au fond de lui-même.

Tout à coup, il eut un mouvement brusque des épaules et dit :

— C'est entendu...

Roquairol poussa un cri de joie ; puis, retirant son chapeau, il s'inclina dans un salut cérémonieux et grotesque devant le frère de Marianne en murmurant :

— J'ai bien l'honneur d'être le très fidèle serviteur de Monsieur le marquis de Mandar.

XII

M. LE MARQUIS DE MANDAR

A quelques jours de là, la principale auberge de Grenoble avait vu s'arrêter devant sa porte une chaise de voyage poudreuse, trainée par quatre chevaux, trempés de sueur, dont l'un était chevauché par un postillon à la livrée élégante, mais d'une sobriété de bon goût.

Un valet, qui se trouvait sur le siège, à côté du cocher, sauta légèrement à terre et se précipita vers la portière, qu'il ouvrit pour aider à descendre un seigneur de grande mine.

La tête, au teint un peu olivâtre, qui trahissait un originaire des contrées méridionales de l'Europe, était belle et d'un port qui sentait sa noblesse d'une lieue.

Sur les cheveux, bien poudrés et qu'un large ruban de soie noire réunissait en queue par derrière, un tricorne était posé, cavalièrement incliné vers l'oreille et orné d'une cocarde aux couleurs d'Espagne.

De la voiture, derrière le voyageur, avait fait irruption un autre personnage, petit, chafouin, malingre et vêtu à la façon d'un domestique, mais sans livrée, cependant ; il déclara à l'aubergiste avec une prononciation étrangère très accentuée, que monseigneur, arrivant à Grenoble, pour quelque temps, avait choisi cet hôtel, afin d'y établir ses

quartiers et qu'en conséquence, il entendait avoir comme appartement ce qu'il y avait de mieux dans l'établissement.

Impressionné par ce langage plein d'aplomb et qui sentait d'une lieu l'arrogance de la valetaille de haute noblesse, l'aubergiste déclara que sa maison entière était à la disposition de « monseigneur ».

Celui-ci dit alors, en s'asseyant dans un petit salon où l'on l'avait fait pénétrer :

— Allez donc voir, mon cher Petruccia, et de concert avec Monsieur, choisissez l'appartement qui me conviendra le mieux. Moi, je vous attends ici, en buvant un doigt de madère.

Et il ajouta, en se renversant dans un fauteuil :

— Cette dernière étape m'a rompu.

L'hôtelier voulut donner des ordres pour que son personnel apportât à Monseigneur de quoi se rafraîchir ; mais le valet déclara que Monseigneur avait dans sa chaise les vins et les liqueurs dont il avait coutume d'user et, bientôt, en effet, il revint portant à la main une caisse en bois de rose garnie de ferrures d'acier de laquelle il tira un flacon poudreux et un verre de cristal.

Flacon et verre, il posa le tout sur un plateau d'argent recouvert d'une fine serviette de batiste qu'il mit devant son maître.

A peine la porte fut-elle fermée que le valet se mit à rire et, esquissant avec ses deux mains un applaudissement silencieux, il dit :

— Bravo !... mon vieux, ça marche à merveille... je donnerais ma tête à couper que, malgré ses quartiers de noblesse, M^{te} de Chavailles pourrait prendre de toi des leçons de maintien.

La porte s'ouvrit et la manière de domestique qui était sorti du carrosse, derrière le voyageur, s'avança vers lui.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant, z'ai trouvé oun appartement délicieux et qui vous conviendra à merveille... au rez-de-chaussée...

Mandrin prit un air maussade.

— Au rez-de-chaussée ! répéta-t-il, qu'est-ce à dire ?

— Monseigneur a oublié que le docteur de Monseigneur lui a recommandé, avant son départ, d'éviter trop de fatigue, à cause des palpitations du cœur de Monseigneur.

— C'est juste, répondit Mandrin, en se levant.

L'hôte se précipita vers la porte, l'ouvrit à deux battants, en disant :

— Si Monseigneur veut se donner la peine de me suivre.

On se mit en marche pour arriver à une pièce qui pouvait, à la rigueur, servir de vestibule, sur laquelle ouvraient les portes d'une grande chambre à coucher à laquelle était adjointe un cabinet de toilette, une salle à manger et un salon.

Mandrin se promena là dedans, inspectant tout d'un air profondément insolent, toisant à l'aide d'un lorgnon d'or suspendu à son cou par un ruban de soie, les meubles et les tentures, en murmurant, à toutes choses, ces mots :

— Bien fané !... bien fané !...

— Mon Dieu ! monseigneur, balbutia l'hôte, si votre intention avait voulu, j'aurais pu lui montrer d'autres appartements mieux entretenus...

Mandrin s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau et regarda : par les vitres, il apercevait une sorte de verger assez étendu, clos simplement par une haie vive de l'autre côté de laquelle une ruelle s'apercevait.

— Ah ! dame, murmura l'hôtelier dont la confusion s'accroissait, la vue n'est pas belle ; le verger est celui dans lequel je fais pousser mes légumes, et, en dehors des arbres et des légumes, il n'y a rien à voir.

Puis, s'inclinant :

— Plaise à Monseigneur de me donner des ordres pour son souper.

Mandrin eut un ricanement impertinent.

— Croyez-vous donc, monsieur le drôle, fit-il, que de semblables détails me regardent ? Entendez-vous là-dessus avec mon intendant.

L'hôte fit une révérence et sortit, suivi de l'intendant, qu'un geste de son maître avait congédié.

La porte une fois fermée, le valet quitta sa gravité de convention pour battre un entrechat.

— Et le tour est joué ! dit-il joyeusement. Nous voici bien et définitivement installés ici, et du diable si, maintenant, il se trouverait quelqu'un pour nier que tu ne sois marquis de Mandar.

Et désignant la fenêtre :

— Le Zinetto est décidément un adroit gaillard, car par ce verger et cette ruelle nous avons nos coudées franches et pouvons enirer et sortir à toute heure du jour et de la nuit...

Zinetto revenait, en ce moment, suivi de deux valets portant une table toute préparée.

— Ah ! ah ! fit Mandrin, en regardant son intendant d'un air courroucé, sont-ce là mes instructions ? Vous savez bien

que c'est par vous que j'entends être servi... je ne puis souffrir que ces gens-là franchissent le seuil de mon appartement.

Zinetto s'inclina et répondit :

— Aussi, est-ce dans ce sens, monseigneur, que j'ai donné mes instructions à l'aubergiste mais je ne pouvais, moi tout seul, apporter cette table : le service sera fait par nous.

Et il indiquait Roquairol.

En fait de service, aussitôt que les valets furent sortis et que, pour éviter toute indiscretion de leur part, Mandrin eut été tirer les verrous, Roquairol et Zinetto prirent une chaise qu'ils approchèrent de la table.

— Maintenant, mangeons, dit l'Italien en enfonçant la lame de son couteau dans la croûte appétissante d'un pâté dont il fit passer une notable portion dans son assiette.

Roquairol l'imita.

Seuil, Mandrin ne mangea pas.

Brusquement, il dit à Roquairol :

— Ton intention, n'est-ce pas ? en me fourrant dans la peau du marquis de Mandar, n'a pas été de m'offrir uniquement à l'admiration respectueuse de cet hôtelier.

— Assurément, répondit le Provençal, qui était en ce moment en conversation avec une cuisse de poulet ; et je vous comprends...

— Alors, si tu me comprends...

Roquairol lui fit signe narquoisement de demeurer en repos.

— Rien ne presse, répliqua-t-il ; la nuit n'est pas encore assez noire et, dans l'auberge, tout le monde n'est pas couché...

Mandrin haussa les épaules.

— Qu'as-tu besoin, demanda-t-il, d'attendre qu'il fasse nuit et que le personnel de l'hôtel soit au lit ? Le valet du marquis de Mandar ne peut-il avoir une commission en ville ?

— C'est zuste, fit observer Zinetto.

— Tu n'es qu'un imbécile, déclara Roquairol et toi, mon cher Mandrin, l'amour te tourne la cervelle ; autrement, il te paraîtrait peu vraisemblable qu'un valet, appartenant-il au marquis de Mandar, montât à cheval pour aller faire une commission en ville.

— Mais...

— Surtout lorsque ledit valet peut passer à juste titre pour rompu par le voyage qu'il vient de faire.

Une heure plus tard, d'un coffre que les valets de l'auberge avaient tiré de derrière la chaise, Roquairol sortit le vêtement qu'il portait quelques jours auparavant, lorsqu'il avait quitté le château de Saint-André pour faire connaissance avec les habitants ou plutôt les habitantes du château de Chavaillès.

En un tour de main, il eut laissé au fond de la cuvette la couleur cuivrée de son teint et recouvra la physionomie qu'avait vue M^{me} Claudine.

Sa transformation opérée, il jeta sur son dos une manière de paquet qui complétait son travestissement en lui donnant l'allure d'un véritable porte-balle et, enjambant la fenêtre, il dit à Mandrin :

— Je serai ici dans une couple d'heures.

Une demie sonnait : c'était celle de sept heures, et on se souvient que M^{me} de Chavaillès avait promis de mettre sa camériste en faction à la brèche du mur, depuis le premier coup de huit heures jusqu'au dernier coup de neuf heures.

Donc, Roquairol avait le temps.

Avec une prestesse qui rappelait l'allure du chat, il se faufila à travers le verger, arriva à la haie qui servait de clôture, la franchit et se trouva dans la ruelle.

Puis il donna un coup d'épaule pour remettre la balle bien d'aplomb sur son dos, assujettit dans sa main son bâton ferré et se mit en marche.

Mince et bien découplé, c'était un remarquable coureur, dont l'enfance s'était écoulée dans les montagnes dauphinoises où s'étaient exercées la souplesse et la solidité de ses jarrets.

Aussi, moins d'une heure après avoir quitté l'auberge, il aperçut dans l'ombre une ligne blanche qui bordait la route : c'était le mur de clôture du parc de Chavaillès.

L'ayant atteint, il franchit la brèche et se trouva de l'autre côté du mur : sur le banc où s'étaient assis les demoiselles de Chavaillès, le soir où Bricquebec avait amené Mandrin au château, Roquairol vit une forme blanche et, s'étant approché tout doucement, il reconnut Claudine.

La jeune fille, engourdie sans doute par la fraîcheur du soir et fatiguée d'une faction un peu longue, s'était assoupie et Roquairol, tout près d'elle, maintenant, distinguait à merveille les traits de son visage.

— Elle est gentille tout plein, murmura-t-il, en lui baisant la main.

Au contact, si léger qu'il eût été, Claudine sursauta.

— Ah ! c'est vous ? fit-elle.

— Oui, c'est moi, dit-il, en avançant et en faisant le geste de lui prendre les mains.

Mais elle recula aussitôt, disant d'un ton plus décidé qu'effrayé :

— Bas les pattes !

— Mais nous ne pouvons cependant causer d'aussi loin.

— Comme indiscrets, dit-elle, il n'y a que les moineaux et je ne suppose pas que vous redoutiez leur bavardage.

Roquairol secoua la tête.

— Possible, répliqua-t-il ; mais il y a un moineau vêtu de bleu et galonné d'argent qui a peut-être la langue mieux pendue que ceux dont vous parlez.

Claudine comprit qu'il faisait allusion à Bricquebec et elle partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! fit-elle, il vous a accusé d'avoir volé le cheval que vous montiez...

Roquairol se mordit les lèvres : tout entier au plaisir qu'il avait de revoir cette jolie fille, il avait complètement oublié sa rencontre avec le sergent de la maréchaussée.

— Ah ! murmura-t-il, subitement hésitant, il vous a dit...

— Cui, il m'a dit qu'un porte-balle, auquel j'avais acheté des fanfreluches, lui avait joué un tour pendable.

— Pendable ! Alors, il se promet de me faire pendre, s'il me reprend ?

— Et cela ne vous a pas empêché de revenir, interrogea-t-elle.

— Vous voyez bien.

— J'en étais sûre.

— Ce n'était pas bien malin à penser, puisque j'étais chargé d'une commission.

Claudine hocha la tête.

— Oh ! fit-elle, la commission, vous vous en êtes surtout chargé parce que c'était pour vous un prétexte à revenir me voir.

— Eh bien ! mademoiselle Claudine, vous ne vous trompez pas ; depuis l'autre jour, je n'ai cessé de penser à vous et c'est pour avoir un prétexte de vous revoir que j'ai cherché à avoir les renseignements que m'avait demandés votre maîtresse...

— Ces renseignements, vous les avez ? demanda-t-elle vivement. Est-ce un duc ? Est-ce un marquis ? Où est-il ? Est-il jeune ? Est-il bien de sa personne ?

Roquairol se mit à rire.

— Eh là ! Eh là ! fit-il, ne me demandez pas tout à la fois : d'abord, il n'est pas duc, il n'est que marquis. C'est un

homme d'une trentaine d'années, paraît-il, et fort bien de visage.

— Comment ! paraît-il, vous ne l'avez donc pas vu ?

— C'est de son valet de confiance que je tiens ce détail ; il y a aussi ceci : c'est que le marquis de Mandar est aussi brave qu'il est beau et aussi intelligent qu'il est brave ; bref, c'est un des gentilshommes les plus accomplis de la cour d'Espagne.

Claudine demanda :

— Et il habite Grenoble ?

— Provisoirement... oui, répondit Roquairol.

Mais il avait, à prononcer ces deux mots, mis une intonation si singulière que la jeune fille répéta :

— Pourquoi provisoirement ?

Roquairol ne répondit pas tout de suite ; puis, tout à coup :

— Tenez, mademoiselle Claudine, dit-il, venez vous asseoir là, sur le banc, et je vous dirai tout.

Il l'avait prise par la main et l'entraîna vers le banc de pierre sans qu'elle songeât à faire la moindre objection, encore moins la plus petite résistance et s'assit. Il prit place près d'elle et furtivement lui passa son bras autour de la taille...

— Provisoirement, commença-t-il ; — je parle, n'est-ce pas, toujours au nom du laquais du marquis de Mandar — provisoirement signifie que le marquis n'a aucune intention arrêtée relativement à son séjour à Grenoble.

— Et qu'est-ce qu'il attend pour les arrêter... ses intentions ?

Roquairol sourit et dit mystérieusement :

— Il paraît que l'amour ne serait pas étranger à l'affaire...

Claudine ne put s'empêcher de sursauter.

— Le marquis aimerait... demanda-t-elle.

— Ne serait-ce pas son droit ?

— Pauvre mademoiselle Andrée... soupira la jeune fille.

Et, au bout d'un instant, elle ajouta :

— Alors, c'est de cet amour que dépendent les intentions du marquis relativement à son séjour à Grenoble ?

— Parfaitement : si le cœur de la belle chante à l'unisson du sien, c'est au mieux, il se fixe dans le pays... il y achète château et dépendances ; dans le cas contraire, il attelle sa chaise de poste... et voilà.

Un silence suivit : Claudine réfléchissait. Roquairol l'examinait.

— Si j'étais sûr de votre discrétion, dit-il, je vous confieraient bien quelque chose.

— Quoi ? demanda Claudine, poussée aussi bien par la curiosité que par l'intérêt qu'elle portait à M^{lle} de Chavailles.

Il lui prit les mains.

— Eh bien ! voici, fit-il, se décidant enfin ; la personne pour laquelle le marquis de Mandar est revenu à Grenoble, après en être parti il y a quelques jours, ne serait autre que M^{lle} de Chavailles.

Cette fois, Claudine échappa à Roquairol et se dressa tout debout, s'écriant :

— Pas possible !

— Je vous affirme que le marquis de Mandar ne cesse de penser durant le jour à votre maîtresse, d'y rêver pendant la nuit. C'est son nom qu'il a continuellement sur ses lèvres, c'est sa silhouette qui se dresse devant ses yeux, enfin, c'est une passion, une passion.

Claudine éclata de rire.

— C'est le valet du duc de Mandar qui vous a dépeint les sentiments de son maître en termes si chaleureux ? demanda-t-elle.

Roquairol prit une résolution subite.

— Mademoiselle Claudine, dit-il, je vous ai menti.

Elle poussa un petit cri et se recula à l'extrémité du banc.

— Oui, je vous ai menti, je ne suis pas plus colporteur que vous n'êtes grande dame.

« Je suis le propre valet du marquis de Mandar, déclara-t-il.

— Mais pourquoi vous êtes-vous donné comme colporteur, et pourquoi avoir joué toute cette comédie ?

Roquairol prit un ton singulier, dans lequel il y avait de la raillerie et de la commisération.

— Ah ! mademoiselle Claudine, soupira-t-il, vous ne me poseriez pas cette question si vous connaissiez un tant soit peu M. le marquis : lui si brave dans les combats, si courageux dans tous les actes de la vie, — votre maîtresse en a eu la preuve, — il devient peureux et timide comme un enfant dès qu'une femme traverse son existence.

— En vérité !

— Voici dix ans que je suis à son service, et vous devez deviner, n'est-ce pas ? qu'un seigneur de son rang n'est pas sans avoir eu dans sa vie quelques aventures. Eh bien ! je l'ai toujours vu, au moment d'entamer une intrigue, aussi

tremblant qu'un conscrit qui marche au feu pour la première fois.

— Mais je ne comprends pas, jusqu'à présent, le but de tout cela.

— Bien simple, mademoiselle Claudine, répondit Roquairol : M. le marquis sauve d'une mort certaine une jeune personne, belle comme le jour, si belle qu'il s'en éprend aussitôt. Mais il apprend que cette jeune personne est fiancée à un brillant capitaine du régiment du Royal-Dauphiné. Il est désespéré... Il veut se tuer...

— Oh ! fit Claudine, incrédule.

— Oui, répéta Roquairol, il veut se tuer... Je l'en empêche, je lui remonte un peu le moral en lui disant qu'un mariage à faire n'est pas fait, et comme certaine mission dont il était chargé le rappelait sans tarder en Espagne, je lui demande de me laisser ici, avec carte blanche, pour agir au mieux de ses intérêts... Et c'est pourquoi je n'ai rien trouvé de mieux pour m'introduire ici et faire votre connaissance, que de prendre ce déguisement de porte-balle, qui m'a permis d'apprendre des choses si intéressantes pour mon pauvre maître. Vous jugez si j'ai tardé à lui envoyer un exprès, et il est revenu ce soir même...

Claudine réfléchissait.

— Vous n'avez rien de plus à me dire ? demanda-t-elle.

— Non, rien...

La jeune fille se prit le menton dans la main, d'un air profondément réfléchi.

— Vous allez commencer, fit-elle au bout d'un instant, par vous en aller rejoindre votre maître et attendre.

— Quoi ?

— Que vous ayez de nos nouvelles.

Il crut encore utile de jouer la comédie, lui prit les mains et s'exclama d'une voix vibrante :

— Surtout, ne tardez pas, mademoiselle Claudine.

Elle se leva, se dirigea vers la brèche du mur et dit, en riant, ce qui est une façon peu compromettante de répondre :

— Bon voyage, et à bientôt !

Montée sur les moellons, elle demeura un bon moment à regarder s'éloigner, diminuant à chaque pas, la silhouette de Roquairol ; puis, quand elle l'eut vue se fondre tout à fait dans la nuit, elle sauta légèrement en bas de son observatoire et, rapide comme une biche, se lança par les allées du parc.

Dans la façade sombre du château, les lames d'une per-

sienne laissaient filtrer des rayons lumineux : dans cette chambre, il y avait quelqu'un qui veillait.

« Pauvre mademoiselle ! » songea Claudine.

Elle entra par une petite porte de derrière, longea les couloirs sombres, monta l'escalier désert, suivit un nouveau couloir et arriva devant une porte à laquelle elle frappa discrètement.

Un pas léger se fit entendre, la clef grinça dans la serrure et sur le seuil parut M^{lle} de Chavailles.

— Il y a du nouveau... fit Claudine, avant que sa maîtresse ait eu le temps de l'interroger. Celui qui vous a sauvée est un seigneur espagnol ; il s'appelle le marquis de Mandar, et il vous aime comme un fou.

M^{lle} de Chavailles n'en pouvait revenir.

— Il m'aime ! dis-tu... comme un fou !... qui t'a dit cela ?

— Son valet, que je quitte, et de qui je tiens ces détails.

La surprise de M^{lle} de Chavailles menaçait de se transformer en ahurissement ; alors, Claudine lui répéta mot pour mot ce que lui avait conté Roquairol, et le côté romantique de cette aventure, de l'aventure du moins inventée par le Provençal, ne fit qu'accroître le trouble déjà très grand de la jeune fille.

— Que faire, Claudine, que faire ? demanda-t-elle, quand la camériste eut terminé son récit.

— Dame ! mademoiselle, c'est assez embarrassant.

En ce moment, contre la cloison de la chambre, un coup léger fut appliqué, et une voix murmura tout doucement :

— J'ai trouvé, moi, petite sœur.

Claudine et M^{lle} de Chavailles se regardèrent, sur le premier moment, tout interloquées et un peu honteuses.

— C'est Marie, fit Andrée, en rougissant...

Deux minutes plus tard, la porte s'ouvrit, la cadette des demoiselles de Chavailles entra et, se jetant dans les bras de son aînée, elle cacha son visage contre sa poitrine, balbutiant :

— Pardonne-moi, petite sœur, mais depuis quelques jours je te voyais si soucieuse, si préoccupée, que j'étais tourmentée pour toi, et que je n'osais pas t'interroger...

Andrée l'interrompit nerveusement.

— C'est bon... c'est bon... fit-elle ; tu sais... et tu m'as dit que tu avais trouvé le moyen que nous cherchions...

Marie se recueillit un moment, et, souriant d'un air malicieux :

— Tu sais, fit-elle, que c'est après-demain la fête d'Isaure.

— Oui, répondit Andrée.

— Or, tout à l'heure, en t'écoutant causer avec Claudine, au sujet du moyen qui pourrait t'aider à vaincre la timidité de M. de Mandar, j'ai pensé que nous pourrions faire, à Isaure, une surprise au sujet de son anniversaire... et c'est le chevalier qui sera votre complice : tu sais que le chevalier fait un peu la cour à Isaure ; donc, il saisira avec empressement une occasion de lui être agréable.

— Mais cette occasion... cette surprise ?...

— Un bal que nous donnerons dans le parc avec des illuminations, et auquel nous convierons tous nos amis... toutes nos connaissances...

— Mais M. de Mandar n'est ni de nos amis, ni même de nos connaissances.

Marie haussa les épaules.

— Rien ne sera plus simple que de le faire inviter par lui ; le chevalier est tellement orgueilleux, qu'il sera bien aise de trouver une occasion, lui, de petite noblesse, de faire montre d'une relation telle que le marquis.

Andrée allongea les lèvres dans une moue dubitative ; mais Claudine approuva de la tête en disant :

— Ça, c'est certain.

— Eh bien ! fit Marie, dans ces conditions-là, je me charge du chevalier ; il viendra demain, suivant son habitude, roucouler aux pieds de la belle Isaure, je lui communiquerai mon idée, en l'autorisant à la donner comme sienne, pour se faire bien voir de notre chère sœur, et je lui dirai un mot touchant le marquis de Mandar.

Elle prit la tête de sa sœur à deux mains, l'embrassa bien tendrement sur les joues et ajouta :

— Maintenant que te voici rassurée, ma petite Andrée, tu peux dormir tranquillement... demain, il y aura du nouveau.

Le lendemain, en effet, le chevalier arrivait, vers deux heures de l'après-midi, et, après avoir remis son bidet entre les mains du portier, il se dirigeait vers le salon dans lequel la belle Isaure avait coutume de l'attendre, depuis bientôt quatre ans qu'il se prodiguait auprès d'elle. Lorsqu'en passant près d'un buisson d'aubépine, il entendit ces mots prononcés mystérieusement et à voix basse :

— Monsieur des Mureaux, je veux vous parler en particulier.

Il s'arrêta, et demanda, très intrigué, sur le même ton :

— Qui veut me parler ?

— Mademoiselle Marie de Chavailles... longez la charmille, prenez la petite allée de droite et gagnez le rond-point où je vous attends.

Quand il arriva au rond-point, il trouva M^{lle} de Chavailles, la cadette, qui, le voyant, courut à lui.

— Monsieur le chevalier, dit-elle, j'ai pensé qu'il vous serait sans doute agréable de faire une surprise à notre sœur Isaure.

Le chevalier joignit les mains dans un geste qui prouvait amplement que la pensée de M^{lle} de Chavailles était des plus exactes.

— Or, poursuivait la jeune fille, rien ne pourrait, je crois, faire plus plaisir à ma sœur Isaure que si, demain, nous donnions une grande fête pour célébrer son anniversaire... J'ai déjà envoyé des invitations un peu partout dans les environs et j'ai compté sur vous pour amener de Grenoble des danseurs en quantité suffisante; je me serais bien adressée à M. de Kéransern, qui a de belles relations...

Le chevalier se redressa.

— Mes relations valent certainement celles du comte, répliqua-t-il.

— J'ai voulu vous laisser le plaisir de vous donner, auprès d'Isaure, comme ayant eu cette idée... Maintenant que vous êtes prévenu, je vous laisse libre d'aller faire votre cour, monsieur le chevalier...

Celui-ci eut un mouvement de protestation.

— Parbleu ! fit-il, il s'agit bien de cela ; je retourne sur mes pas et cours faire mes invitations... D'ici demain, je n'ai pas de temps à perdre.

M^{lle} de Chavailles lui posa la main sur le bras et, le regardant bien en face, tandis que son propre visage prenait soudain un air tout triomphant :

— Savez-vous, dit-elle mystérieusement, ce qui serait un coup de maître ?

— Parlez, répondit des Mureaux, dont le cœur se gonfla soudain d'un espoir nouveau.

— Il faudrait que vous trouviez le moyen d'amener ici le marquis de Mandar.

— Mandar !... répéta-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ?...

M^{lle} de Chavailles feignit un étonnement profond.

— Comment ! s'exclama-t-elle, en levant les bras pour accentuer sa comédie, vous ne connaissez pas le marquis de Mandar ?... ce richissime seigneur espagnol arrivé depuis hier à Grenoble !... mais tout le monde ne parle que de lui, en ville...

— J'avoue, déclara d'un air piteux le chevalier, que c'est la première fois que j'entends parler de lui ; mais, s'il n'est

arrivé que depuis hier, comment pouvez-vous savoir, vous-même...

— Par Claudine, qui est allée ce matin à Grenoble, chez la dentellière, laquelle se trouvait tout en émoi parce qu'elle venait de recevoir la visite du valet du marquis : il lui apportait, paraît-il, de merveilleuses dentelles qui appartenaient à son maître.

Relevant la tête, le chevalier lui demanda à brûle-pour-point :

— Mais, enfin, en quoi le fait d'amener ici ce marquis de Mandar serait-il le coup de maître dont vous me parliez il y a un instant ?

— Comment ! monsieur le chevalier, vous ne comprenez pas que, dans quelques jours, ce marquis de Mandar va être l'homme à la mode et que ce serait une joie ineffable pour ma chère Isaure d'avoir été la première à le recevoir... à le lancer dans la société de Grenoble ?

Ces paroles illuminèrent le cerveau de M. des Mureaux.

— Je comprends... je comprends... s'écria-t-il.

Et saisissant à nouveau les mains de la jeune fille, il les baisa avec transport, en balbutiant :

— Ah ! mademoiselle... mademoiselle...

Puis, une idée lui traversant la cervelle :

— Mais où le trouverai-je ? Où est-il descendu ?

— A l'auberge des Trois-Mages !

— A l'auberge des Trois-Mages ?

— Mais oui, à ce que m'a conté du moins Claudine. Et que voyez-vous d'extraordinaire à cela ? N'est-ce pas la plus belle auberge de Grenoble ?

Ce qui avait provoqué l'exclamation du chevalier, M^{lle} de Chavailles le savait bien : M. des Mureaux se donnait, par vanité, pour beaucoup plus riche qu'il ne l'était en réalité et on avait su au château, par une indiscretion du comte de Kéransern, que le chevalier vivait à l'auberge, se bornant à coucher seulement dans l'antique hôtel de famille où un seul valet composait tout son domestique.

— Je vous quitte, fit précipitamment le chevalier, je n'ai pas de temps à perdre.

Il tourna les talons et, presque courant, ce qui était une allure normale pour un lieutenant à la maréchaussée, il regagna la cour.

— Vite, vite, mon cheval, commanda-t-il à un valet qui baillait au soleil.

Sa hâte d'arriver en ville était même si grande que, pour la première fois de sa vie, il joua de l'éperon.

Par exemple, une chose l'inquiétait, c'était la façon dont il allait aborder la question ; car on a beau être chevalier et lieutenant de la maréchaussée, ce n'est pas une raison pour venir à brûle-pourpoint inviter à danser les gens que l'on ne connaît pas.

Heureusement que ce fut l'hôte en personne qui vint lui tenir l'étrier, tandis qu'il mettait pied à terre.

— Or ça, monsieur l'aubergiste, dit-il en le tirant à part, j'ai des reproches à vous adresser ; vous recevez céans des personnes de qualité et, qui plus est, étrangères, et vous ne m'en avertissez point...

Le bonhomme devint écarlate et il balbutia :

— Monsieur le chevalier, la personne à laquelle vous faites allusion n'est arrivée qu'hier soir, à la nuit tombante... et je ne pouvais...

— Soit... mais dites-moi, le marquis se fait-il servir dans ses appartements ou bien a-t-il déclaré qu'il prendrait ses repas en commun avec vos autres pensionnaires ?

L'aubergiste leva les épaules.

— Jusqu'à présent, il ne nous a rien déclaré du tout, vu qu'hier, étant fort fatigué du voyage, il s'est fait servir à souper dans sa chambre, ce qui est tout naturel, et que ce matin, je ne l'ai point vu encore. Mais en quoi cela intéresse-t-il monsieur le chevalier ?

Des Mureaux toisa le bonhomme.

— Etes-vous fou ! s'exclama-t-il, ou bien oubliez-vous qu'en ma qualité d'officier de la maréchaussée, je réponds de la sécurité des habitants ?

Les traits de l'aubergiste s'effarèrent.

— Allez donc vous informer auprès du marquis de Mandar de ses intentions pour les repas. Vous viendrez me rendre réponse. Je vous attends.

L'aubergiste s'éloigna, tandis que le chevalier se mettait à déambuler de droite à gauche, ne se doutant pas que l'entretien qu'il venait d'avoir avait eu des témoins.

Et ces témoins n'étaient autres que Mandrin lui-même et Roquairol qui, embusqués derrière les rideaux de la chambre du pseudo-marquis, avaient vu le chevalier descendre de cheval.

— Attends donc un moment, fit Roquairol ; mais je le connais ce bonhomme là !... c'est le lieutenant de la maréchaussée...

Mandrin étira sa moustache.

— Vite ! s'écria Roquairol en poussant Mandrin par les épaules, vite au lit... Un grand seigneur, et un grand sei-

gneur espagnol surtout, ne se lève jamais avant midi ; un lever aussi matinal pourrait donner des soupçons au bonhomme.

Et il achevait à peine de rabattre la couverture sur Mandrin qu'on frappait discrètement à la porte.

Roquairol alla ouvrir sur la pointe des pieds et, maintenant l'hôtelier sur le seuil, en dehors de la pièce, demanda à voix basse :

— Que désirez-vous ?

— Avoir les ordres de M. le marquis, relativement au repas...

— C'est que monseigneur vient à peine de s'éveiller, répondit Roquairol.

— Mais midi va sonner, insista l'aubergiste qui songeait que le chevalier des Mureaux attendait une réponse...

Roquairol parut se rendre à l'évidence.

— Attendez un moment, dit-il, je vais tenter de parler à monseigneur ; mais, c'est bien pour vous obliger...

Il revint vers le lit, se pencha sur Mandrin :

— Le lieutenant de la maréchaussée, dit-il, l'envoie demander comment tu désires prendre tes repas.

— Réponds que je mangerai dans la salle commune. Mais, qu'il me réserve une petite table pour moi tout seul, et autant que possible près d'une fenêtre.

Roquairol plissa les paupières malicieusement.

— Compris, dit-il ; afin de pouvoir jouer des jambes, au besoin.

Il revint vers l'aubergiste.

— Monseigneur, répondit-il, prendra son repas dans la salle commune, cela l'égalera ; seulement il demande à être servi à part et autant que possible près d'une fenêtre, pour avoir du jour et de l'air ; enfin, c'est moi qui servirai monseigneur.

— Allez dans la salle, choisir vous-même la place de M. le marquis, fit l'aubergiste ; M. le marquis est ici chez lui.

Mandrin s'était levé, aussitôt l'aubergiste parti, et regardait.

— Voilà un lieutenant de la maréchaussée qui tient bien fort à faire ma connaissance, déclara-t-il.

Il était un peu ému, car il songeait à cette intrigue amoureuse, à peine nouée et au travers de laquelle la police allait se jeter.

— Bast ! fit-il en pivotant sur ses talons, le sort en est jeté.

Et puis, ajouta Roquairol qui devine sa pensée, en

ayant la précaution de mettre chacun sous notre vêtement deux bons pistolets, nous aurons de quoi couvrir votre retraite.

Il ajouta :

— Pendant que tu t'habilles, je m'en vais m'occuper de choisir le coin que tu occuperas dans la salle commune.

Il sortit et, rencontrant un domestique de l'auberge, se fit conduire à la salle ; c'était une grande pièce oblongue, percée de quatre fenêtres donnant sur la rue, et Roquairol donna ordre qu'on disposât contre l'une de ses fenêtres, dans son encoignure, la table de son maître...

Il examinait la fenêtre pour bien s'assurer que le marquis n'avait ni trop d'air, ni trop de soleil, mais cela en apparence, car en réalité, il prenait toutes précautions pour faciliter une fuite, car la prudence exigeait qu'il prévît.

Cela fait, il sortit à son tour de la salle, au moment même où un coup de cloche annonçait le commencement du repas.

*
* * *

Dans son appartement, le pseudo-marquis Mandar mettait la dernière main à sa toilette, avec l'aide de Zinetto ; il était vêtu d'un habit de velours bleu, tout brodé d'argent, ouvrant sur un gilet blanc parsemé de fleurs de soie ; sa culotte était de satin vieux rose et ses bas de soie blanche à coins dorés s'enfonçaient dans des souliers vernis montés sur de hauts talons rouges.

Une sérieuse épée à garde d'argent lui pendait au côté, soulevant assez cavalièrement la basque de son habit.

Pour l'instant, Zinetto lui poudrait les cheveux, qu'un large ruban en moire noire réunissait en queue dans le milieu du dos ; lui-même se mettait du rouge aux lèvres, ce qui, en l'avantageant, le transfigurait de façon très singulière.

— Bravo ! s'écria Roquairol, après l'avoir examiné un instant, comme fait un amateur de tableaux, les poings sur les hanches, la tête un peu penchée sur l'épaule droite, les paupières plissées.

— Tu me trouves bien ? demanda Mandrin.

— Au point qu'à mon sens cette demoiselle de Chavaillès est une heureuse pendarde d'avoir un galant si bien tourné.

Le visage de Mandrin s'empourpra.

— Roquairol ! gronda-t-il.

Mais le Provençal se mit à rire et répliqua ironiquement :

— Que Monsieur le marquis ne se mette pas en colère, la colère ne sied pas du tout au genre de beauté de Monsieur le marquis.

Puis, devenant sérieux :

— Mais, laissons cela...

Il tira d'une valise deux pistolets de respectable dimension, dont il vérifia les amorces avec soin et qu'il tendit ensuite au frère de Marianne, en disant :

— Ils sont doubles, cela fait quatre coups pour toi.

Les armes disparurent sous les longues basques du gilet à fleurs de soie et Roquairol en prit deux autres toutes semblables qu'il passa dans la ceinture de son pantalon, en murmurant :

— Et quatre font huit.

— Et quatre... font douze, dit à son tour Zinetto en l'imitant...

— C'est bien le diable, ricana le Provençal, si avec douze coups à tirer nous n'arrivons pas à opérer une retraite honorable.

On frappa au même instant ; c'était le maître d'hôtel qui venait prévenir M. le marquis que le premier service était sur la table et que, s'il voulait le manger chaud...

— Allons, dit Mandrin.

Appuyé sur le bras de son valet, suivi à quatre pas par son intendant, portant sur un plateau le gobelet d'argent dont son maître avait coutume de se servir, même en voyage, le marquis de Mandar fit dans la salle à manger une entrée sensationnelle ; les conversations se suspendirent, le maniement des fourchettes et des couteaux cessa comme par enchantement et tous les regards convergèrent vers le nouvel arrivant.

Les trois personnages supportèrent avec une aisance merveilleuse cette inspection ; ils n'eurent même pas un battement de paupières lorsqu'ils aperçurent le comte de Kérantzern qui, assis au milieu de la table, les dévisageait avec persistance.

Le capitaine du Royal-Dauphiné murmura entre ses dents, mais pas assez bas cependant pour qu'on ne l'entendît pas :

— Quelle morgue !... ces Espagnols !

Si Mandrin n'eût écouté que son premier mouvement, il eût relevé ces mots de verte façon.

Mais la pensée de la belle Andrée le retint et, comme s'il n'eût pas entendu, il prit place à la table réservée.

Quelques secondes plus tard, les conversations avaient repris de plus belle et les fourchettes recommençaient à fonctionner ; quant au marquis, il mangeait, lui aussi, servi par son valet qui lui présentait les plats que lui passait l'intendant.

Comme le second service venait d'être apporté sur la table, la porte de la salle s'ouvrit et M. des Mureaux parut sur le seuil, où il s'immobilisa pour jeter un coup d'œil sur la grande table entièrement occupée.

— Trop tard, chevalier ! ricana Kéransearn, trop tard !

Et, de fait, même en pressant les convives les uns contre les autres, on n'eût pas pu faire une place, si petite eût-elle été ; ce que voyant, M. des Mureaux esquissa une légère grimace.

Roquairol, se penchant vers Mandrin sous prétexte de lui présenter un plat, lui murmura à l'oreille :

— Invitez-le...

— En effet, répondit l'autre sur le même ton, ce serait habile.

Roquairol n'en demandait pas davantage ; il dit un mot à l'intendant qui s'avança vers le chevalier.

— Monsieur, dit-il sur un ton respectueux et assez haut pour qu'on l'entendit, M. le marquis de Mandar, mon maître, m'envoie vous demander si vous voulez lui faire l'honneur de prendre place à sa table.

M. des Mureaux demeura un moment tout interdit, faisant effort sur lui-même pour cacher la joie que lui causait cette invitation.

Avant la fin de la journée, la ville savait que lui, le chevalier des Mureaux, avait partagé le repas du marquis de Mandar, et cet incident n'était pas peu fait pour le bien poser dans l'esprit de M^{lle} Isaure.

Aussi, ce fut d'un pas allègre, bien qu'il s'efforçât de conserver l'allure grave qui convenait à son caractère et à ses fonctions, qu'il s'avança vers le pseudo-marquis.

Celui-ci, à son approche, s'était levé et, lui désignant un siège que, sur un ordre de lui, l'intendant avait déposé de l'autre côté de la table :

— Monsieur le chevalier, dit-il, donnez-vous la peine de vous asseoir, après toutefois m'avoir permis de vous remer-

cier pour la faveur que vous me faites en m'honorant de votre compagnie...

Cela avait été dit avec une urbanité parfaite et qui sentait d'une lieue son homme de bonne compagnie.

M. des Mureaux s'inclina et répliqua :

— C'est à moi, monsieur le marquis, à être honoré et à être touché de votre grâce.

Il ajouta, en scuriant un peu :

— C'est à vous que je devrai de pouvoir dîner aujourd'hui.

Le marquis lui tendait la main.

— Touchez là, chevalier, dit-il avec rondeur, et tenez pour certain que l'obligé, c'est moi.

M. des Mureaux répondit cordialement à l'étreinte de M. de Mandar.

Les deux hommes s'assirent et tout de suite la conversation s'engagea entre eux ; très circonspecte, bien réservée de la part de Mandrin ; très libre, au contraire, très abandonnée de la part du chevalier.

Tout en gardant une certaine hauteur qui pouvait passer, jusqu'à un certain point, pour la fameuse morgue espagnole, Mandrin se mit bientôt à causer avec un peu plus d'entrain ; il parlait de son pays d'origine, de l'Espagne au ciel bleu, aux sérénades enivrantes, aux nuits étoilées, avec un lyrisme qui n'était que l'écho à peu près fidèle des lectures qu'il avait faites.

Et le chevalier lui répondait par des cancanes sur Grenoble, ses habitants et ceux de ses environs.

— Tenez, mon cher marquis, dit-il enfin, en s'accoudant sur la table, pour se rapprocher davantage de son amphitryon, je veux vous prouver sans tarder ma reconnaissance.

Mandrin protesta, mais l'autre poursuivit :

— Vous arrivez ici, m'avez-vous dit, sans relations aucunes, et je sais par expérience, mon métier m'a mis souvent à même de constater les inconvénients qui découlent de relations mal choisies, je sais, dis-je, ce que c'est qu'un homme, grand seigneur, possédant une belle fortune et qui se trouve tout à coup en présence d'une société qu'il ne connaît point et qui ne le connaît point.

Mandrin, qui ne voyait pas encore où voulait en venir le chevalier, garda prudemment le silence, se contentant d'acquiescer d'un signe de tête.

— Or, il se trouve précisément que dans un château des environs se donne demain une grande fête à laquelle assistera toute la société bien placée de la ville et des environs. Je vous y veux emmener.

Par méfiance, Mandrin repoussa tout d'abord cette aimable proposition : ce serait indiscret, et puis il ne savait s'il aurait dans sa garde-robe un costume suffisamment décent pour pouvoir accompagner le chevalier.

Celui-ci se mit à rire : cette seconde objection ne tenait pas debout, car en vingt-quatre heures, un tailleur de la ville se chargerait de le vêtir aussi richement qu'il lui plairait ; quant à la première, elle n'avait pas de raison d'être, puisque le château en question n'était autre que celui de sa fiancée.

— Ce serait bien malheureux, déclara-t-il, si ma position au château de Chavailles ne me mettait pas à même d'y mener mes amis.

Chavailles ! le chevalier avait dit le château de Chavailles !

— Eh bien ! répéta M. des Mureaux, que vous semble ma proposition, monsieur le marquis ?

Lui aussi était très ému, le digne homme, car c'était à cela que tendait sa petite comédie et il se demandait, non sans anxiété quel accueil allait lui faire l'Espagnol.

Quel succès pour lui, le lendemain soir, s'il arrivait dans les salons du château, au bras de ce grand seigneur et quelle douce récompense serait la sienne s'il parvenait à procurer à sa chère Isaura la satisfaction d'amour-propre de produire aux yeux de la haute société dauphinoise ce riche étranger.

— Mon Dieu, monsieur le chevalier, dit enfin Mandrin, je commence par vous déclarer que je suis très sensible à votre charmante proposition.

— Croyez que c'est moi, au contraire, qui serai fort flatté de vous servir de parrain auprès de nos amis et connaissances.

— Vous êtes, en vérité, fort aimable, répliqua Mandrin ; mais, est-ce que vous croyez que l'on ne pourrait pas taxer d'indiscrétion une semblable démarche ?

Les sourcils du chevalier se haussèrent.

— Il se peut qu'en Espagne les salons soient rigoureusement fermés aux étrangers, mais ici, en France, on est très accueillant et l'hospitalité se pratique sur une large échelle. J'ajouterai qu'un refus de votre part me mortifierait grandement.

Devant une telle déclaration, Mandrin n'avait qu'à s'incliner.

— Votre bonne grâce me désarme, mon cher chevalier, dit-il ; j'accepte votre parrainage.

— Enfin ! s'écria M. des Mureaux, toujours radieux.

Et, lui tendant sa main par-dessus la table, le marquis ajouta :

— C'est entendu.

Le repas était terminé et le pseudo-marquis ajouta :

— Vous m'excuserez, mon cher chevalier, de vous brûler la politesse, mais pour un étranger, c'est une chose grave que de se présenter dans un salon français, et je n'ai pas trop de vingt-quatre heures pour songer à m'accommoder de telle sorte que vous ne rougissiez pas trop de moi.

XIII

UNE FÊTE AU CHATEAU DE CHAVAILLES

Il était à peu près dix heures du soir et les salons du château de Chavailles regorgeaient déjà d'invités. Par les soins du chevalier, le bruit avait été habilement répandu que le marquis de Mandar, un richissime Espagnol, dont on parlait en ville depuis vingt-quatre heures, honorerait de sa présence cette réception ; aussi le ban et l'arrière-ban de la société n'avaient-ils eu garde de manquer une si belle occasion de satisfaire leur curiosité.

A peine Andrée de Chavailles avait-elle franchi le seuil du premier salon qu'elle vit le chevalier des Mureaux qui se dirigeait vers elle.

— Mademoiselle, lui dit-il, tout essouffé, je vous cherche depuis une grande demi-heure pour vous présenter un de mes amis que je me suis permis, sans autorisation, d'amener dans les salons de Chavailles.

Bien que, sous son corsage, son cœur battît à rompre, Andrée répondit sans apparente émotion :

— Vos amis sont les nôtres, monsieur le chevalier, et, par conséquent, les bienvenus.

M. des Mureaux arrondit son bras.

— Voulez-vous, en ce cas, dit-il, me permettre de vous

mener à lui ? Il cause précisément avec votre sœur Isaure, auprès de laquelle j'ai hâte de reprendre mon poste de chevalier servant.

A grand-peine, le chevalier et sa compagne avaient fendu la foule et avaient réussi à s'approcher du groupe.

Le marquis de Mandar, les voyant venir, frisait impatiemment ses moustaches pour donner une contenance à sa main, qu'un tremblement nerveux agitait.

Quand les deux couples furent face à face, M. des Mureaux, s'adressant à sa compagne :

— Mademoiselle, je vous présente M. le marquis de Mandar ; mon cher marquis, M^{lle} de Chavailles.

Lui s'inclina profondément, pour dissimuler autant que possible sa pâleur ; elle, en faisant sa révérence, baissa la tête pour cacher sa rougeur.

— Mademoiselle, demanda-t-il, mais d'une voix tellement tremblante qu'à peine était-elle distincte, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première contre-danse ?...

Elle venait de répondre affirmativement, lorsque, soudain, une voix mordante dit à côté d'eux :

— Oserai-je demander à mademoiselle Andrée de Chavailles si elle veut me faire l'honneur de danser ce quadrille en ma compagnie ?

Cette voix était celle du comte de Kéransearn, blême, la bouche plissée, le regard fulgurant.

— Mon cher comte, répondit-elle, vous arrivez trop tard ; je viens de m'engager avec monsieur.

Instinctivement, la main du comte se porta à la garde de son épée ; mais il demeura tout bête, car, avant qu'il eût pu prononcer une syllabe, Andrée s'était éloignée au bras du marquis, et, quelque dépit qu'il en eût, il lui fut impossible de les retrouver.

— Mademoiselle, demanda Mandrin, en faisant mine d'enlacer la taille de la jeune fille, je suis à vos ordres.

Elle le regarda, sourit malicieusement et lui demanda :

— Tenez-vous beaucoup à danser, monsieur le marquis ? Il fait un clair de lune superbe, poursuivit Andrée, et nous serions, dans le parc, à merveille pour causer.

A travers les groupes qui dansaient, ils se faufilèrent jusqu'à une sorte de jardin d'hiver qui servait en quelque sorte de vestibule, et au moment où ils en franchissaient le seuil, comme un presque imperceptible souffle arrivèrent jusqu'à l'oreille de Mandrin ces mots :

— Bonne chance, vieux ! Roquairol veille sur ton roucoulage ; donc, pas de crainte des importuns...

Le pseudo-marquis tressaillit et ses sourcils se froncèrent, trahissant la douleur aiguë que venaient de lui causer ces paroles.

Depuis un instant, il se faisait illusion sur lui-même et prenait au sérieux le personnage dans la peau duquel il était entré ; depuis un instant, l'existence lui apparaissait tout heureuse et toute dorée ; il était le marquis de Mandar, il aimait M^{lle} de Chavailles et il était aimé d'elle !

Et voilà que, brusquement, il tombait de la hauteur où l'avait élevé son amoureuse imagination : il n'était que Mandrin, un chef de bande, un contrebandier, un voleur, un banni de la société, et la comédie qu'il jouait était infâme !

Un frisson glacé lui secoua le corps tout entier, en même temps qu'un accès de rage folle s'empara de lui.

En dépit de la guerre qu'il avait déclaré à une partie de la société, en dépit du métier qu'il faisait, Mandrin était un honnête homme, et il se désespérait intérieurement d'être obligé de jouer cette comédie.

— Eh bien ! monsieur le marquis, dit tout à coup M^{lle} de Chavailles, en faisant halte et en regardant alors, pour la première fois, son compagnon, est-ce donc là tout ce que vous inspirent le souffle du vent dans les arbres, le clair de lune et le chant du rossignol ?

Elle avait prononcé ces mots d'une voix quelque peu moqueuse, mais dont l'intonation n'avait assurément pas d'autre but que de masquer l'émotion qui la poignait.

Mandrin, après avoir pris un temps, répondit :

— Excusez-moi, mademoiselle, mais mon trouble est si grand que les paroles restent dans ma gorge sans pouvoir arriver sur mes lèvres et que tout ce dont celles-ci sont capables...

Il s'interrompit, éleva un peu la main de sa compagne et sur le gant de peau blanc et frais appliqua ses lèvres.

Andrée se mit à rire.

— Eh ! mais, fit-elle, voilà un langage qui, pour être muet, n'en est pas moins fort compréhensible.

Elle ajouta, parlant sérieusement, cette fois :

— Heureusement que vous avez un laquais dont la langue est plus déliée que la vôtre, monsieur le marquis, sinon j'aurais eu le malheur de ne pouvoir adresser jamais de remerciements à celui qui m'a si courageusement sauvée et qui, ensuite, s'est dérobé si discrètement.

Comme il gardait le silence, baissant la tête, M^{lle} de Chavailles, le menaçant du doigt :

— Il paraît, monsieur le marquis, que votre courage — qui éclate en certaines circonstances — se cache absolument en certaines autres, et que, si vous n'hésitez pas à vous jeter à la tête d'un cheval emporté, à plonger dans les eaux d'une rivière profonde, vous devenez poltron dès qu'il s'agit d'aborder une femme et de lui déclarer vos sentiments.

On trouvera peut-être que M^{lle} de Chavailles s'exprimait avec une liberté de langage un peu bien grande et qu'il eût convenu à la modestie d'une jeune fille de se montrer plus réservée dans ses paroles ; mais il ne faut pas oublier que M^{lle} de Chavailles avait près de vingt-trois ans, qu'elle était orpheline et qu'il lui avait forcément fallu prendre depuis plusieurs années l'habitude de parler et d'agir avec autorité.

Mandrin se troubla ; sentant tout à coup bouillonner au fond de son cœur l'amour profond que lui avait inspiré Andrée, il saisit les mains de la jeune fille, les serra contre sa poitrine, en balbutiant :

— Ah ! mademoiselle ! mademoiselle !

Elle se dégagea doucement, recula un peu et s'en fut s'asseoir sur un banc rustique installé au pied d'un gros hêtre.

— Tenez, dit-elle, monsieur le marquis, venez prendre place près de moi et causons raisonnablement ; nous ne sommes plus, ni vous ni moi, à l'âge où une amourette vous transporte et vous fait tout oublier ; grâce à votre laquais qui, en cette circonstance, a joué pour vous le rôle de la Providence, nous savons tous les deux à quoi nous en tenir sur nos sentiments réciproques.

Mandrin, l'interrompant, se jeta à genoux et s'exclama :

— Mademoiselle, je vous aime ! je vous aime comme un fou !

Andrée de Chavailles prit aussitôt un ton de dignité :

— Relevez-vous, monsieur le marquis, dit-elle, relevez-vous, car il suffirait que quelque indiscret vous vit en cette position pour faire jaser les mauvaises langues.

Elle ajouta :

— Nous sommes seuls, monsieur le marquis, et ma réputation est sous votre seule sauvegarde.

Mandrin balbutia quelques vagues protestations et reprit place sur le banc.

Un long silence régna, au bout duquel il dit :

— Mademoiselle, je désirerais vous poser une question.

— Parlez, monsieur, et s'il est en mon pouvoir de vous répondre, je le ferai sincèrement.

— M. le comte de Kéransearn a-t-il des droits sur vous ?
Andrée ne se méprit pas au sens de ces paroles et elle répliqua en souriant :

— Seriez-vous jaloux, monsieur le marquis ?

— Vous savez que je vous aime, mademoiselle, s'exclama Mandrin, et vous demandez si je suis jaloux ! Mais je le suis du rayon de soleil qui effleure vos cheveux, du souffle de brise qui caresse votre visage, de la fleur que vous respirez, de l'oiseau dont votre main effleure le plumage.

— Là, là... fit M^{lle} de Chavaillès, un peu moqueuse en apparence, mais au fond fort flattée et très heureuse de l'intensité du sentiment que traduisaient ces paroles exagérées dans la forme, mais sincères, néanmoins, M. de Kéransearn n'est ni soleil, ni brise, ni fleur, ni oiseau.

— Il est votre fiancé...

— Les gens de Grenoble ont bientôt fait de fiancer les gens.

Mandrin poussa un cri de joie.

— Serait-il vrai ? fit-il.

M^{lle} de Chavaillès se redressa, comme si l'exclamation de Mandrin l'eût froissée.

— Vous aurais-je suivi ici, demanda-t-elle, et vous permettrai-je de me tenir un semblable langage si M. de Kéransearn était pour moi autre chose qu'un galant, qu'un soupirant, regardé par moi jusqu'à présent d'un oeil un peu plus favorable que ceux qui me font la cour, mais auquel cependant ne m'attachent aucun lien ni aucune promesse.

Mandrin, ivre de joie, lui saisit les mains et les baisa, sans qu'elle songeât à les lui retirer.

— Serait-ce donc un espoir que vous me donnez ? interrogea-t-il.

Elle se tut et lui aussi garda le silence, car ils en étaient arrivés au point où la conversation ne pouvait se conclure que par un mutuel aveu : lui, il avait parlé déjà ! c'était à elle maintenant.

Mais elle se leva brusquement, éprouvant une véritable répugnance à lui faire connaître les rêves dont s'était bercée, plusieurs semaines durant, son imagination, ayant pudeur à lui avouer ses sentiments en cet endroit et dans de semblables circonstances.

— Monsieur le marquis, dit-elle, voulez-vous bien m'offrir votre bras pour rentrer dans le bal ; voici quelque temps déjà que nous sommes ici et nos amis pourraient s'inquiéter de ma disparition.

— Vous avez raison, et je vous demande pardon de n'y avoir pas songé le premier.

Ils reprirent lentement l'allée par laquelle ils étaient venus s'asseoir sur le banc, et Mandrin murmura au bout de quelques pas :

— Dois-je espérer, mademoiselle, que ma franchise ne vous a pas trop déplu et qu'il me sera permis...

— Laissez-moi le temps de me reconnaître.

— Réfléchissez donc, mademoiselle, s'exclama Mandrin avec feu, et fasse le ciel que vos réflexions me soient favorables !

En ce moment, il avait perdu toute notion de la réalité et se croyait pour de bon dans la peau du bonhomme dont il avait emprunté les habits et dont il portait le nom.

Plus de Carrouges, plus de Marianne, de Suzette, de château de Saint-André ; il n'y avait plus que le marquis de Mandar, grand d'Espagne et amoureux de M^{lle} Andrée de Chavaillès.

— Arrive donc ! s'exclama, comme ils mettaient le pied sur le seuil du jardin d'hiver, Marie de Chavaillès en s'adressant à sa sœur ; on te cherche partout...

Puis, entraînant sa sœur, elle fit une révérence à Mandrin, en disant :

— Monsieur le marquis, à l'avantage de vous revoir.

Andrée, elle, lui fit un signe amical avec son éventail et, fût-ce réalité, fût-ce illusion d'amoureux, il sembla à Mandrin que la jeune fille en portait l'extrémité à ses lèvres.

Et il demeurait immobile, à la même place, regardant s'éloigner M^{lle} de Chavaillès, lorsque soudain entre elle et lui une silhouette humaine se dressa qui se campa dans une allure provocante, la main gauche sur la garde de l'épée, la main droite chiffonnant le jabot de dentelle.

Cette silhouette était celle du comte de Kéransearn.

— Monsieur le marquis, fit-il d'une voix railleuse, permettez-moi de vous adresser tous mes compliments.

Mandrin inclina la tête et répondit :

— Avant de les accepter, monsieur, permettez-moi de savoir d'abord par qui ils me sont adressés et, ensuite, à quel sujet.

Le comte recula de deux pas, se campa insolemment et dit :

— Je me nomme le comte Hector de Kéransearn et suis capitaine au régiment du Royal-Dauphiné ; quant aux com-

pliments que je vous adresse, ils portent sur la rapidité avec laquelle vous savez vous introduire dans le cœur des jeunes filles.

Mandrin devint tout rouge, puis tout pâle, se mordant les lèvres pour retenir les paroles imprudentes qui eussent pu, sur le premier moment, lui échapper, puis, quand il fut sûr de lui, il répliqua :

— Monsieur le comte, vos compliments n'étant pas mérités, je les repousse, car je n'ai aucun mérite à m'introduire dans un cœur qui n'était pas fermé et vous savez, puisque vous êtes homme de guerre, qu'emporter une place qui ne se défend pas n'a jamais été un titre de gloire pour un soldat.

Ce fut au tour de Kéransern de devenir tout pâle, puis tout rouge.

— Monsieur le marquis, dit-il d'un ton menaçant, vous vous vantez !

Mandrin l'arrêta d'un geste.

— Paix là, monsieur, fit-il ; on pourrait croire que nous nous querellons, et ce n'est certainement pas le lieu ; rien ne nous sera assurément plus facile que de nous retrouver autre part qu'ici, s'il vous convient de donner suite à cette conversation.

Cela dit sur un ton plein de désinvolture, Mandrin tourna les talons et, fort content de lui-même, entra dans les salons.

Le bal battait son plein ; la plus grande animation régnait, et l'ancien soldat du Royal-Dauphiné, un peu étourdi par les éclats de cette fête, la première à laquelle il assistait, se retira dans une embrasure de fenêtre, de laquelle il pouvait voir, sans être trop bousculé par eux, passer et repasser les couples de danseurs.

Soudain, derrière lui, contre le carreau, il entendit un petit bruit sec qui se produisait de si singulière façon qu'il eut le pressentiment de quelque appel, soit de Roquairol, soit de Zinetta...

Il se retourna carrément, ouvrit la croisée et s'accouda tranquillement sur l'appui, comme pour humer à son aise la fraîcheur de la nuit.

Caché dans un massif, tout contre la muraille du château, Roquairol attendait.

— Il y a du nouveau, fit-il. J'étais à l'office, en train de causer avec Claudine, lorsque mon Bricquebec arriva ; il était tout essoufflé et paraissait très ému. L'expédition contre Pont-le-Claix a manqué... les compagnons se sont

heurtés à une forte troupe de maréchaussée et ont été obligés de se retirer.

— Des morts ? interrogea Mandrin.

— Trois, répondit le Provençal... mais ça ne serait rien : le pis est qu'il y a des prisonniers.

— Diable ! fit le frère de Marianne.

— Ou plutôt il n'y en a qu'un ; mais celui-là a la langue effilée comme plusieurs. C'est Perrinet.

Au contraire de Roquairol, qui paraissait inquiet, Mandrin, lui, sembla rassuré.

— Que crains-tu ?

— Tout, répondit l'autre. Perrinet est jaloux de la situation prépondérante que tu as prise parmi nous et, s'il trouve moyen de sauver sa peau en vendant la tienne...

Mandrin demeura un instant songeur.

— Il faudrait le voir, murmura-t-il, et savoir jusqu'à quel point on peut avoir confiance en lui. Mais rien ne presse, quelques jours s'écouleront certainement avant que le prisonnier ne soit soumis à la question, et il n'a pas intérêt à parler tant qu'on ne l'y contraindra pas par des moyens violents.

Roquairol plongea dans les ténèbres et disparut.

Mandrin, lui, demeura à la même place, accoudé à la croisée : ce que venait de lui dire Roquairol était déjà loin de sa pensée, et c'est à M^{lle} de Chavailles qu'il songeait ; l'entretien qu'il venait d'avoir avec elle avait encore augmenté le sentiment qu'il avait pour elle.

Une main qui se posait sur son épaule le fit se retourner : cette main était celle du chevalier des Mureaux.

— Eh ! quoi, mon cher marquis, lui dit-il d'un ton enjoué, êtes-vous donc si absorbé par la contemplation des étoiles, que vous ne vous aperceviez pas de ce qui se passe céans ?...

A son grand étonnement, le pseudo-marquis constata alors que les danses avaient cessé et que, derrière lui, le grand salon était vide.

— S'est-on déjà retiré ? demanda-t-il, tout effaré.

— Non pas, seulement, les maîtresses de la maison, jugeant qu'après des danses si effrénées, les danseurs devaient avoir besoin de réconfortant, ont fait préparer un souper dans la cour, et c'est pour y prendre part que je vous viens chercher...

Ce disant, il le prenait par le bras et l'entraînait.

On était arrivé dans la cour où, sous une grande tente, éclairée par des lanternes de couleur, une cinquantaine de

petites tables étaient servies, couvertes de cristaux, d'argenterie et de fleurs.

A chaque table, six convives étaient assis : trois gentils-hommes et trois dames que servaient les trois cavaliers. Toutes ces tables formaient une circonférence à laquelle une table un peu plus grande servait de centre, et qu'occupaient les trois demoiselles de Chavaillès.

Pour l'instant, le comte de Kéransern seul y était assis en leur compagnie : deux sièges étaient vides.

— Le voici !... le voici !... s'exclama le chevalier en poussant presque devant lui Mandrin, qui s'avancait tout confus.

Et il ajouta, en prenant place auprès de la grosse Isaure, tandis que son compagnon, sur une invitation d'Andrée, s'asseyait lui aussi :

— Savez-vous bien qu'à, tandis que nous sommes occupés à nous divertir, la bande à Mandrin va peut-être tomber entre nos mains...

Heureusement pour notre héros que cette nouvelle excita chez les auditeurs une émotion telle que son trouble passa inaperçu, et qu'il eut le temps de reprendre possession de lui-même avant qu'on ne songeât à lui...

— Oui, mademoiselle, oui, mon cher comte, poursuivait M. des Mureaux, en se donnant des airs d'importance, avant quelques jours nous tiendrons ce brigand... et ce ne sera pas trop tôt.

— Quelle horreur d'homme ! s'exclama M^{lle} Isaure.

M^{lle} Marie dit d'un ton railleur :

— Il y a si longtemps que vous nous annoncez cette importante capture, monsieur le chevalier, que vous m'excuserez si je suis un peu sceptique aujourd'hui.

Le chevalier fit la grimace, mais une grimace qui disparut presque aussitôt, et s'adressant directement à Andrée :

— Quoi qu'il en soit, mademoiselle, et n'en déplaise à votre sœur, je vous promets, dès à présent de vous faire mettre en belle place le jour où l'on pendra ce brigand...

Andrée eut un mouvement de répulsion.

— Grand merci, monsieur le chevalier, répliqua-t-elle vivement ; mais c'est là un spectacle qui me tente d'autant moins que ce Mandrin ne m'intéresse guère.

Ces mots soulevèrent un cri de réprobation générale ; alors la jeune fille, sans s'émouvoir, s'adressant à Mandrin lui-même, dont le cœur battait avec une violence inouïe :

— Figurez-vous, monsieur le marquis, dit-elle, que le Mandrin dont nous parlons est un chef de contrebandiers qui a son quartier général établi non loin de Grenoble et qui agit

avec une audace, une intelligence telles que la pauvre maréchassée est sur les dents.

— Andrée ! fit M^{lle} Isaure d'un ton de reproche, comment pouvez-vous parler ainsi !

— Chacun parle suivant son tempérament, riposta la jeune fille ; moi, j'ai toujours eu de la sympathie pour le gibier qu'on chasse, quel qu'il soit, et je trouve qu'il lui faut plus d'intelligence, plus d'adresse, plus de courage, pour déjouer les ruses du chasseur, qu'il n'en faut à celui-ci pour le forcer et s'en emparer. C'est pourquoi vous me verriez contristée de la nouvelle que vient de nous annoncer M. des Mureaux, si, comme Marie, je n'étais quelque peu sceptique à l'endroit de la maréchassée de Grenoble.

Marie adressa à sa sœur un regard de reproche, et M^{lle} Isaure eut devoir marquer sa réprobation par de petits cris effarouchés qui étaient absolument grotesques.

Quant au comte de Kéransern, il voulut bien rire du bout des lèvres et déclarer que, pour sa part, il trouvait le paradoxe amusant, car il était bien convaincu que M^{lle} Andrée ne voulait que plaisanter.

Mais la jeune fille se récria.

Non pas : elle parlait très sérieusement, tout ce qu'elle avait entendu conter de Mandrin avait plaidé en faveur du brave garçon, d'autant plus qu'on le disait très bon pour les pauvres gens.

— A-t-on ajouté, demanda le comte de Kéransern avec un sourire un peu railleur, que c'est un fort bel homme ?

— J'ignorais ce détail, répondit Andrée sur le même ton, mais il a bien son importance, surtout sur le jugement d'une femme, et je sais bien, quant à moi, qu'il augmente ma sympathie pour le terrible contrebandier.

Elle ajouta, après un moment :

— Mais comment savez-vous cela ?

— Mon Dieu, ma chère demoiselle, de la manière la plus simple du monde, ce brigand a été soldat dans ma compagnie.

— Vous ne l'aviez jamais dit, s'exclama-t-on autour de lui.

— La chose n'était pas assez flatteuse pour le régiment de Royal-Dauphiné, pour que je l'allassse crier sur les toits.

Il ajouta méchamment :

— Mais je voyais M^{lle} de Chavaillès tellement fêlée de ce bandit, que je n'ai pu résister au désir de lui être agréable en lui donnant, sur le physique de ce misérable, des renseignements aussi avantageux.

Mandrin dit alors :

— L'hôtelier m'en a parlé et il paraît, qu'en effet, il a été soldat dans le Royal-Dauphiné...

— Qu'il a cru devoir quitter sans tambour ni trompette, s'exclama Kérantern.

— Le bruit a couru un moment, dit encore Mandrin, qu'il aurait déserté pour tenter de sauver de l'échafaud le mari de sa sœur, un M. Carrouges, qui a été roué, voici quelques semaines...

M^{lle} Andrée battit des mains.

— Bravo ! s'exclama-t-elle ; voilà qui est d'un courageux garçon, ce me semble.

Mandrin se récria :

— Ah ! fit-il, ce n'est pas le courage qui lui manque, car l'hôtelier m'a conté aussi que ce Mandrin, durant la guerre avec les Impériaux, avait sauvé la vie à son capitaine.

Andrée se tourna vers M. de Kérantern :

— Est-ce vrai, cela ? demanda-t-elle.

Le comte était devenu rouge et répondit :

— C'est la vérité.

Andrée fit une moue réprobative.

— Et vous le traitez de bandit, monsieur le comte, dit-elle ; voilà qui ne fait guère l'éloge de vos sentiments de reconnaissance.

Kérantern fronça les sourcils et riposta :

— Il est regrettable, mademoiselle, que je n'aie conservé avec ce drôle aucune relation, je lui eusse fait part, sans tarder, de vos sentiments et c'eût été pour vous, sans doute, un grand plaisir que de l'inviter à votre prochain bal.

Arrivée à ce point, la conversation menaçait de mal tourner ; aussi Marie tenta-t-elle d'en changer le cours, en demandant brusquement :

— A propos, n'est-ce pas la semaine prochaine que le château de Saint-André doit être remis en vente ?

A ces mots, M^{lle} Isaure devint toute pâle et se signa précipitamment.

— Qu'avez-vous besoin de parler de cela, petite sotte ? grommela-t-elle.

Mais M. des Mureaux dit à son tour, très grave :

— J'ai ouï dire qu'il était préférable de ne point s'occuper des lieux hantés.

Et, s'adressant à Kérantern :

— N'est-ce pas votre avis, mon cher comte ? demanda-t-il.

Kérantern se frisa la moustache d'un air d'importance.

— Oh ! nous autres soldats, vous savez, nous faisons fi

de tous ces préjugés, et nous ne croyons guère au diable que lorsqu'il nous apparaît sous l'uniforme d'un Autrichien ou d'un Anglais. Alors, nous fonçons dessus à la baïonnette, et voilà.

M. des Mureaux se trouva sans doute humilié de l'assurance de M. de Kérantern, car il riposta aussitôt :

— Il est fâcheux que vos soldats ne pensent pas comme vous, car le poste qui avait été envoyé au château pour protéger M^{me} de Mondoubleau a tourné les talons bien rapidement, ce me semble...

Le capitaine se mordit les lèvres et attacha sur le chevalier un regard furieux.

— Je ne crois pas, répliqua-t-il, que les soldats de la maréchaulsée aient fait meilleure contenance.

— Ah ! mais, eux, c'est bien différent ! s'écria le chevalier, mes soldats sont des gens pieux, qui croient à quelque chose...

Mandrin, est-il besoin de le dire, s'amusait prodigieusement.

— Est-ce que par hasard, interrogea-t-il avec une naïveté parfaitement feinte, outre ce coquin de Mandrin, votre pays serait affligé de la présence du diable ?

Ce fut M^{lle} Isaure qui répondit, en narrant par le menu tous les événements étranges et terrifiants dont le château de Saint-André avait été le théâtre, depuis la mort du procureur.

— Voilà pourquoi je suis bien certaine, pour ma part, que cette pauvre procureuse pourrait bien mettre son château en vente jusqu'à la consommation des siècles sans qu'il se présentât un acquéreur.

— Et cependant, ajouta M^{lle} Andrée de Chavailles, c'est une propriété de toute beauté et située dans un endroit admirable.

— On pourrait alors l'acheter dans de bonnes conditions, murmura le pseudo-marquis de Mandar.

— Dans d'excellentes conditions, assurément, affirma le chevalier ; mais, comme le disait, il n'y a qu'un instant, M^{lle} Isaure, il n'y aura pas plus d'amateurs à la seconde mise en vente qu'il n'y en a eu à la première.

— Pardon, reprit Mandrin, il se pourrait qu'il y eût un amateur, moi.

On se récria autour de lui ; pour la troisième fois, M^{lle} Isaure se signa, mais Mandrin poursuivit :

— Pensez-vous, monsieur le chevalier que les soldats espagnols le cèdent en courage aux soldats français ? Tout

à l'heure, M. le comte de Kersausern affirmait que, quant à lui, il ne connaissait en fait de diable que ceux qui se présentaient à lui sous un uniforme étranger et qu'alors il fonçait dessus l'épée à la main. Je ne suis pas, pour ma part, plus superstitieux ; voilà pourquoi, si je puis profiter de la superstition des autres pour faire une bonne affaire, je n'aurai garde d'y manquer...

Il s'adressa à Andrée et demanda :

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

M^{lle} de Chavailles répondit :

— Oh ! moi, monsieur le marquis, il ne faut pas me demander mon avis ; je ne pense pas comme tout le monde et, du moment qu'une action me ferait sortir — par un côté quelconque — de la banalité, je l'approuve...

— Vous engageriez M. le marquis à acheter Saint-André ! s'exclama à son tour M. des Mureaux...

Mandrin sourit.

— Je cherchais précisément, désirant me fixer dans le pays, soit un hôtel à Grenoble, soit un château dans les environs, où je pusse m'installer. Saint-André pouvant être acquis dans de bonnes conditions, j'irai dès demain chez le notaire.

« Et à moins que M. Satan ne vienne mettre une surenchère, ce dont je doute fort, j'aurai l'honneur de vous recevoir chez moi pour l'inauguration de ma nouvelle propriété.

XIV

LE CHÂTEAU DU DIABLE

Mandrin, depuis le soir où il avait été présenté enfin à M^{lle} de Chavailles, menait une existence très fatigante : ses journées étaient consacrées soit à parader dans les lieux publics de Grenoble et à éblouir tout le monde par son faste, soit à courir à Chavailles pour y faire à Andrée une cour de plus en plus pressante ; mais, la nuit venue, il redevenait Mandrin, s'échappait de l'hôtellerie par la fenêtre de sa chambre qui, on s'en souvient, donnait sur un verger, et courait prendre la tête de ses hommes pour les conduire à quelque expédition ; depuis qu'il s'était glissé dans la peau du marquis de Mandar, les expéditions des contrebandiers s'étaient transformées en véritables promenades, le lieutenant de la maréchassée se laissait le plus facilement du monde extorquer par son nouvel ami les mesures de police prises contre la bande de Mandrin.

Un beau jour, le chevalier lui confia qu'il espérait bien mettre la main sur Mandrin avant peu.

— Comment cela ?

— Vous vous rappelez bien qu'au bal de M^{lle} de Chavailles, on m'a plaisanté parce que j'avais annoncé cette nouvelle ?

« Eh bien ! dans une de nos dernières rencontres avec les contrebandiers, nous leur avons fait un prisonnier, je crois l'avoir dit.

— Je n'ai pas fait attention, répondit Mandrin avec un grand flegme.

La vérité, c'est que, depuis qu'il connaissait l'arrestation de Perrinet, Mandrin n'avait cessé de songer au moyen de se mettre en rapport avec le prisonnier.

Malheureusement, Perrinet, atteint d'un coup de feu dans cette rencontre, avait été porté à l'hospice, où on l'avait soigné avec beaucoup d'intérêt, sur la recommandation spéciale du lieutenant de la maréchaussée...

Or, en dépit de tout son génie, Mandrin n'avait pu arriver à pénétrer auprès du blessé ; mais ses renseignements le lui présentaient comme allant de mieux en mieux et sur le point de recouvrer, d'un moment à l'autre, l'usage de la parole.

C'était ce moment-là qu'appréhendait Mandrin, car, pour sauver sa peau, l'autre ne manquerait certainement pas de vendre ses anciens camarades.

Aussi le contentement manifesté par le lieutenant de la maréchaussée lui causa-t-il un vague effroi ; il acheva rapidement son déjeuner et, sous prétexte de lettres importantes à écrire, se retira dans son appartement où Roquairol le suivit.

Durant un instant, les deux hommes se regardèrent en silence.

Tout à coup, la bouche de Roquairol se fendit dans un large rire muet.

— Quels sont les gens qui ont accès dans un hospice : les prêtres et les médecins. Or, il nous faut écarter le prêtre, qui ne pourrait nous rendre de service que si Perrinet était sérieusement malade ; mais comme, au contraire, il va beaucoup mieux, c'est un médecin et non un prêtre qu'il faut à son chevet.

— Très bien raisonné... Alors ?

— Je propose donc d'attendre le médecin à sa sortie de l'hospice, c'est-à-dire après sa seconde visite qui a lieu vers les sept heures et demie ; la nuit tombant rapidement en cette saison, nous le filons, nous le bâillonons, nous le ficelons, nous le transportons, dans un endroit sûr, et demain matin, tu te présentes hardiment pour faire, à sa place, la visite des malades. Que dis-tu de mon plan ?

— Qu'il est ingénieux... ce soir nous ferons le coup et demain matin... on sera assuré de Perrinet...

— Je rappellerai à M. le marquis qu'il est attendu, aujourd'hui, à Chavailles par M^{lle} Andrée et que, s'il veut être de retour ici pour sept heures, il n'a que le temps de monter à cheval.

Moins de vingt minutes plus tard, le marquis de Mandar mettait pied à terre devant la grille du château.

— M^{lle} Andrée est sortie, répondit Claudine ; elle est au village où on élève, chez les sœurs, une petite protégée à elle... Mademoiselle m'a chargée de dire à Monsieur le marquis, s'il venait, qu'il pouvait l'aller rejoindre chez les sœurs.

Mandrin sauta sur son cheval et, en deux temps de galop, atteignit les premières maisons du village...

Comme il allait demander à une bonne femme qui, debout sur le seuil de sa maisonnette, le regardait passer, de vouloir bien lui indiquer la maison des sœurs, il vit venir à lui M^{lle} de Chavailles, donnant la main à une enfant tout de noir vêtue et qui paraissait avoir dans les quatorze ans...

Il eut tout de suite le pressentiment que c'était là sa nièce, et une sueur froide lui perla au front, à la pensée que Suzette allait le reconnaître.

Que faire ? M^{lle} de Chavailles déjà lui faisait, de loin, des signes amicaux avec sa main.

Au lieu de ralentir l'allure de son cheval, il l'accéléra au contraire, préférant brusquer la situation.

C'était son bonheur qui allait se jouer ; mais il n'était pas d'humeur à languir, et s'il lui fallait voir s'évanouir son rêve, il préférerait que ce fût sans tarder.

— Bonjour, mon cher marquis, fit gaiement M^{lle} de Chavailles, quand il eut arrêté son cheval près d'elle, en lui tendant la main dans un geste familier.

Et, poussant vers Mandrin sa compagne :

— Voici la petite protégée dont je vous ai parlé ; n'est-elle pas aussi charmante que je vous l'ai dit ?

— Mille fois plus, mademoiselle.

Et, se penchant sur sa selle vers Suzette, en s'adressant à Andrée :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, d'embrasser cette charmante enfant.

En même temps, il saisissait la fillette, l'enlevait à bout de bras, l'assit sur le devant de sa selle et l'embrassa tendrement, longuement.

— Silence, si tu m'aimes, Suzette, lui murmura-t-il à l'oreille ; ne me reconnais-tu pas ; ma vie, celle de ta mère, la tienne, en dépendent...

Elle lui avait jeté câlinement ses bras autour du cou, lui rendant ses caresses, tandis que des larmes de joie coulaient silencieusement le long de ses joues. Depuis qu'elle avait été séparée de sa mère, à la mort de laquelle ce gredin de Bricquebec l'avait fait croire, elle ne faisait que pleurer, se croyant seule au monde. Et elle retrouvait l'oncle Louis qui toujours avait été si bon pour elle, et l'oncle Louis lui parlait de sa mère en deux mots qui lui mettaient au cœur une joie insensée.

— Sois tranquille ! lui répondit-elle.

Elle sauta légèrement à terre, mais poussa un gémissement douloureux : son pied avait porté à faux sur la route, et elle demeurait là, accroupie, le visage entre les mains, pleurant.

— Tu t'es fait mal ? interrogea-t-elle.

Mandrin s'était précipité hors de selle et, agenouillé près de Suzette, l'avait prise dans ses bras, lui murmurant à l'oreille des paroles caressantes.

— Ne te désole pas, chuchota-t-elle ; je n'ai rien.

Mandrin respira, disant :

— Je crois que ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de la reconduire chez les sœurs.

— Mais elle ne pourra pas marcher, objecta Andrée.

— Qu'à cela ne tienne, répondit-il ; je vais remonter à cheval et je la tiendrai assise sur mes genoux.

Quand il fut en selle, il tendit la main à la fillette, l'enleva, l'installa commodément et dit :

— En route !

— Marchez tout doucement, fit M^{lle} de Chavailles ; moi, je prends au plus court pour prévenir et prier qu'on prépare un lit.

Elle partit et, légère comme un oiseau, disparut au tournant d'une rue.

Alors, Suzette se retourna et, se jetant au cou de Mandrin :

— Ta mère t'envoie mille baisers, chère petite.

— Elle est donc vivante ! cria-t-elle.

— Quelles raisons avais-tu de la croire morte ?

— L'homme qui m'a emmenée m'a dit qu'il venait de la part de maman ; que papa était un contrebandier, comme lui, et venait d'être arrêté ; que maman allait être arrêtée, elle aussi, et qu'elle m'ordonnait de le suivre pour me mettre à l'abri de la maréchaussée.

— Alors, tu l'as suivi ?

— J'ai obéi ; puis, le lendemain, il est venu m'annoncer

que maman était morte des coups que lui avaient donnés les soldats, que papa avait été pendu et que je serais jetée en prison si on apprenait jamais mon nom ; j'ai beaucoup pleuré, mais je me suis tue, parce que j'avais peur...

Elle se pressa contre la poitrine de son oncle et ajouta :

— Maintenant que je t'ai retrouvé, je n'ai plus peur du tout.

Mandrin lui rendit ses caresses.

— Certes... et tu n'as aucune raison d'avoir peur, ni pour toi, ni pour ta mère, mais à condition que tu saches te taire.

À cinquante mètres en avant, sur le seuil d'une maison toute blanche et de modeste apparence, un groupe de religieuses se tenait, au milieu duquel se reconnaissait M^{lle} de Chavailles.

Mandrin prit une fois encore l'enfant entre ses bras, la serra sur sa poitrine bien tendrement et lui dit :

— Au revoir, Suzette ; aie confiance en la vie maintenant, songe que je veille sur toi, que je pense à toi, que je travaille pour toi.

Le cheval s'arrêta devant le groupe de religieuses qui, toutes, à qui mieux mieux, s'empressèrent autour de la fillette.

— Vous m'attendez, monsieur le marquis, demanda M^{lle} de Chavailles ; je vais m'assurer par moi-même que cette pauvre enfant ne manquera de rien.

Mandrin inclina la tête en signe d'acquiescement et suivit d'un regard plein de reconnaissance la jeune fille, qui s'éloignait derrière le groupe de religieuses.

Des pensées amères lui venaient : il lui semblait que son rôle, à lui, était d'autant plus odieux que les qualités de M^{lle} de Chavailles augmentaient en fiombre, et il maudissait le destin de lui avoir mis au cœur cet amour qui ne pouvait être payé de retour que grâce à la comédie, à la dissimulation, à l'hypocrisie, qui, désormais, devaient être sa ligne de conduite.

Ah ! s'il eût eu seulement assez d'énergie pour fuir, pour mettre entre elle et lui une distance suffisante pour que l'envie de la revoir se brisât à un obstacle matériel insurmontable.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle quand elle revint, remarquant en lui quelque chose de changé ; vous paraîsez triste ?

Il s'efforça de rire.

— Non ! s'exclama-t-il, mais pas le moins du monde, je

pensais à vous et j'étais tout attendri de vous voir et bonne, si compatissante pour cette enfant... que vous ne connaissez pas, par le fait.

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton interrogatif, afin d'amener la jeune fille à dire le fond de sa pensée relativement à Suzette.

Mais elle n'attachait pas à sa bonne action plus d'importance que cela et elle se contenta de répondre :

— C'est vrai, je la connais à peine, cette enfant, mais j'en sais assez pour m'intéresser à elle. Claudine, une nuit, est venue m'éveiller pour m'annoncer qu'elle avait trouvé dans le parc une pauvre petite créature grelottant de froid et mourant de faim, que de méchantes gens poursuivaient et auxquelles il fallait la soustraire. N'était-ce pas suffisant pour que je prisse soin d'elle ?

Mandrïn lui saisit les mains.

— Vous êtes la meilleure des créatures, murmura-t-il.

Elle attribua cette émotion à l'amour qu'il avait pour elle et, loin de s'en étonner, s'en montra ravie, car elle, de son côté, commençait à ne pas le voir avec indifférence. Déjà, dans sa pensée, il avait distancé, et de très loin, M. de Kéransern ; c'était déjà beaucoup ; le reste ne tarderait pas à venir.

— Vous nous restez à dîner, demanda-t-elle tout à coup, en apercevant la grille du château qui se dressait devant eux à quelque distance.

Il tressaillit et ses sourcils se froncèrent à la pensée que Roquairol l'attendait de bonne heure à l'auberge des Trois-Mages pour y concerter l'expédition projetée le matin contre le médecin de l'hospice...

Il réprima un soupir, s'inclina en s'efforçant de conserver son impassibilité et répondit :

— Vous me voyez désolé, mademoiselle, mais il m'est impossible d'accepter : une invitation antérieure me prive du plaisir de votre compagnie.

Il saisit la main qu'elle lui tendait, se pencha sur sa selle, baisa les doigts roses et gantés de la jeune fille, puis, se redressant, mit ses éperons aux flancs du cheval qui partit d'un train d'enfer.

Le premier coup de sept heures venait de sonner au clocher de Chavailles, et c'était à ce moment que Roquairol attendait Mandrin ; or, du résultat de cette expédition pouvait dépendre le bonheur de toute sa vie et il s'en voulait d'avoir, par un retard, risqué de compromettre le plan du Provençal.

Lorsqu'il arriva dans son appartement, il se trouva face à face avec Roquairol, déjà costumé et grîmé pour l'expédition projetée.

— C'est fort joli de passer sa journée à roucouler, grommela le Provençal, mais il ne faudrait pas que cela fît oublier les affaires.

Mandrïn frappa du pied.

— Assez, déclara-t-il d'un ton sec ; au lieu de faire des discours, tu ferais mieux de me donner un coup de main pour m'habiller...

Et, à la diable, il envoyait promener les différentes pièces de son vêtement, que Zinetto attrapait au vol et pliait soigneusement, tandis que Roquairol prenait sur une chaise un déguisement tout préparé.

C'était d'abord une culotte en drap gris rayée et déchirée, puis une chemise en loges et une veste qui n'était guère en meilleur état ; pas de bas et aux pieds de mauvaises espadrilles qui avaient tout au moins l'avantage de ne faire aucun bruit en se posant sur le sol.

Une perruque rousse, une barbe de même couleur et un grand chapeau de feutre achevèrent la transformation et, dès ce moment, bien fort eût été celui qui eût reconnu dans ce loqueteux le brillant marquis de Mandar...

Au dehors, la nuit tombait rapidement et les arbres du verger commençaient à se fondre dans l'ombre.

— En route ! commanda Mandrin.

Dans l'un des coffres qui, pour l'hôtelier, étaient censés contenir les habits et le linge du marquis espagnol, le Provençal prit deux couteaux effilés, en mit un dans sa poche et tendit l'autre à Mandrin, en disant :

— On ne sait pas ce qui peut arriver.

Il entr'ouvrit la fenêtre, se glissa dehors et, arrêtant le frère de Marianne qui s'appêtait à le suivre :

— Attends-moi là, je vais en reconnaissance, s'il n'y a rien de suspect je sifflerai deux fois.

Et il disparut au milieu de l'obscurité dont le verger, à l'heure présente, était rempli. Zinetto, lui, demanda à Mandrin :

— Et l'homme, où allez-vous le chamberer ?

— Tu vas courir chez Marianne Carrouges, dit Mandrin après quelques secondes de réflexion... et tu lui diras de m'attendre, qu'elle fasse en sorte de renvoyer ses clients pour que nous puissions opérer à l'aise.

En ce moment, deux coups de sifflet retentirent discrètement de l'autre côté du jardin et Mandrin, enjambant à son

tour l'appui de la croisée, en quelques bonds se trouva près de la haie qui servait de clôture.

— Tiens... passe par ici, fit Roquairol, qui l'attendait dans la ruelle, en le menant par la main jusqu'à une brèche pratiquée au milieu des épines et des ronces.

Quand Mandrin eut rejoint son compagnon, celui-ci alla le long de la ruelle, sans bruit, rasant les murs, marchant sans s'arrêter et sans hésiter.

A cette heure un peu tardive, les gens étaient rentrés chez eux, et non seulement nos deux compagnons ne rencontraient pas âme qui vive par les rues désertes, mais encore ces rues étaient sombres; car, excepté dans le quartier riche de la ville, on n'allumait pas de lanterne...

— Le verrons-nous seulement passer? demanda Mandrin à l'oreille de Roquairol.

— Sois sans crainte, répondit celui-ci; je connais son itinéraire sur le bout du doigt.

Et, s'arrêtant soudain, il posa la main sur le bras de son compagnon, ajoutant tout bas :

— Tiens... le voici.

On entendait, en effet, heurtant le pavé, un bruit de gros souliers qu'accompagnait le claquement régulier d'une canne.

— Suis-moi, chuchota Roquairol.

Lentement, timidement même, il s'avança, immobile à quelques pas, geignant d'inintelligibles paroles pleurardes, ainsi que les mendiants ont coutume d'en balbutier pour apitoyer les passants.

— Eh ! eh ! je vois ce que c'est.

Il croyait certainement à quelque mendiant qui lui tendait la main pour obtenir l'aumône, mais son illusion ne fut pas de longue durée.

Prompts comme l'éclair, Mandrin et Roquairol s'étaient jetés sur lui et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le malheureux bonhomme se trouva ficelé et bâillonné.

— Maintenant, fit Roquairol, charge-moi le particulier sur mes épaules, et en route... tu me remplaceras quand je serai fatigué.

Le prisonnier en travers de son dos, ni plus ni moins qu'un sac de grains, le Provençal déploya ses jambes et, filant le long des murailles, précédé de Mandrin qui surveilla l'entre-croisement des rues pour parer aux mauvaises rencontres, se dirigea d'un pas rapide vers le quartier où demeurait la veuve Carrouges.

Dans la cour, Marianne Carrouges attendait, assise sur

un baquet renversé; elle se leva, s'avança vers Mandrin et dit, en lui montrant la boutique sombre et déserte :

— J'ai fait ce que tu m'as demandé; il n'y a personne.

— Va chercher une chandelle, répliqua Mandrin, et conduis-nous au caveau.

Cinq minutes plus tard, ils se retrouvaient dans la cour. Alors, Marianne saisit son frère par le poignet...

— Suzette? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

— Suzette se porte à merveille, répondit-il; je l'ai embrassée pas plus tard qu'aujourd'hui.

— Mais quand la reverrai-je?

— Quand le Bricquebec sera abattu, pas avant...

En ce moment, Roquairol s'approcha de lui.

— Tu sais qu'il n'est pas nécessaire de prolonger notre absence, dit-il; Zinetto est déjà parti en avant, et il serait bon que nous rejoignons l'auberge...

Mandrin ouvrit ses bras à sa sœur, la serra longuement sur sa poitrine et rejoignit en deux bonds Roquairol qui, déjà, était dans la rue.

Ils prirent le pas gymnastique et, déjà, approchaient de l'hôtellerie, lorsqu'ils se heurtèrent au tournant d'une rue à deux cavaliers qui s'étaient arrêtés, sans doute pour prêter l'oreille au bruit de cette course nocturne...

— Halte-là, marouffe! cria une voix.

Roquairol, qui courait côte à côte avec Mandrin lui dit à l'oreille :

— C'est le Kéransern.

Et ils continuèrent à courir de plus belle.

Mais le capitaine du Royal-Dauphiné avait mis son cheval au trot et s'était, suivi de son compagnon, lancé à la poursuite des deux fugitifs, qui détalèrent comme des lièvres.

Mais les chevaux couraient plus vite qu'eux, et déjà ils sentaient dans leur dos le souffle des bêtes, lorsque Roquairol fit halte soudain, s'aplatit contre le pavé, enfonça la lame aiguë de son couteau dans la poitrine de la monture de Kéransern, puis il reprit sa course.

La bête hennit de douleur, se cabra, et finit par se renverser; son cavalier, heureusement, eut la présence d'esprit de dégager son pied de l'étrier et de sauter à terre...

Il s'élança à la poursuite de Mandrin et de son compagnon, tandis qu'il criait à l'autre cavalier :

— Nous les tenons, chevalier... nous les tenons! courez vite à l'auberge prévenir qu'on arrive...

Les deux fugitifs s'étaient engagés dans la petite ruelle qui contournait l'auberge, et le capitaine était persuadé qu'on

ne pouvait faire autrement, après y être entré d'un côté, que d'en sortir par l'autre.

Il comptait sans le verger dont la clôture, faite d'une simple haie, devait faciliter la fuite des deux compagnons : en un clin d'œil, Roquairol avait retrouvé le passage pratiqué au milieu des ronces et des épines de la haie ; il s'y coula le premier pour montrer le chemin à Mandrin et se mit à courir à travers les arbres vers l'appartement, dont une fenêtre était entr'ouverte, sans doute par les soins de Zinetto.

Derrière eux, dans la ruelle, ils entendaient les jurons épouvantables que proférait Kéransern aux prises avec la haie dont les épines lui arrachaient la peau et les vêtements, car, ainsi que l'avait prévu Roquairol, le malheureux capitaine n'avait pu trouver le passage qui avait servi aux fugitifs.

Soudain, un coup de feu éclata et Mandrin tomba en poussant un cri.

— Il en tient ! il en tient ! hurla Kéransern, qui se démenait comme un vrai diable au milieu des ronces.

Roquairol était revenu sur ses pas, avait pris Mandrin dans ses bras et avait continué sa course vers l'appartement, dont la fenêtre s'ouvrit tout à fait pour recevoir le blessé.

— Vite ! vite ! fit celui-ci en faisant un suprême effort pour se hisser lui-même par-dessus l'entablement.

Mais ses forces le trahirent et il glissa sur le plancher ; néanmoins, il commanda encore à Zinetto :

— Ferme la fenêtre ! tire le rideau.

Et à Roquairol :

— Toi, déshabille-moi... et mets-moi au lit... je ne peux plus... je ne peux plus...

L'ordre de Mandrin exécuté, Zinetto, qui avait eu le temps, lui, de reprendre son costume d'emprunt, demanda :

— Qu'arrive-t-il ?

Au dehors, en effet, on entendait un murmure confus que dominait la voix du chevalier qui criait :

— Dans l'appartement du marquis !... par ici ! par ici !

Mandrin qui perdait beaucoup de sang par sa blessure, mais qui, cependant, conservait sa présence d'esprit, murmura :

— Des coups de pistolet, Zinetto, des coups de pistolet !

L'Italien comprit ; il se rua vers les coffres, les ouvrit, y prit des paires de pistolets qu'il déchargea, les uns après les autres, remplissant la pièce d'un bruit de fusillade épouvantable.

Mandrin cependant était déshabillé, n'ayant conservé que sa chemise ; il saisit un des pistolets déchargés, le serra dans son poing crispé et s'étendit en travers du tapis... tandis que Roquairol, en un tour de main, retirait ses vêtements de loqueteux qu'il jetait au fond d'un des coffres.

A la porte, on frappait à grands coups de poing, en criant :

— Ouvrez, monsieur le marquis... ouvrez...

— Vois vite s'il y a du monde dans le verger ! balbutia Mandrin à Zinetto.

Celui-ci entr'ouvrit la fenêtre, psssa la tête, regarda et répondit :

— Personne !

— Ouvrez la fenêtre violemment... crève des carreaux... arrache les rideaux et pousse des cris.

Roquairol avait compris et se mit à pousser des clameurs furieuses, faisant feu une dernière fois de deux pistolets que sa main, furetant dans l'ombre, venait de trouver sur un meuble.

— Maintenant, Zinetto, commanda Mandrin en désignant d'un regard la porte à laquelle on frappait toujours, ouvrez-leur...

Le chevalier des Mureaux se précipita le premier : d'une main, il tenait son épée nue, de l'autre un flambeau ; derrière lui venaient l'aubergiste et ses domestiques que rejoignit bientôt le comte de Kéransern.

A la vue de Mandrin, étendu, sanglant par terre, tout le monde s'arrêta.

— Ils ont tué M. le marquis ! gémit Roquairol en se jetant à genoux, auprès de son soi-disant maître.

Le majordome, lui aussi, paraissait atterré et se taisait.

— Et eux, demanda Kéransern, en pivotant sur ses talons pour examiner en tous sens l'appartement ; où sont-ils ?

Les cloisons étaient crevées par les balles, les tentures hachées et, aux fenêtres, les rideaux pendaient en loques misérables.

— Ils se sont sauvés par là, cria Roquairol, les bandits !... les lâches !... après avoir assassiné mon pauvre maître...

Tout en parlant, avec l'aide de Zinetto, il étendait Mandrin sur le lit, que les assistants entourèrent aussitôt.

— La blessure est-elle grave ? interrogea Kéransern, qui avait peine à ne pas laisser paraître sur son visage la joie qu'il éprouvait à voir son rival en si piteux état.

Et s'il n'éprouvait pas plus d'envie que cela de courir après les bandits, c'est qu'il leur était fort reconnaissant d'avoir

accommodé de la sorte celui qui l'avait si rapidement supplanté dans le cœur de M^{me} de Chavailles.

Zinetto qui, en sa qualité d'intendant de bonne maison, devait tout savoir, se pencha sur le blessé, examina la plaie et répondit au bout de quelques instants :

— Plus de peur que de mal ; beaucoup de sang répandu, mais la balle a entamé seulement les chairs de l'épaule... Monseigneur en sera quitte pour garder la chambre durant toute la semaine.

Kéransern dissimula une grimace de déplaisir ; quant à des Mureaux, il manifesta une joie des plus franches, car il eût été désolé qu'on lui tuât ainsi le marquis qu'il avait lancé... son marquis, comme il disait.

— Je vais commencer une enquête, déclara-t-il en se retirant, et du diable si je ne trouve pas ceux qui ont failli vous envoyer dans l'autre monde.

Tout le monde parti et la porte consciencieusement verrouillée, Mandrin se dressa sur son séant.

— Et demain, demanda-t-il avec inquiétude, je ne puis aller à l'hospice dans cet état : je risquerais de me faire reconnaître.

— Aussi, répliqua Roquairol, n'est-ce pas toi qui iras, mais moi. Et sois tranquille, je saurais tout aussi bien, mieux peut-être que tu ne l'aurais pu faire toi-même, m'entendre avec Perrinet.

Là-dessus, Zinetto regagna le petit cabinet où il avait coutume de passer la nuit. Roquairol s'étendit sur le lit qui avait été dressé pour lui derrière un paravent, dans l'un des angles de la pièce, et les trois compagnons cherchèrent dans un repos réparateur l'oubli des fatigues dont cette journée avait été si fertile.

Probablement, le sang qu'avait perdu Mandrin l'avait-il sérieusement affaibli ; car, bien qu'il se fût promis de donner à Roquairol certaines instructions complémentaires, il s'éveilla si tard que le Provençal était déjà parti.

— Quelle heure est-il donc ? demanda Mandrin à Zinetto qui, étendu dans un fauteuil, fumait des cigarettes tout en sirotant des petits verres de rhum.

— Bientôt neuf heures, cher ami, répondit l'Italien.

— Et Roquairol ?

— Parti depuis deux heures... il paraît que la visite de ce diable de médecin a lieu presque au lever de l'aube.

L'Italien s'était levé et, s'approchant du lit, examina la blessure de Mandrin.

— Ça va bien... ça va très bien, déclara-t-il d'un ton

satisfait ; les chairs commencent déjà à se cicatriser... tu seras sur pied demain, si c'est nécessaire.

La voix de Roquairol se fit entendre :

— Monsieur le marquis est-il éveillé ?

— Ouvrez... ouvrez vite, Zinetto, murmura Mandrin qui, dressé sur un coude, tenait anxieusement ses regards fixés sur la porte.

— Eh bien ? interrogea-t-il, dès que Roquairol fut entré.

— Ça a marché comme sur des roulettes.

— Vraiment ?... Perrinet se taira ?

— Il gardera le silence jusqu'à dans l'éternité.

— Mais Perrinet, interrogea Mandrin, comment va-t-il sortir de là ?

Roquairol haussa les épaules.

— Les pieds devant, sans doute, répondit-il.

Mandrin sursauta et Zinetto grommela un « diavolo » des plus énergiques.

— Est-il réellement si malade que tu crois ? interrogea le premier.

— Très malade, déclara le Provençal avec gravité.

— Cependant, tu dis que l'autre médecin...

— L'autre médecin ne savait ce qu'il disait, affirma Roquairol avec un sérieux imperturbable.

En ce moment, on frappa à la porte, et Roquairol s'empressa d'aller ouvrir.

Ce visiteur si matinal n'était autre que le chevalier des Mureaux, qui venait s'informer de la santé de « ce cher marquis ».

Et comme il causait à voix basse avec le soi-disant valet, pour ne pas troubler le repos du blessé, celui-ci l'appela.

— Entrez ! entrez ! mon cher chevalier, dit-il, je ne suis point tellement bas, que je ne puisse vous serrer la main et vous remercier de tout mon cœur de votre sollicitude empressée.

M. des Mureaux, arrivé près du lit, prit avec mille précautions le bout des doigts de Mandrin et les pressa légèrement.

— Allons... allons... dit-il d'un ton satisfait, après l'avoir examiné durant quelques secondes, vous avez bon visage et vous serez sur pied plus tôt que vous ne pensez.

— Le docteur sort d'ici, dit Roquairol avec aplomb, et il a affirmé à Monseigneur que Monseigneur pourrait être sur pied demain.

Le chevalier se récria et, jetant ses bras au plafond :

— Pour l'amour de Dieu ! s'exclama-t-il, ne faites pas une

imprudence semblable; rien n'est grave comme une blessure qu'on ne laisse pas se cicatriser suffisamment, ou pour laquelle on n'adopte pas, dès le principe, une bonne médication. J'arrive de l'hospice, où m'avait appelé un exprès du directeur et où vient de mourir subitement un pauvre garçon sur lequel je fondais les plus grandes espérances.

Il s'en fallut de peu que Mandrin ne pût retenir sur le bord de ses lèvres l'exclamation qui allait s'échapper et son regard chercha celui de Roquairol.

Celui-ci, au regard courroucé de Mandrin, répondit en étendant les bras dans un geste qui signifiait : « Ma foi, je n'ai pas pu faire autrement. »

Le pauvre chevalier avait une mine si piteuse que le pseudo-marquis de Mandar ne put retenir un sourire; mais ce sourire provoqua, de la part de M. des Mureaux, une véritable explosion de désespoir.

— Ah ! oui, s'exclama-t-il, le château de Chavailles aura bien raison de se faire des gorges chaudes à mon sujet... car, véritablement, j'ai trop de malchance !

Zinnetto s'approcha de M. des Mureaux et lui montrait Mandrin dont les paupières s'étaient abaissées.

— Je crois, lui murmura-t-il à l'oreille, que M. le marquis est fatigué et que, si M. le chevalier voulait lui abréger sa visite...

Le brave homme tressaillit.

— C'est juste, répliqua-t-il, ce coquin de Mandrin me hante tellement la cervelle que j'avais totalement oublié que vous étiez souffrant.

Il poussa un profond soupir et ajouta :

— Enfin, dans mon infortune, ce m'est encore une joie de vous voir en voie de guérison.

Et, sur le seuil de la porte, il dit avec un geste amical de la main :

— A bientôt !

Lui sorti, Mandrin se redressa et, d'une voix furieuse à Roquairol :

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il.

— La seule chose à faire, répondit froidement le Provençal ; quand on veut s'assurer de la discrétion d'un ami, on lui immobilise la langue et on n'a encore rien trouvé de meilleur que la mort pour produire une immobilité complète.

Puis, après une pause :

— Je connais Perrinet... il a la chair tendre et la question

ordinaire est suffi à le faire jaser, ce dont M^{me} de Chavailles eût été certainement désolée.

Il souligna ces derniers mots d'un sourire narquois.

Mandrin se souleva sur un coude et, fixant sur son compagnon un regard menaçant :

— Prends garde ! dit-il.

— Allons... allons... mon vieux, riposta Roquairol, nous sommes seuls, ne nous la fais pas au marquis.

XV

DÉCLARATION DE GUERRE

Cependant, les affaires de la maison Chapeleau et C^{ie} allaient diminuant ; les opérations de contrebande, dans le Dauphiné, devenaient de plus en plus difficiles, car la maréchaussée ne laissait plus un instant de répit à Mandrin ni à ses hommes.

Il arrivait parfois que, durant des semaines entières, il leur fallait rester terrés dans les souterrains de Saint-André, n'ayant d'autres ressources que le vin et le jeu ; et même la plupart du temps ne pouvaient-ils pas user des dés ni des cartes, par suite du manque d'argent.

Mandrin, bien entendu, en profitait pour passer tout son temps au château de Chavailles et il ne se fût pas plaint de l'acharnement de la maréchaussée après lui, si cet acharnement ne lui eût rendu la vie très difficile et n'eût même risqué de compromettre ses amours.

Pour continuer de jouer son rôle de grand seigneur, il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et comme les caisses de M. Chapeleau étaient ses seules ressources, il n'y pouvait puiser du moment qu'il n'avait pas pris la précaution de les remplir auparavant.

Il lui fallait en outre de l'argent pour satisfaire ses

hommes qui, faute de quelques écus en poche, l'eussent abandonné pour travailler à leur compte, ou bien l'eussent trahi pour quelques centaines de livres.

Il lui fallait en outre de l'argent pour système d'opération, sans quoi c'en était fait de sa combinaison commerciale et de ses amours.

Or, un soir, pendant le souper, la conversation tomba sur les contrebandiers dont on n'entendait plus parler depuis quelque temps, et le chevalier des Mureaux s'attribua, bien entendu, le mérite de ce résultat.

— Voyez-vous, mes chères demoiselles, déclara-t-il avec fatuité, à une situation anormale comme celle qui régnait ici, il fallait opposer une énergie indomptable et des moyens d'action en dehors de l'ordinaire ; j'ose me flatter d'avoir déployé cette énergie et d'avoir employé ces moyens.

Il ajouta :

— Ce qui m'étonne, par exemple, c'est que ce Mandrin se confine ainsi dans la province alors que, dans les provinces voisines, il y aurait de si beaux coups à faire...

Les demoiselles se récrièrent :

— S'il vous entendait ! s'exclama Isaure en minaudant.

Alors, voyant que cela prenait, le bon chevalier insista :

— Mais je voudrais qu'il m'entendit ! riposta-t-il ; je lui dirais : « Ami Mandrin, tu n'es qu'un imbécile ! Il y a tout près d'ici, dans le Rouergue, par exemple, des opérations très fructueuses à tenter ; et cela sans grands risques, puisque, pour toute une province, les forces de la maréchaussée s'élèvent à quarante cavaliers... Eh bien !... »

Mais il ne put poursuivre, M^{lle} Isaure lui appliquant coquettement, pour l'empêcher de parler, son éventail sur la bouche.

— Voulez-vous bien vous taire, fit-elle, et ne pas parler ainsi d'un homme qui mérite d'être pendu !

Le chevalier se mit à rire et, s'adressant à Mandrin :

— M^{lle} Isaure a la tête tellement remplie des hauts faits de ce monsieur que, ma parole ! elle paraît craindre que vous ne lui reportiez mes paroles.

Le pseudo-marquis de Mandar daigna sourire et, pour continuer la plaisanterie, répondit :

— Mon Dieu, monsieur le chevalier, si le hasard voulait que je le rencontraisse, je me permettrais — avec votre autorisation cependant — de lui donner le conseil d'aller opérer en Rouergue.

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria des Mureaux, très amusé surtout de la mine offensée de M^{lle} Isaure ; je vous y auto-

rise pleinement, d'autant plus que mon collègue du Rouergue est une mazette à qui je ne serais pas fâché de voir tailler des croupières et que j'ai eu maille à partir avec l'entrepreneur de la Ferme à Rodez.

Mandrin dit, d'une voix sérieuse, mais qui parut d'autant plus plaisante qu'on croyait à une comédie :

— Mon bon chevalier, c'est chose entendue ; si je rencontre Mandrin, je lui communiquerai votre conseil et, au cas où il se déciderait à le suivre et où il réussirait, je vous ferais réserver une part dans les bénéfices.

Ce fut tout sur ce sujet, et l'on parla d'autre chose ; mais pendant qu'il conversait gaïement sur les menues histoires de la ville, racontant des anecdotes, cancanant, répétant les potins de ruelles, Mandrin songeait à ce qui venait d'être dit, et calculait en lui-même quelles probabilités de réussite offrait une expédition dans le genre de celle qu'avait préconisée, en plaisantant, le chevalier des Mureaux.

En principe, son parti fut pris ; c'était une chance à courir et on la courrait ; aussi, en prévision, annonça-t-il à Andrée, en prenant congé d'elle, qu'il allait s'absenter pour quelque temps.

— Ne soyez pas long surtout à revenir, lui dit-elle d'une voix émue ; car je suis si bien habituée maintenant à vos visites quotidiennes qu'il me semblera, vous parti, qu'un morceau de moi-même s'en est allé.

Mandrin colla éperdument ses lèvres sur la blanche main que lui abandonnait la jeune fille, les y maintint longuement et, après avoir pris, presque avec brusquerie, congé du reste de la compagnie, sortit du salon.

Dans la cour, il se jeta à cheval d'un seul élan et, suivi de Roquairol, qui jouait à merveille son rôle de laquais, en faisant à Claudine une cour acharnée, il partit grand train.

Durant un kilomètre, il galopa ainsi, sans desserrer les dents, roulant dans son cerveau mille projets divers, sans s'arrêter à aucun : le plan que lui avait suggéré ce bon chevalier lui plaisait par son audace, mais les conséquences qu'en devait avoir la non réussite étaient telles qu'il hésitait.

Brusquement, il s'arrêta et, une fois Roquairol arrivé botte à botte avec lui, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Combien avons-nous d'hommes ? demanda-t-il.

— Exactement, cinquante-deux.

— Tu vas te rendre à Saint-André et tu feras mettre la troupe sur pied, tout équipée, prête à partir, avec les mulets sanglés...

— Et toi ?

— Moi, je vais chercher l'argent nécessaire à payer les hommes ; je serai là-bas avant minuit...

Là-dessus, il mit son cheval au galop.

Moins d'une demi-heure après, Mandar se glissait jusqu'à la maison de Marianne Carrouges, où il entra carrément.

La veuve, assise dans son comptoir, la tête basse, les mains abandonnées sur les genoux se leva brusquement, vint à lui et s'écria :

— Enfin !... te voilà... Et Suzette ?

Il fronça les sourcils, car ce n'était pas la première fois que la veuve abordait ce sujet avec lui : durant les premiers jours, après que son frère lui eut donné des nouvelles certaines de sa fille, Marianne avait pris patience, se figurant que sa fille allait lui être rendue ; mais quand elle avait vu une semaine s'écouler, puis deux, sans que Mandrin lui ramenât Suzette, elle l'avait interrogé, et il lui avait expliqué qu'il fallait attendre encore, si elle voulait tirer vengeance de celui qui avait vendu Carrouges.

Sans comprendre tout à fait en quoi sa séparation de Suzette pouvait aider à venger la mort de son mari, elle s'était résignée ; mais peu à peu, avec les semaines s'écoulant, sa résignation s'en était allée et plusieurs fois elle avait écrit à son frère pour le sommer de lui rendre Suzette.

Mais alors, Mandrin avait déjà endossé l'habit du marquis de Mandar et, tout entier saisi par son amour pour M^{lle} de Chavailles, il ne pouvait admettre un seul instant la possibilité de renverser l'échafaudage si laborieusement dressé par lui pour l'unique satisfaction d'un baiser maternel déposé sur le front de Suzette.

Pardieu ! est-ce que M^{lle} de Chavailles ne lui en donnait pas, des baisers, elle ? Est-ce que l'enfant n'était pas cent fois plus heureuse chez les bonnes sœurs de Chavailles, où elle était élevée comme une jeune fille de qualité, que chez sa mère, où elle ne mangeait pas toujours de la viande et où elle allait pauvrement nippée !

Et puis enfin, en même temps que l'amour s'était emparé du cœur de Mandrin, l'égoïsme naturel à l'homme avait jeté son empire sur lui et écarté de son esprit toute autre préoccupation.

— Suzette, grommela-t-il, encore Suzette ! Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Voyons, fit-elle, en joignant les mains, écoute-moi, je suis très malheureuse ; les bourreaux m'ont pris mon mari, rends-moi ma fille, ou bien, si cela n'est pas encore possible,

dis-moi seulement où elle est, que je puisse la voir de loin, lui envoyer des baisers en cachette.

Il secoua la tête.

— Non, dit-il, j'ai juré à Carrouges de le venger et je veux tenir mon serment.

Alors, elle éclata :

— Dis donc, fit-elle, que tu as peur que je vienne troubler ton bonheur... Si M^{lle} de Chavailles, ricana-t-elle, arrivait à apprendre que son bel amoureux, le marquis de Mandar, n'est autre qu'un chef de contrebande.

Mandrin blêmit et, saisissant sa sœur au poignet :

— Ecoute-moi bien, Marianne, dit-il d'une voix ferme et menaçante, prends garde aux paroles qui sortiront de ta bouche ; car si, de ton fait, il m'arrivait quelque désagrément...

Il n'en dit pas plus, et sortit ; dehors, il traversa la cour, entra dans le cellier, écarta les piles de fagots dans le couloir en courant, traversa les différentes caves construites sous ce pâté de maisons, arriva au boyau souterrain qui circulait au milieu des assises de la maison Chapeleau et C^{ie} et trouva le petit escalier qui conduisait au bureau du commerçant, le gravit lestement et se trouva dans la caisse d'acier qui servait d'entrée à Justin Chapeleau.

— Vous êtes seul ? demanda Mandrin à voix basse.

— Seul, ôtil, répondit le commerçant ; que voulez-vous ?

— De l'argent !

— De l'argent ! Mais voici trois semaines que mes affaires sont arrêtées, grâce à vous. Il ne me reste plus que juste la somme nécessaire pour faire la prochaine paye des ouvriers.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Mandrin.

— Vous ne voyez vos ouvriers que le samedi, fit-il, et nous sortimes aujourd'hui lundi, nous avons toute la semaine devant nous ; c'est plus que suffisant.

Et il tendait la main, sans se préoccuper de la mimique désolée de Justin Chapeleau, qui, après être allé chercher la somme mise par lui en réserve et qui s'élevait à quelques milliers de livres, la remit à son associé.

— Merci, dit celui-ci en retournant à la caisse, qui lui avait servi de porte d'entrée, et par laquelle il pensait se retirer.

Mais, soudain, il songea à Marianne qu'il allait retrouver là-bas, qui allait lui livrer sans doute un nouvel assaut, dont il ne pourrait peut-être se débarrasser que difficilement, et il revint vers Chapeleau.

— Y aurait-il indiscretion, demanda-t-il, à ce que je sorte

par votre magasin ? Ils me reconnaîtront, et puis, j'ai peur d'avoir été suivi.

Sans le savoir, il avait dit la vérité à Chapeleau.

Oui, il avait été suivi, et il n'avait pas quitté Marianne depuis dix minutes pour se lancer dans les souterrains qui devaient le conduire chez Justin Chapeleau, que la porte de la veuve s'était ouverte avec précaution et que, par l'entrebâillement, une tête s'était montrée.

Cette tête était celle de Bricquebec qui, voyant Marianne seule, entra.

Au bruit qu'il fit, elle sortit de sa torpeur et, reconnaissant l'uniforme de la maréchassée, se dressa tout d'un bloc, blême et tremblante.

— Vous ! balbutia-t-elle, encore.

Il ferma la porte derrière lui et, souriant, s'approcha de la veuve en disant délibérément :

— Qui, encore moi, qui viens vous parler de la même chose.

Et, se croisant les bras :

— Ah ça ! je me suis donc trompé sur votre compte, vous n'êtes donc pas la mère de Suzette, ou, si vous êtes sa mère, vous n'aimez donc pas votre enfant ?

Marianne jeta un cri.

— Ne pas l'aimer ! elle, ma Suzette ! Ce seul être qui me reste au monde, qui m'aide à supporter la vie. Ah ! ne dites pas ça, monsieur, car si vous pouviez lire ce qui se passe en moi...

— Je ne sais qu'une chose, riposta Bricquebec, c'est que votre fille a disparu et que vous ne vous inquiétez même pas de savoir ce qu'elle est devenue.

— Je le sais.

A peine eut-elle lâché ces mots, qu'elle les regretta ; mais il était trop tard, car Bricquebec, qui n'avait parlé de la sorte que pour la contraindre à sortir de son mutisme, Bricquebec savait ce qu'il voulait savoir.

L'homme qu'il avait suivi jusque-là était celui qui habitait à l'auberge des Trois-Mages, sous le nom de marquis de Mandar, et c'était lui qui venait de renseigner Marianne sur le sort de sa fille.

Mais, alors, quelle attache unissait ce marquis espagnol à la veuve du supplicié, et quels motifs poussaient le marquis à courir ainsi la ville, de nuit, sous des déguisements sordides ?

Il savait bien — c'était une indiscretion de Claudine — que M. de Mandar s'occupait de politique, qu'il était à la

tête d'un fort parti de réfugiés espagnols et qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que, pour dépister les policiers de leur part attachés à leurs pas, ils prissent des vêtements d'emprunt.

Mais il n'en était pas moins étonnant que Marianne eût des rapports avec cet homme, et des rapports assez intimes pour qu'il fût entre eux question de l'enfant.

L'enfant, parbleu ! c'était par M^{lle} de Chavailles que le marquis de Mandar en avait entendu parler ; peut-être bien même savait-il où elle était... l'avait-il vue ?

Mais il abandonnait vite cet ordre d'idées pour revenir au marquis de Mandar et à Marianne, plus qu'à jamais intrigué par la nature des relations qui pouvaient exister entre eux.

De la politique ! il était peu vraisemblable que la femme du supplicié s'occupât de semblables choses ; elle avait, toute sa vie durant, été la compagne de son mari dans ses opérations de contrebande, et...

Bricquebec poussa une sourde exclamation et interrompit net ses déductions et ses inductions ; cette prétendue réunion de réfugiés politiques ne serait-elle pas, par hasard, autre chose qu'une réunion de...

Il n'osa aller plus loin dans ses suppositions, tellement elles lui paraissaient invraisemblables et audacieuses ; M. le marquis de Mandar était un grand seigneur, menant un train de vie trop large pour que l'on pût soupçonner sa fortune d'avoir une source malhonnête.

Mais le sergent de la maréchaussée revenait toujours, ainsi qu'on dit vulgairement, à ses moutons et se demandait ce que venait faire céans le marquis de Mandar.

— Dites donc, madame Marianne, fit-il d'un ton bon enfant, savez-vous bien que vous avez de la chance d'avoir un protecteur tel que le marquis de Mandar...

La veuve lui lança un regard oblique et répliqua brutalement :

— Le marquis de Mandar, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ne faites pas l'innocente, ricana Bricquebec, et surtout ne cherchez pas à jouer au plus fin avec moi. Un homme était là, tout à l'heure, cet homme était le marquis de Mandar. Vous avez causé avec lui de votre fille, c'est lui qui vous a appris où elle était.

Marianne se mordit les lèvres, baissa la tête et se tut.

— Eh bien ! voulez-vous que je vous dise ? continua Bricquebec avec assurance, il se fiche de vous, le marquis de Mandar, si tant est qu'il soit marquis et même Mandar.

Il avait lancé cette plaisanterie sans y attacher une grande importance ; mais il changea subitement d'opinion en voyant la contraction des traits de la veuve Carrouges.

« Eh ! eh ! songea-t-il, aurais-je, sans m'en douter, levé un lièvre intéressant ? »

Mais il jugea inutile et même dangereux d'insister sur ce point.

— Oui, il se fiche de vous ; en tout cas, vous m'avez menti en me disant que vous saviez où est votre fille, car si vous saviez vraiment où se trouve Suzette, vous seriez déjà partie pour l'aller retrouver : une mère séparée de son enfant depuis plusieurs semaines a hâte de l'embrasser, à moins qu'elle ne soit une mauvaise mère... et vous n'êtes pas une mauvaise mère.

Le son de sa voix s'était adouci pour prononcer ces derniers mots, et l'hostilité de Marianne se fondit soudain.

— Ah ! monsieur, s'exclama-t-elle, si vous saviez comme je l'aime et comme je souffre d'être séparée d'elle ! C'était toute ma joie, cette enfant, toute ma consolation.

Bricquebec hocha la tête d'un air pensif.

— Aussi ai-je bien peur, murmura-t-il, que toute votre joie et toute votre consolation ne s'en aillent bien loin, par delà la frontière, car si le marquis se marie, comme on le prétend, avec la personne qui a recueilli votre enfant, il emmènera sa femme en Espagne, et, avec sa femme, il emmènera l'enfant.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle en se tordant les mains.

Puis ce fut une sorte de rugissement qui s'échappa de ses lèvres et elle s'écria :

— Il ferait cela !... Il ferait cela !...

Elle se souvenait combien Mandrin aimait Suzette, qu'il se complaisait à l'appeler sa fille, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, s'il poussait jusqu'au bout son rôle de noble seigneur, il ne voulût pas se séparer de l'enfant. Ah ! cela, par exemple, jamais ! lui prendre Suzette, lui arracher sa fille ! Elle saurait bien l'en empêcher, dût-elle pour cela...

Mais c'était une femme douée d'une grande force de volonté que Marianne Carrouges, et elle se tut.

Néanmoins, Bricquebec ne se tint pas pour battu.

— Ecoutez, dit-il, je m'en vais jouer cartes sur table ; je ne vous demande pas de me dire les liens qui vous unissent au marquis de Mandar...

— Et vous faites bien, déclara-t-elle, car, cela, vous ne le saurez jamais.

Ces mots furent, pour Bricquebec, une preuve de plus que, décidément, il y avait entre le marquis et Marianne des liens très étroits, et il poursuivit :

— Ce que je veux, vous le savez, car je vous l'ai dit plusieurs fois déjà : c'est obtenir cette épaulette d'adjudant contre laquelle une femme que j'aime doit m'accorder sa main ; or, cette épaulette, je suis sûr de l'avoir si je parviens à tirer au clair...

— Vous voulez me faire trahir la mémoire de Carrouges, murmura Marianne d'un ton lassé.

— Je veux connaître son complice, répliqua Bricquebec avec fermeté ; or, donnant donnant : nommez-moi le complice de Carrouges et je fais en sorte que votre fille vous soit rendue.

Un éclair de joie brilla dans les prunelles de Marianne et ses lèvres balbutièrent ces seuls mots :

— Je réfléchirai...

Ce qu'elle voulait faire était bien simple : elle voulait attendre Mandrin jusqu'à ce qu'il revint de chez M. Chapeleau, lui parler et si, pour la dernière fois, il refusait de se rendre à ses supplications, de lui laisser embrasser sa fille, ce serait tant pis pour lui.

Avant tout, elle était mère !

XVI

MANDRIN

Un soir — c'était à quelques jours de là — il sortait du château de Chauvillès, son cheval fit un brusque écart, à la vue d'une silhouette de femme subitement surgie du fossé qui bordait la route.

— Louis ! dit une voix rauque.

— Marianne ! s'exclama-t-il.

— Oûi, moi ! répliqua la femme de Carrouges ; moi, qui viens, une dernière fois, te supplier d'avoir pitié... de me rendre ma fille.

— Pas encore, répondit-il durement.

Marianne s'était accrochée à l'arçon de la selle, et se hissant sur la pointe des pieds pour approcher le plus possible son visage de celui de son frère, elle lui dit avec fermeté :

— Je veux la revoir... Tu entends, Louis... Je le veux.

Brutal, il répliqua :

— Attends... Ton enfant est en bonnes mains... attends un peu.

— Non... tout de suite, ou sinon.

Ses doigts s'abattirent sur le poignet de Marianne qu'ils froissèrent si cruellement que la pauvre femme poussa un cri, mais sans lâcher prise.

En même temps, Mandrin enfonçait les éperons aux flancs de son cheval, qu'il enlevait de la main droite ; la bête se dressa sur ses pieds de derrière, puis, dans un bond formidable, se jeta en avant, et Marianne, les doigts brutalement arrachés de l'arçon roula à terre.

Ce n'était pas un méchant homme que Mandrin, et le premier moment de colère passé, tandis que son cheval l'emportait dans un galop vertigineux vers Saint-Amour, il songeait à ce qui venait de se passer, et l'affection sincère qu'il avait pour sa sœur reprenait le dessus, il fut sur le point de tourner bride et de l'aller serrer dans ses bras.

Mais la pensée d'Andrée le retint ; à l'attitude et au langage de sa sœur, il avait compris que le temps des atermoiements était passé, et que seule la remise en possession de sa fille serait susceptible de la calmer ; or, pour rendre Suzette à sa mère, il faudrait dire à Andrée, sinon toute la vérité, du moins une partie, et qui sait si, Kéransern aidant, M^{lle} de Chavaillès ne finirait pas par la deviner tout entière ?

Maintenant, il était bien certain qu'un grand danger le menaçait, que Kéransern avait des soupçons, et que, sa haine venant à la rescousse, ces soupçons ne tarderaient pas à se transformer en certitude.

Qu'espérait donc Mandrin ?

Il n'avait pas lui-même d'idées bien précises sur la manière dont il sortirait de cette situation terrible ; il entrevoyait cependant comme dans un rêve les conséquences surprenantes de la campagne qui allait s'ouvrir : il se trouvait prodigieusement haussé dans sa propre estime par l'importance que le gouvernement du roi donnait à l'humble contrebandier.

Ce n'était plus une chasse de soldats de la maréchaussée contre un assassin ou un voleur, suivant les méprisantes expressions de Kéransern, c'était une armée véritable, c'étaient des soldats contre lesquels il allait avoir à lutter, et ses adversaires eux-mêmes se chargeaient de le réhabiliter, en s'attaquant à lui.

Non, ce n'était plus Mandrin, le contrebandier, le fraudeur d'octroi qu'atteignait le gouvernement du roi, c'était l'ennemi des Fermes, c'était le défenseur des petits et des pauvres, c'était le champion d'un régime social particulier.

Il se trouvait à lui-même une singulière audace d'oser ainsi entrer en lutte, au nom du peuple, contre la cour et contre les grands ; il se voyait vainqueur accomplissant des actes de bravoure insensés, à peine croyables ; et ayant réussi, par la valeur de son bras, à renverser l'état de choses

existant, à imposer au gouvernement du roi un système plus équitable d'impôts, il revenait au château de Chavaillès, tout poudreux encore, tout sanglant des combats, il se jetait aux pieds d'Andrée, et, grandi par la victoire, auréolé des pensées humanitaires qui avaient guidé son bras, il lui avouait la vérité.

Voilà ce à quoi il songeait sur la grande route, au milieu de la nuit noire, grisé par le galop de son cheval, alors qu'il s'en allait à Saint-Amour rejoindre ce que maintenant, un peu prétentieusement, il appelait son armée ; voilà ce qui le soutint durant toute cette campagne dont nous trouvons des traces dans les documents officiels du temps, et ce qui, presque partout, lui fit remporter l'avantage sur les troupes royales...

D'abord, il avait été trop bien renseigné au château de Chavaillès, par le comte de Kéransern et par le chevalier des Mureaux lui-même, sur les dispositions stratégiques de l'ennemi, pour aller donner tête baissée dans leurs rangs ; on lui fermait la Suisse et la Savoie, on l'attendait du côté de Grenoble, il piqua droit sur la Bourgogne.

Remontant la Saône, il se dirigea sur Beaune, et, à cinq lieues de la ville, rencontrant un détachement des cavaliers d'Harcourt, il lui passa sur le ventre, et le lendemain marcha à l'attaque des employés de Seurre, revêtu de l'uniforme de ceux qu'il a vaincus la veille.

A son approche, d'ailleurs, la brigade de la Ferme avait disparu, et il suffit à Mandrin de se faire indiquer la demeure du capitaine général, pour qu'aussitôt enfoncée, elle fût mise à sac par ses hommes ; ensuite, il fit avertir les receveurs du grenier à sel et de l'entrepôt de tabac d'avoir, sous peine de mort, à se rendre à ses ordres.

— Messieurs, leur dit-il, j'ai grand besoin d'argent ; mais mes habitudes vous sont connues ; voici de bons ballots, bien bourrés dont vous allez me donner le prix. Pour la régularité de vos écritures, je vous en ferai une reconnaissance, car j'aime le commerce loyal.

Cependant, la nouvelle de l'approche de Mandrin était arrivée rapidement jusqu'à Beaune ; la garde bourgeoise prit les armes et passa la nuit, dans les tranches, derrière les remparts ; au matin, la troupe de Mandrin se déploya dans la plaine et s'avança, en bon ordre, jusqu'à cent pas d'une des poternes, là, elle fut accueillie par un feu très vif, mais qui, mal dirigé, n'atteignit personne.

Les hommes de Mandrin au contraire, tireurs exercés et adroits, ripostèrent, tuant et blessant un grand nombre de

miliciens ; le désordre se mit dans les rangs de ceux-ci, qui après avoir tenu quelque temps encore, fléchirent en voyant tomber un soldat d'infanterie en congé, qui avait organisé la résistance.

En présence de l'hésitation qu'il remarquait parmi les assiégés, Mandrin s'avança seul au pied du rempart, et d'une voix tonnante, commanda qu'on mit bas les armes, sinon il mettrait lui-même un pétard sous la porte, et la ferait sauter. Cette menace eut pour effet de faire lâcher pied aux bourgeois.

Mandrin fit attaquer la porte avec des haches, des poutres, et la porte enfoncée, comme ses hommes s'apprétaient à mettre la ville à sac, il leur barra le chemin, menaçant de brûler la cervelle du premier qui voudrait passer outre.

Il fit seulement saisir un fuyard, et, après l'avoir rassuré, l'envoie chercher le maire.

— Je suis Mandrin, dit-il, ce Mandrin si connu dans le royaume, la terreur de la Ferme et le libérateur des citoyens : je ne viens point, en ennemi de l'Etat, apporter parmi vous les horreurs de la guerre. Beaune est à moi, je peux y porter le fer ou la livrer au pillage ! mais je respecte le sang des citoyens innocents, car un autre sujet m'amène. Vous avez dans la ville deux bureaux qui me donnent des droits : faites-nous verser par eux vingt mille francs... je n'entrerais même pas dans la ville.

Et de fait, durant que le maire entamait les négociations avec ces messieurs de la Ferme, les troupes de Mandrin, massées en dehors de la porte, demeurèrent l'arme au pied et firent demi-tour, l'argent demandé ayant été apporté.

Il en fut de même pour Autun, qui dut payer rançon pour éviter l'assaut et toutes les horreurs qui s'en seraient suivies.

Et voici comment le hasard, qui, en toutes choses, paraissait favoriser Mandrin, s'arrangea pour lui donner l'avantage, cette fois-ci encore ; à un quart de lieue de la ville, il avait rencontré une troupe de jeunes séminaristes, qui, sous la conduite d'un sous-prieur, s'en allaient recevoir les ordres à Chalon.

Presque tous enfants d'Autun et appartenant aux meilleures familles de la ville, c'était là, pour Mandrin, de trop précieux otages pour qu'il ne s'en emparât pas ; il les fit placer dans les rangs de ses hommes et s'en vint camper près du pont d'Arroux ; là, il donna des instructions à l'un des prisonniers qui s'en alla, tout éploré, frapper à l'une des portes d'Autun.

Instruits par l'expérience de Beaune, les bourgeois avaient pris les armes et s'apprétaient à une sérieuse résistance, mais leurs apprêts ne tinrent pas devant la très catégorique déclaration que leur fit faire l'assiégeant : faute par eux de se rendre séance tenante, c'en était fait de tous les monuments dont s'enorgueillissait la vieille cité gauloise : le temple de Janus, les portes d'Arroux et de Saint-André, la tour de François 1^{er}, le grand séminaire ! Tout cela ne fera bientôt qu'un amas de cendres.

De deux choses l'une : ou les portes ouvertes immédiatement et vingt mille livres comptées, à titre de rançon, par la Ferme, ou la ville mise à feu et à sang et les otages égorgés.

Comme bien on pense, les parents de ces derniers coururent à l'hôtel de ville supplier le maire de contenter Mandrin, dont la troupe, peu d'instant après, franchissait les remparts et venait, fusils chargés, se ranger en ordre de bataille devant l'hôtel municipal, où le chef et ses deux lieutenants venaient conférer avec l'autorité...

Mais ces choses ne pouvaient durer longtemps : par sa hardiesse de conception et sa rapidité d'exécution, Mandrin avait pu, sans être inquiété tout d'abord, mettre la main sur la Bourgogne, alors que les troupes du roi se contentaient d'occuper le territoire ordinaire de ses exploits ; mais sitôt que le bruit de la capitulation de Beaune et d'Autun était parvenu au maréchal de camp, marquis de Voyes, celui-ci avait levé le camp de Valence, envoyant à marches forcées contre l'ennemi un important détachement composé de cavalerie et d'infanterie.

Mandrin lui-même, déguisé en paysan, était allé se poster sur le chemin que devait parcourir la colonne, et ce fut lui que le chef du détachement chargée de le conduire à travers ce pays inconnu de lui ; fort habilement, Mandrin avait profité des circonstances pour inspirer confiance à l'officier.

C'était dans un village abandonné par les habitants, qui, pris de peur, avaient fui dans les bois, qu'il avait attendu les soldats du roi ; et, assis sur le pas de sa porte, il avait feint une grande désolation. Raconter une fable dans laquelle il se traitait lui-même de pillard, de brigand, d'assassin, n'était qu'un jeu pour lui, et l'officier, voyant en ce malheureux une victime de celui qu'il allait combattre, ne douta pas qu'il n'eût mis la main sur le guide rêvé, celui dont la haine et le désir de vengeance devaient infailliblement réchauffer le zèle.

Et cependant c'était un vieux colonel d'infanterie, qui avait roulé sa bosse un peu partout et dont l'expérience se doublait d'une méfiance extraordinaire, au point que lui-même marchait en tête du détachement, le pistolet au poing, prêt à casser la tête du paysan à la moindre allure suspecte.

Mais celui-ci marchait droit, interrogeant de temps à autre des paysans qui se rencontraient, soit cheminant sur la route, soit travaillant aux champs limitrophes ; questions et réponses, le colonel entendait tout de ses propres oreilles et les renseignements qu'il récoltait ainsi confirmaient pleinement ceux que tout d'abord lui avait donnés son guide.

Il en ressortait d'une manière évidente que la troupe de Mandrin s'était scindée en deux, à la suite d'une discussion très violente entre lui et un de ses lieutenants, motivée par le partage du butin d'un gros village pillé l'avant-veille. On avait perdu les traces du lieutenant et de ceux qui l'accompagnaient, mais Mandrin lui-même se trouvait cantonné dans un village des environs de Brive, nommé Guénaud ; là, les bandits passaient, affirmait-on, leur temps à se griser, à jouer et à se battre.

Le colonel Fitscher, qui se frottait les mains, se voyant déjà vainqueur du bandit et accablé par la faveur royale pour avoir débarrassé l'Etat du terrible fléau de la contrebande.

— Si vous m'en croyez, monsieur le colonel, dit Mandrin, quand on eut marché toute la journée et que le crépuscule commença à tomber, vous ferez halte ici. Guénaud ne se trouve plus guère qu'à un petit kilomètre, et il serait bon de s'assurer, avant d'aller plus loin, que ces gens qui nous ont renseignés le long de la route nous ont dit la vérité. Ce conseil parut si judicieux au colonel, qu'il donna ordre aussitôt de faire halte.

Puis il donna l'ordre aux officiers des différents détachements de venir le joindre à sa tente et, les ayant réunis autour de lui en cercle, leur exposa la situation et leur demanda leur avis.

Tous furent unanimes à reconnaître qu'il agissait suivant les lois élémentaires de la prudence, en faisant halte avant de s'avancer davantage dans un pays qu'il ne connaissait pas.

— Messieurs, dit le colonel en terminant, vous me voyez fort heureux de votre unanimité ; faites donc donner des ordres à vos troupes pour que la soupe soit préparée sans retard.

Et il les congédia du geste ; mais un d'entre eux demeura près de lui, et en voyant celui-là, Mandrin, qui s'était tenu à l'écart pendant la délibération, tressaillit.

« C'est le diable qui l'envoie ! » grommela-t-il entre ses dents.

Et il rabattit davantage encore sur son front son grand chapeau de feutre.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur de Kérantern ? demanda le colonel à l'officier qui était demeuré près de lui, la main à son chapeau, dans une attitude respectueuse.

— Mon colonel, répondit le capitaine du Royal-Dauphiné, je voudrais obtenir de vous la faveur d'aller à la reconnaissance du village où se trouvent cantonnés les bandits ; il se peut que, ne se tenant pas sur leurs gardes, ils soient bons à attaquer de nuit.

Le colonel fronça les sourcils.

— C'est bien dangereux, monsieur, répliqua-t-il.

— Mon colonel, fit Kérantern en joignant les mains dans un geste suppliant, il me faut mettre la main sur ce Mandrin ; un doute m'obsède, un soupçon me hante, doute et soupçon épouvantables qui ne peuvent se trouver détruits que si je m'empare de ce bandit. C'est pourquoi, mon colonel, je vous supplie de m'autoriser...

Le colonel, qui s'était arrêté dans sa promenade pour le regarder parler, eut un haussement d'épaules.

— Allez donc, monsieur de Kérantern, dit-il, mais soyez prudent, car s'il vous arrivait malheur, je ne me pardonnerais pas ma faiblesse.

Et, désignant Mandrin, il ajouta :

— Cet homme vous servira de guide.

Le comte salua le colonel et sortit, suivi du paysan, dont les épaules s'étaient courbées davantage encore et dont le visage tout entier se noyait dans l'ombre du chapeau.

Dehors, Kérantern vérifia l'amorce de ses pistolets, assura le ceinturon de son sabre, s'enveloppa de son manteau et dit laconiquement :

— Marche devant... je te suis...

Sans mot dire, Mandrin se mit en route ; il se sentait au cœur une joie ineffable, se demandant de quelle manière il allait mettre à mort Kérantern ; il n'était pas venu le chercher, celui-là ; c'était bien sa haine contre Mandrin qui l'avait poussé au fond de ce gouffre, duquel il ne sortirait pas.

Tant pis pour lui !

Un clocher venait soudainement d'apparaître devant eux,

à cinquante mètres environ, sortant d'un pli de terrain, c'était le clocher de Guénand.

Tout à coup, sur leur droite et sur leur gauche, simultanément un sifflement très doux se fit entendre, auquel répondit un sifflement plus aigu, lancé par Mandrin, et avant que Kéransern eût eu le temps de se reconnaître, il était renversé, bâillonné, ligoté et chargé sur les épaules de deux hommes qui se mirent à courir dans la direction du village, précédés de Mandrin.

On attendait sans doute le retour du capitaine, car de chaque maison des flots d'hommes sortaient en criant et en agitant des chapeaux en signe d'allégresse ; mais cette allégresse se transforma en délire, à la vue du prisonnier dont l'uniforme brodé scintillait à la lueur des torches.

Arrivé sur la place de l'église, Mandrin fit un geste ; ceux qui portaient Kéransern s'arrêtèrent, et en même temps qu'eux tous ceux qui leur faisaient cortège.

Sur un autre signe, on délia les membres du capitaine et on lui enleva son bâillon ; mais, au lieu de profiter de la liberté qu'on donnait à sa langue pour invectiver son ennemi, comme celui-ci s'y attendait, Kéransern demeura silencieux, promenant ses regards méprisants sur la foule qui l'entourait, ayant aux lèvres un sourire de mépris.

A son grand étonnement, tout le monde se recula jusqu'aux constructions qui bordaient la place, laissant libre un grand espace, au centre duquel était le prisonnier, vers qui son guide s'avança.

— Me reconnaissez-vous, mon cher comte ? demanda Mandrin en soulevant son chapeau et en montrant son visage qu'éclairait un rayon de lune.

Kéransern, serrant les poings, les dents contractées, gronda :

— Oui, bandit ! je vois que mes soupçons étaient fondés.

— Ecoute, comte de Kéransern, dit Mandrin, d'une voix grave, j'ai sur toi certains desseins qu'il ne m'est pas possible de mettre à exécution ce soir même, quelque plaisir que j'éprouverais à te voir là, gisant à mes pieds. Mais j'ai une responsabilité vis-à-vis de ces braves gens, — et il montrait ses hommes, immobiles et silencieux autour de la place, qui attendaient le résultat de ce colloque. Demain, à l'aube, j'attaquerai les troupes du colonel Fitscher, et cette fois, je suis décidé à me faire tuer si je ne suis vainqueur.

Un sourire ironique crispa les lèvres du comte.

— Donc, si je suis vaincu, tu seras délivré par tes amis et tu pourras en toute sécurité épouser M^{lle} de Chavailles, en

admettant qu'elle y consente, je serai mort et peu m'importera que, connaissant mon secret, elle me méprise. Si, au contraire, le succès est pour moi, il me faut ta vie... Mais je ne te la prendrai que loyalement, tu peux y compter.

— Un duel ! s'exclama Kéransern.

— Pourquoi pas ?

Et sans attendre les plaisanteries insultantes qu'il devinait sur les lèvres de son prisonnier, Mandrin s'éloigna pour aller rejoindre Roquairol, qui, retiré à quelques pas par discrétion, attendait les ordres du capitaine.

Presque aussitôt, Mandrin s'étant éloigné, Roquairol prit avec lui une demi-douzaine d'hommes, choisis parmi ceux sur lesquels il savait pouvoir compter, et leur confia, sur leur tête, la garde du prisonnier, sans leur laisser, bien entendu, pressentir l'usage qu'en voulait faire Mandrin.

Puis chacun retourna à son cantonnement, pressé de prendre un repos indispensable pour les fatigues du lendemain.

Et ce lendemain, d'après les renseignements que nous trouvons dans les documents judiciaires, fut des plus chauds.

Ainsi que l'avait dit Mandrin à Kéransern, il attendit pour commencer d'action que les trompettes eussent sonné le réveil dans le camp du colonel Fitscher ; il voulait un combat, un vrai combat, qui pût le faire considérer comme un adversaire loyal, comme un soldat, et non pas comme un bandit.

Seulement, où la surprise se produisit de la part du colonel Fitscher, ce fut lorsqu'il se trouva attaqué lui-même alors qu'il prenait ses dispositions pour marcher à l'assaut du village.

Subitement et avant qu'il eût pu prendre une formation régulière de combat, les troupes de Mandrin sortirent de leurs retranchements, derrière lesquels il leur eût été cependant loisible d'attendre l'ennemi bien à couvert et dans une position quasi inexpugnable.

Quand ses hommes furent arrivés à trois cents mètres environ des soldats du roi, Mandrin, qui marchait à leur tête, monté sur son fameux alezan, fait faire halte, et se tournant vers eux leur tint ce langage destiné à leur expliquer cette audacieuse attaque :

— Chers compagnons, je vous ai toujours menés à la fortune ; aujourd'hui, je veux vous mener à la gloire, car nous avons enfin trouvé des ennemis dignes de nous. Ce ne sont plus de vils employés qui ne paraissent que pour fuir et

qui ne savent vaincre que quand on ne résiste pas. Ceux que nous avons devant nous sont les vainqueurs des Pandours et des Croates ! Si vous fuyez, vous êtes leurs proies ; si vous combattez, ils sont la vôtre. Marchons, détruisons ce corps affaibli par des marches pénibles, la victoire vous livrera toutes les têtes des employés.

Après cette harangue, qui fut accueillie par des hurlements de joie, il mit le sabre au poing et lança en avant ses troupes, au pas de course ; à cent cinquante mètres, il fit faire halte, ordonna une décharge générale qui ébranla les soldats du colonel Fitscher, et sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi ou non de ses compagnons, s'élança sur l'ennemi au galop de son cheval, le sabre haut, le pistolet au poing.

En dépit du feu roulant par lequel les royaux tentèrent de les arrêter, les troupes de Mandrin engageaient une bataille véritable, dans laquelle leur capitaine se conduisit comme un héros : partout où il y avait du danger, il se portait, combattant à pied, au premier rang, avec une pique, car, presque dès le début, son cheval avait été tué sous lui.

Un moment l'aile droite commandée par Roquairol pla : il y court, prit la tête des fuyards, les ramena jusqu'à trois fois à la charge, et finit par enfoncer l'aile gauche royale...

Ce fut le commencement de la défaite du colonel Fitscher, dont les troupes, après avoir combattu une partie de la journée, profitèrent de la nuit pour disparaître.

On juge si cette victoire fut bruyamment célébrée par les contrebandiers, d'autant plus que, les ayant ramenés au village de Guénand, Mandrin leur apprit qu'il leur abandonnait désormais sa part sur les prises qui pourraient être faites par la suite ; par contre, il avait demandé que le prisonnier fait la veille lui fût abandonné, et, bien que les contrebandiers se fussent réjouis par avance à la pensée de l'exécution d'un officier de l'armée royale, ils avaient consenti.

La nuit était tout à fait tombée, lorsque dans l'une des chambres du presbytère qui lui avait servi de cachot, le comte de Kéransern vit soudain entrer Roquairol, qu'une demi-douzaine d'hommes accompagnaient.

— Oui, monsieur le comte, c'est moi ! s'exclama jovialement le Provençal ; dame ! je comprends, vous auriez préféré que ce fût, à ma place, le sergent Trémollat, mais...

— Cesse tes plaisanteries, mauvais drôle, répliqua Kéransern, qui se contenait à peine, et si tu viens me chercher pour me conduire au supplice, marchons... Tes compagnons

pourront voir comment sait mourir un officier du roi.

Les contrebandiers, la baïonnette au canon, l'entourèrent, et le groupe se mit en marche jusqu'à la place de l'Eglise, qu'une foule considérable animait, rangée comme la veille, le long des maisons, et laissant libre tout l'espace du milieu.

Ce fut là que Roquairol et ses hommes conduisirent le prisonnier : une sorte d'estrade, sommairement confectionnée de planches posées sur des tonneaux, était dressée, élevée d'environ deux mètres, et à laquelle on accédait par une échelle : sur cette estrade, éclairée aux quatre recoins par des torches qui y versaient une lueur rouge, aveuglante, un homme attendait.

Cet homme, c'était Mandrin ; il était vêtu d'un costume qui, sans rappeler par son élégance le rôle de marquis qu'il jouait à Chavailles, n'avait cependant aucun point de ressemblance avec ses hardes de contrebandier.

— Monsieur le comte, dit-il en s'inclinant devant Kéransern, lorsque celui-ci, sur l'invitation de Roquairol, eut monté l'échelle qui menait à la plate-forme, monsieur le comte, je tiens la promesse que je vous ai faite hier : un de nous est de trop, c'est celui-là qui doit disparaître, et si vous le voulez bien, nous laisserons à ces épées le soin de trancher la question.

Et il montrait deux rapières à lame longue et forte qui se trouvaient posées sur le plancher.

Comme un fauve, Kéransern se saisit de l'une des armes et, la brandissant fiévreusement :

— En garde, misérable ! rugit-il, en garde, bandit !

Et il fondit sur Mandrin.

Mais celui-ci reçut le choc, fermement assis sur ses jambes, le coude au corps, le poignet couvrant la poitrine, la pointe à hauteur des yeux de son adversaire.

Le comte, qui croyait le surprendre, rompit, en étouffant un cri de rage.

— M. de Kéransern, dit railleusement Mandrin, j'ai beau ne pas appartenir à la noblesse, je sais néanmoins, pour l'avoir oui dire, que l'on ne doit point attaquer avant que les fers se soient croisés ; autrement, on peut être accusé d'avoir voulu assassiner son vis-à-vis.

Mais le comte n'avait cure des railleries que pouvait lui adresser Mandrin ; ce qu'il cherchait, en ce moment, c'était le moyen d'en finir au plus tôt, loyalement ou non.

— Vous ai-je dit, monsieur de Kéransern, poursuivit Mandrin, que si vous aviez le bonheur de me tuer, vous seriez libre ? Non ? Eh bien ! je vous le dis, pour vous mettre un

peu de cœur au ventre. Oui, monsieur, j'ai passé un marché avec mes hommes, et votre peau a été estimée par eux environ cinquante mille écus... puis, pour obtenir d'eux cette faveur, je leur ai abandonné ma part dans les prises futures.

Il s'interrompit, para d'un coup sec un coup droit, qu'après un double dégagé, rapide comme l'éclair, Kéransern avait tenté de lui porter, et poursuivit :

— Oui, mon cher monsieur, c'est ainsi, et ce prix ne doit pas peu vous flatter. Il est vrai que si j'ai la chance pour moi, c'est-à-dire que si la Providence veut que vous descendiez la garde tout à l'heure, ainsi que nous disions au Royal-Dauphiné, eh bien ! je me retire, je deviens vraiment le marquis de Mandar et autres lieux, en sorte que M^{lle} de Chavailles pourra m'épouser en toute sécurité.

Il sembla que ce nom prononcé par Mandrin fit sortir le comte des bornes de la prudence la plus élémentaire ; un flot de sang lui monta à la face, il vit rouge et, se fendant à fond, dans un coup qui, s'il eût atteint Mandrin, l'eût percé d'outre en outre, se découvrit.

Mais le capitaine des contrebandiers, d'un brusque écart de corps, évita la lame, qui passa comme un éclair à côté de lui, amenant sur la pointe de son épée le malheureux Kéransern ; emporté par son élan même, l'officier au Royal-Dauphiné s'embrocha et, sans même pousser un gémissement, tomba à la renverse avec un bruit sourd sur le plancher, où il demeura immobile.

Des applaudissements frénétiques saluèrent sa chute ; ce fut là toute son oraison funèbre.

Mandrin, qui, cependant, n'était pas un méchant garçon et n'avait pas de rancune, ne put retenir un soupir de satisfaction.

« La route est libre, maintenant », murmura-t-il en songeant qu'avec la mort de Kéransern disparaissait le seul motif de crainte qu'il eût, concernant M^{lle} de Chavailles.

Il ne songeait pas à sa sœur, à Marianne Carronges !

XVII

LA FILLE DE MANDRIN

Nous avons laissé, on s'en souvient, la veuve de Carronges étendue dans la nuit noire, sur la grande route, tout près de la grille du château de Chavailles.

Heureusement pour elle, le cheval de Mandrin, en la heurtant, l'avait poussée de côté et les fers, qui eussent pu lui broyer la tête, ne l'avaient même pas effleurée ; mais dans la chute sa tête avait porté sur un amoncellement de cailloux et, sous la rudesse du coup, elle s'était évanouie.

Quand elle revint à elle, elle se trouvait étendue sur un lit, au chevet duquel une femme inconnue veillait ; cette femme était jeune, jolie, et penchait vers elle un visage attendri, mais ce visage Marianne ne le connaissait pas, non plus que la chambre petite, mais coquettement arrangée, par la fenêtre de laquelle s'apercevait la frondaison verte des grands arbres.

Elle voulut se soulever, mais doucement la jeune fille lui posa les mains sur les épaules, disant avec un sourire :

— Le docteur défend que vous bougiez.

Alors, elle voulut parler, mais au premier balbutiement qu'esquissèrent les lèvres de la malade, elle ajouta :

— Le docteur a défendu que vous parliez, il faut dormir.

Marianne se sentit alors un grand vague à la tête ; il lui sembla qu'un cercle de fer lui broyait le crâne et, anéantie par la souffrance, elle ferma les paupières.

Un long moment, Claudine, car la garde-malade n'était autre que la femme de chambre de M^{lle} de Chavailles, se tint penchée vers elle pour surveiller la régularité de son souffle, puis, lorsqu'elle eut acquis la certitude que Marianne dormait, elle poussa un soupir et se redressa.

Maintenant, il y avait dans son regard autant de curiosité que d'apitoiement ; cette femme que, la veille au soir, le sergent Bricquebec avait trouvée sur la grande route, près du château, et qu'il avait suppliée de prendre dans sa chambre, qui était-elle ? que faisait-elle, la nuit, sur le chemin, et pourquoi Bricquebec semblait-il s'y intéresser si vivement ?

A force de faire travailler son imagination, Claudine en arrivait à des suppositions qu'elle était la première — après quelques instants de réflexion — à considérer comme stupides ; ainsi, elle se demandait si, cette femme, Bricquebec ne la connaissait pas, et si ce n'était pas à la suite d'un rendez-vous avec lui qu'elle s'était trouvée si près du château.

Et cet empressement avec lequel il s'était proposé pour aller chercher un médecin, et cette recommandation qu'il lui avait faite de ne parler de cette aventure à personne, surtout à M^{lle} Andrée.

Tout cela excitait fort la curiosité de Claudine, mais la curiosité seulement, car, pour de la jalousie, il n'en entraînait pas un zeste dans son cœur ; Bricquebec était son fiancé, c'est vrai, mais, en l'épousant, c'étaient uniquement ses sentiments ambitieux que la jeune femme voulait satisfaire.

Bricquebec lui avait paru, dès le premier jour, être de cette pâte malléable dont on fait les maris modèles, pâte qu'une femme un peu intelligente peut pétrir à sa façon et jeter autant qu'il lui plaît dans le moule de sa volonté ; et elle s'était dit que mieux valait après tout, du moment qu'elle n'avait pas d'amour au cœur, être la femme d'un adjudant de la maréchaussée que la femme d'un valet, ainsi que le voulait sa condition de camériste.

Seulement, cette épaulette d'adjudant était longue à venir, et Claudine commençait à croire qu'elle s'était trom-

pée en comptant sur Bricquebec pour satisfaire son ambition.

Voilà pourquoi la curiosité seule était en jeu, depuis la veille au soir, et pourquoi elle attendait mystérieusement que le sergent se montrât pour pouvoir l'interroger tout à son aise.

Un petit coup discret frappé contre le plancher la fit tressaillir, en même temps que ses lèvres carminées se plissaient dans un sourire satisfait.

« Enfin, murmura-t-elle, le voilà ! »

Elle revint vers le lit, s'assura que le sommeil de Marianne était calme et qu'elle pouvait, sans danger, descendre un moment ; sur la pointe des pieds elle courut à la porte, l'entre-bâilla doucement, se faufila au dehors, dégringola l'escalier et se trouva, en bas, devant Bricquebec, qui, grimpé sur une chaise, s'appêtait à heurter de nouveau au plancher avec le pommeau de son sabre.

En apercevant la jeune fille, il descendit et demanda avec une anxiété visible :

— Eh bien !... là-haut, comment ça va-t-il ?

— Le médecin a dit qu'il y avait une sorte de commotion cérébrale et que...

— Diable ! grommela Bricquebec, est-ce qu'elle s'aviserait de mourir ?

On pense si la curiosité de Claudine s'allumait à cette attitude et à ce langage ; aussi fouillait-elle sa cervelle en tout sens pour trouver un moyen de faire parler le sergent.

Aux derniers mots qu'il venait de prononcer, elle répliqua brusquement :

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire !

Le sous-officier sursauta.

— Comment ! qu'est-ce que ça peut bien me faire ! lâcha-t-il, mais ça me fait beaucoup.

A peine eut-il prononcé cette phrase, qu'il eût voulu pouvoir la renfoncer dans sa gorge ; mais il était trop tard, et Claudine, qui tenait le moyen cherché, s'exclama, en croisant les bras :

— Alors, c'est vrai, vous la connaissez, cette femme, ce n'est pas le pur hasard qui l'a amenée ici ! vous lui aviez donné rendez-vous !

Bricquebec prit un air bête.

— Claudine, déclara-t-il, je vous assure.

— Ah ! ne mentez pas, fit-elle, si vous ne voulez pas me dire la vérité, ne me dites rien. mais ne mentez pas.

— La vérité, la vérité, balbutia le sergent.

Claudine se cacha soudainement le visage dans les mains, et la poitrine soulevée par des sanglots aussi tumultueux qu'imaginaires :

— Ah ! ne parlez pas ! s'exclama-t-elle, car la vérité, je la connais. Cette femme vous l'aimiez. Elle vous aime et, sachant que vous veniez ici pour moi, elle vous a relancé jusqu'au château, poussée par la jalousie.

Bricquebec, l'entendant parler de la sorte, tombait de son haut.

— Mais, ma petite Claudine, essaya-t-il de dire...

Une nouvelle explosion lui coupa net la parole.

Ah ! c'était bien mal de se jouer ainsi d'une pauvre jeune fille aimante et confiante dans l'amour de celui qu'elle s'est choisi pour époux ! Elle en mourrait, certainement, et il pouvait aller s'installer lui-même au chevet de cette créature, car, pour elle, elle voulait que la foudre la frappât, si elle remettait les pieds dans la chambre de là-haut. D'ailleurs, elle allait quitter le château ; elle ne voulait pas demeurer un instant de plus dans cette maison où tout lui rappelait les rêves de bonheur qu'elle avait formés.

Et patati, et patata, ainsi pendant cinq bonnes minutes durant lesquelles il fut impossible à Bricquebec de placer un mot ; d'ailleurs, il n'y songeait guère, absorbé qu'il était par la contemplation de la douleur dans laquelle il voyait Claudine, et, pour être franc, nous devons dire que cette douleur ne lui faisait pas de peine, à lui ; au contraire, elle chatouillait fort agréablement son amour-propre.

Fallait-il que Claudine l'aimât pour être jalouse à ce point !

Brusquement il la saisit par la taille, l'attira contre sa poitrine et lui déposa sur chaque joue un baiser retentissant.

— Monsieur Bricquebec ! s'exclama-t-elle en le repoussant. Il se mit à sourire, la regardant ; puis, d'un ton mystérieux :

— Ecoutez, mademoiselle Claudine, dit-il, je vais tout vous dire... ou, du moins... tout ce que je puis vous dire pour l'instant...

Un petit soupir s'échappa des lèvres de la jeune fille, soupir de satisfaction à la pensée que sa curiosité allait être satisfaite, car, contrairement à ce que venait de déclarer le sergent, elle pensait bien, elle, savoir tout ce qu'il y avait à savoir...

Bricquebec eut un mouvement de tête vers le plafond.

— Qu'est-ce qu'elle fait là-haut ? demanda-t-il.

— Elle repose, chuchota Claudine.

— Alors... ça va bien !

— C'est-à-dire que ça pourra aller bien demain... à moins que ce ne soit que dans huit jours... ou dans quinze jours.

Le visage de Bricquebec se rembrunit.

— Diabre ! grommela-t-il d'un ton fort ennuyé.

Claudine le regardait d'un air toujours soupçonneux.

— Eh bien ! fit-elle, j'attends que vous vous décidiez à parler.

Le sergent la prit par la main, la mena à une chaise, l'y fit asseoir, prit place lui-même sur un escabeau, et, se penchant vers la jeune fille :

— Eh bien ! oui, se décida-t-il enfin à dire, oui... je la connais, cette femme. Vous aviez deviné juste.

Claudine laissa échapper une exclamation triomphale.

— Savez-vous, monsieur Bricquebec, fit-elle, que vous avez un fier toupet de m'avouer cela, à moi ?

Le sergent parut ahuri.

— Mais, baibutia-t-il, vous me demandez de vous dire la vérité.

Cette réponse, très logique, apaisa Claudine.

— Alors ! dit-elle, pour l'inviter à continuer.

Mais l'interruption de la jeune femme semblait avoir troublé les idées du sergent, qui ne répondit pas et s'absorba.

— Dites-moi, mademoiselle Claudine, fit-il tout à coup, est-ce que M^{lle} Andrée aime bien le marquis de Mandar ?

A cette question, la jeune fille répliqua par un franc éclat de rire ; puis elle plaça comiquement son index sur le front de son interlocuteur :

— Dites-moi, monsieur Bricquebec, fit-elle à son tour, avez-vous bien toute votre raison ?... Comment, vous me demandez si Mademoiselle aime sérieusement le marquis ! Mais, c'est-à-dire que Mademoiselle ne pense qu'à lui, ne rêve que de lui, et, s'il ne tenait qu'à elle, il y a beau jour qu'elle serait marquise.

Bricquebec hocha la tête d'un air de mauvaise humeur, et la jeune fille l'entendit qui murmurait :

— Oui... oui... je m'en doute bien, et voilà l'embêtant...

On juge de la stupéfaction que ces mots causèrent à Claudine.

— Ah ça ! fit-elle, en se croisant les bras, est-ce que vous perdez la tête ? Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous, que Mademoiselle aime M. le marquis de Mandar ?

— Ça me fait beaucoup... car je suis très dévoué à Mademoiselle, moi, et je m'inquiète par avance du chagrin qui peut lui arriver...

— Du chagrin ! répéta Claudine, devenant subitement sérieuse, vous croyez qu'il peut arriver du chagrin à ma maîtresse, monsieur Bricquebec ? Mais quel chagrin ?...

— Rapport à M. le marquis, fit-il laconiquement.

Alors, elle lui prit les mains, les secoua, disant avec impatience :

— Mais parlez, parlez donc !... Il faut que je vous tire chaque mot de la bouche. Ne voyez-vous pas que vous me faites bouillir !

Bricquebec parut hésiter encore ; puis, se décidant soudain :

— Sachez donc, ma petite Claudine, fit-il à voix basse, que le marquis de Mandar n'est pas plus marquis que vous et pas plus Mandar que moi-même.

La jeune fille lui éclata de rire au nez : elle connaissait de réputation la finesse policière de son amoureux, elle savait que le nombre des bêtises commises par lui étaient considérables, et elle se disait que, sans doute, cette fois encore, comme bien d'autres, d'ailleurs, il croyait avoir levé un lièvre formidable.

— Et pourrait-on vous demander, monsieur Bricquebec, fit-elle avec une pointe de raillerie nullement dissimulée, pourrait-on vous demander comment vous fîtes cette belle découverte ?

Mais, sans s'interloquer de l'accueil fait par Claudine à sa déclaration, le sergent répliqua en montrant le plafond avec son doigt :

— C'est par la personne qui est là-haut que j'ai tout su...

— Elle connaît donc le marquis de Mandar ? murmura la jeune fille.

— C'est son frère, déclara Bricquebec.

Cette affirmation était tellement inattendue, que Claudine sursauta, et elle était tellement forte et invraisemblable, qu'elle ne put retenir un nouvel éclat de rire.

— Quoi ! balbutia-t-elle, quand son hilarité fut un peu calmée, cette femme, coureuse de grandes routes, aux vêtements presque malheureux, serait la sœur du marquis de Mandar !

Bricquebec eut un geste d'impatience.

— Je viens de vous dire, répliqua-t-il, qu'il n'était pas plus marquis que Mandar...

— Alors, qu'est-ce qu'il est ?

Le sergent allongea les lèvres dans une moue de gravité.

— Qu'est-ce qu'il est ! soupira-t-il ; voilà précisément ce qui m'inquiète si fort pour M^{lle} Andrée.

— Mais encore ? interrogea la jeune fille, que l'inquiétude commençait à gagner ; si vous le savez, dites-le.

Bricquebec se tut encore durant quelques secondes, après quoi il s'approcha au point que ses lèvres effleurèrent l'oreille de Claudine, et murmura :

— A en croire cette femme, le soi-disant marquis de Mandar ne serait autre que Mandrin !

Claudine jeta un cri d'effroi.

— Mandrin ! le contrebandier ! s'exclama-t-elle.

Le sergent inclina la tête de haut en bas.

— Oui... souffla-t-il... oui, Mandrin...

Mais, alors, Claudine, qui avait réfléchi, trouva cette supposition si cocasse, qu'elle haussa les épaules ; puis, un soupçon lui vint :

— Voulez-vous que je vous dise ? fit-elle ; eh bien ! en ce moment, vous me contez des couleurs pour expliquer comment vous connaissez cette femme, et pour m'empêcher de soupçonner...

— Mais puisque je vous dis que ce n'est pas pour vous que cette femme est venue... mais pour l'autre.

Claudine eut un petit claquement de langue impatienté.

— Voyons, dit-elle, réfléchissez et comprenez que votre fable n'est pas croyable ; si cette femme était la sœur du marquis, qu'aurait-elle besoin de venir le réclamer justement, au milieu de la nuit !

— Parce qu'elle ne peut le voir autre part, et que, le surprenant ici, la menace qu'elle voulait lui faire avait bien plus de force.

— Je ne comprends pas un mot.

— C'est pourtant bien simple : Marianne Carrouges, c'est le nom de cette femme, a une fille ; cette fille c'est celle que j'ai amenée un soir ici, et que, comme une petite serine, vous avez livrée à Mademoiselle.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Marianne, pour revoir sa fille, est décidée à dénoncer son frère ; c'est pourquoi j'aurai, dans quelques temps, mon épauvette d'adjudant, et ma petite Claudine pourra être M^{me} Bricquebec...

Claudine fit la grimace : si peu qu'elle comprit, elle ne trouvait pas tout cela bien propre, et il lui semblait que le rôle joué par le sergent n'était pas des plus honorables.

— Ecoutez-moi, monsieur Bricquebec, dit-elle au bout d'un instant de réflexion ; si vous m'en croyez, vous ramènerez

cette affaire à des proportions beaucoup plus simples ; je sais où est cette enfant ; j'irai la chercher demain, je la remettrai à cette femme, et elle s'en ira.

Mais le sergent n'entendait pas de cette oreille-là.

— Ah ! mais non ! s'exclama-t-il, pas de ça, Lisette. Voilà plusieurs mois que je mène cette affaire-là... avec quelque habileté, j'ose le dire... et je ne souffrirai pas que vous veniez me mettre des bâtons dans les roues.

Claudine s'était levée.

— C'est à moi que vous parlez de la sorte ? demanda-t-elle.

— Mon épaulette est à ce prix, répliqua Bricquebec.

— C'est bien cher, déclara Claudine, d'un ton méprisant.

— Mais pour vous avoir, ma chère Claudine... soupira le sergent, et puis enfin... c'est mon devoir...

— Votre devoir n'est pas de provoquer une chose odieuse : faire dénoncer un frère par sa sœur... Tout ça pour une épaulette...

— Mon devoir est d'arrêter le gredin, riposta Bricquebec.

— D'abord, jusqu'à ce que cela soit bien prouvé, je tiens le marquis de Mandar pour un parfait gentilhomme... et puis, ma maîtresse l'aime, et je ne veux pas qu'on fasse de mal à M^{lle} Andrée.

— On ne peut cependant pas lui laisser épouser un bandit.

Claudine, cette fois, se fâcha tout rouge.

— Monsieur Bricquebec, fit-elle en lui mettant sous le nez sa main toute large ouverte, si vous répétez encore vos infamies et vos insanités contre le marquis de Mandar, je vous giffe.

Devant une déclaration si nette, le sergent se rebiffa, et d'une voix très digne :

— Fort bien, mademoiselle, dit-il, je vois quels sont vos sentiments à mon égard. Je n'ai plus qu'à me retirer.

— Et je vous conseille d'oublier le chemin du château, riposta la jeune fille, car je ne me soucie plus à cette heure de votre épaulette d'adjudant, du moment qu'elle est à ce prix.

Bricquebec fit un salut plein de raideur, tourna les talons et sortit.

Telle avait été la conversation qui s'était tenue, le lendemain même du départ de Mandrin pour la Bourgogne, entre Claudine et Bricquebec ; depuis ce jour, trois semaines s'étaient écoulées, trois semaines durant lesquelles Claudine avait soigné Marianne Carrouges avec un dévouement extraordinaire ; on eût dit qu'elle voulait, à force de soins et de prévenances, gagner la confiance de la malade.

Mais la commotion cérébrale qui était résultée de sa chute sur la grand'route paraissait résister aux médications énergiques que lui administrait le médecin : la pauvre femme ne semblait pas comprendre ce que lui disait sa garde-malade improvisée ; elle demeurait des heures entières étendue sur son lit, immobile, le visage impassible, ses yeux noirs fixes, sans une lueur qui trahit l'intelligence.

Et Claudine se demandait si cette malheureuse allait rester folle, et si ce n'était pas une volonté de la Providence que le secret terrible qu'elle détenait dût demeurer enfermé à jamais dans sa poitrine.

Le soir, sur l'avis du médecin, qui continuait à venir secrètement, Claudine faisait faire à la malade un tour dans le parc sombre et désert, cherchant vainement par sa conversation à provoquer une réponse, si courte fût-elle, car la jeune fille ne pouvait se vanter de connaître encore le son de sa voix.

Si elle n'eût été aussi bonne et charitable qu'elle était, elle se fût, depuis longtemps, débarrassée de cet hôte incommode et dangereux ; qu'un hasard, en effet, révélât à Andrée la présence de cette étrangère dans le pavillon de Claudine, et de grands désagréments pouvaient surgir, pis que des désagréments même, si Bricquebec avait dit la vérité, ou seulement une partie de la vérité.

Vainement Claudine avait cherché à faire causer l'étrangère, celle-ci n'avait répondu à aucune de ses questions ; même, elle n'avait pas paru les entendre, marchant lentement, d'un pas pour ainsi dire automatique, les yeux dans le vague, l'esprit ailleurs.

Vainement, pour savoir, pour tenter de la faire sortir de son mutisme, la jeune fille avait fait allusion à Suzette, pensant qu'au nom de sa fille la mère ne se contendrait pas ; Marianne Carrouges avait laissé passer l'allusion, sans même tressaillir.

Aussi Claudine avait-elle fini par croire que la pauvre femme, ainsi que le disait d'ailleurs le médecin, était tout à fait folle et s'était-elle un peu relâchée de sa surveillance.

Or un soir que, suivant sa coutume, elle avait mené Marianne se promener dans le parc et qu'après leur promenade silencieuse les deux femmes regagnaient le pavillon, brusquement une forme blanche avait apparu au détour d'une allée.

— Mademoiselle, murmura Claudine d'une voix effrayée, en reconnaissant Andrée, qu'elle croyait retirée dans sa chambre.

Elle voulut entraîner Marianne derrière un massif, pour éviter une rencontre qu'elle redoutait depuis que la veuve du supplicié se trouvait au château ; mais la veuve de Carrouges s'était immobilisée subitement, avec autant de force que si ses pieds eussent pris racine dans le sable des allées.

Et ce fut en vain que Claudine tenta de l'arracher à son immobilité ; sans effort apparent, elle résistait.

Alors Claudine prit son parti ; d'ailleurs, à en croire les apparences, cette malheureuse ne parlerait pas, ou, si elle parlait, ce serait pour extravaguer, et il serait très facile à elle, Claudine, d'empêcher Andrée de prêter le moindre crédit à ce qu'elle dirait.

M^{lle} de Chavailles marchait lentement, les yeux baissés, absorbée dans ses pensées, qui l'emportaient loin... bien loin du château... vers ce marquis de Mandar auquel elle avait donné son cœur et dont l'absence, cette fois-ci, la faisait plus cruellement souffrir que les précédentes fois.

Et elle se disait qu'à son retour il faudrait enfin que leur mariage fût chose décidée, car lors de sa prochaine absence, elle le suivrait, la femme devant suivre son mari.

Comme elle n'était qu'à quelques pas de Claudine et de sa compagne, elle leva machinalement les yeux et poussa une exclamation de surprise.

Mais comme elle allait demander à la camériste l'explication de cette singulière rencontre, Marianne échappant tout à coup à l'étreinte de Claudine, se précipita vers M^{lle} de Chavailles.

— Pitié ! mademoiselle, clama-t-elle, pitié !

Un peu effrayée tout d'abord, Andrée recula ; mais les mains de la veuve de Carrouges s'étaient cramponnées à sa jupe, tandis que ses lèvres balbutiaient :

— Pitié !... Pitié !...

Claudine aussitôt s'était avancée.

— N'ayez crainte, mademoiselle, dit-elle un peu troublée, cette pauvre femme n'est pas méchante, mais elle a perdu la raison et ne sait trop ce qu'elle dit.

Marianne se redressa, changeant subitement d'attitude et de langage.

— Mademoiselle, dit-elle d'une voix très calme, voulez-vous être assez bonne pour m'accorder quelques instants d'entretien ; vous verrez que j'ai bien toute ma raison et que c'est à juste titre que j'implore votre pitié.

Mais comme Claudine voulait la prendre par le bras, elle lui résista et prit, au contraire, le bras de M^{lle} de Chavailles, ajoutant :

— Un grand malheur se prépare pour vous, mademoiselle, un malheur que moi seule puis conjurer. Si vous refusez de m'entendre, c'en est fait de vous.

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle ! s'écria Claudine, cette femme est folle, et c'est elle qui vous apporte le malheur.

Impressionnée, troublée, ne sachant que penser, Andrée répliqua :

— Tu sais donc ce quoi il s'agit

— Voici trois semaines que cette pauvre femme habite le pavillon, répondit la camériste, et dans ses divagations, elle m'a raconté tout ce qu'elle veut vous dire.

Marianne se redressa, pleine de colère, comme si elle allait se jeter sur Claudine.

— Vous mentez. Depuis qu'en effet vous m'avez accordé l'hospitalité dans le petit pavillon, ou plutôt depuis que vous m'y tenez prisonnière, je n'ai pas prononcé un mot, une syllabe... Et si vous savez déjà ce que je veux dire à M^{lle} de Chavailles, c'est que le sergent de la maréchaussée Bricquebec vous a mise au courant de la situation.

Cela avait été dit d'une façon si nette, si claire, qu'Andrée jeta à Claudine un regard singulier qui disait clairement qu'elle ne trouvait pas cette femme aussi privée de raison qu'elle avait bien voulu le dire tout d'abord.

Elle prit Marianne par la main et lui dit :

— Venez, madame.

Elles s'acheminèrent vers le banc de pierre adossé au mur de clôture, ce banc sur lequel un soir — on s'en souvient — Andrée avait fait à Marie ses confidences, relativement à l'homme qui lui avait sauvé la vie, et lorsqu'elles eurent pris place toutes les deux, elle dit :

— Parlez, maintenant, madame ; je vous écoute.

Mais Marianne désigna Claudine.

— Priez mademoiselle de s'éloigner, fit-elle, suffisamment pour ne pas entendre, mais pas assez cependant pour ne pas vous inspirer confiance, au cas où vous auriez peur de moi.

— Claudine, fit Andrée, retourne au château et attends-moi dans ma chambre.

Et quand la camériste eut disparu au tournant d'une allée :

— De quoi s'agit-il, madame ? demanda-t-elle.

Alors Marianne, qui jusqu'alors s'était contenue, sentant qu'elle avait besoin de conserver tout son sang-froid, à cause de l'hostilité cachée qu'elle devinait chez la camériste, Marianne s'exclama, éplorée :

— Mademoiselle, je vous suppliais, tout à l'heure, d'avoir

pitie... Est-il au monde un être plus digne de pitié qu'une mère à laquelle on a pris son enfant ?

Andrée lui prit les mains, touché de compassion, et murmura :

— Pauvre femme !... mais que puis-je vous vous ?

— Tout, mademoiselle, car à votre insu, ah ! j'en suis bien persuadée, vous détenez le seul être qui me rattache à la vie et m'empêche de chercher dans la mort l'oubli de mes douleurs.

— Moi ! s'exclama Andrée, surprise et un peu effrayée, il faut le dire, car ces paroles si singulières pour elle lui faisaient craindre que Claudine n'eût dit la vérité tout à l'heure, en traitant cette femme de folle, et durant un instant, elle regretta d'avoir éloigné sa camériste.

Marianne comprit ce qui se passait dans l'âme de la jeune fille.

— Mademoiselle, dit-elle, il y a plusieurs semaines, votre camériste vous a montré une enfant, Suzette, c'est son nom, qu'elle vous a dit être orpheline, et pour laquelle vous vous êtes prise d'une soudaine amitié. Eh bien ! mademoiselle, cette enfant... c'est ma fille... ma chère Suzette, et je viens vous supplier de me la rendre.

Elle s'était laissée glisser aux pieds de Andrée, et, le visage dans les mains, elle sanglotait.

M^{lle} de Chavailles était si stupéfaite, qu'elle ne songeait pas à relever la pauvre femme et qu'elle balbutia :

— Qu'est-ce que tout ce roman, et quel intérêt Claudine avait-elle à vous voler votre fille ?...

— Ah ! s'écria Marianne... ce n'est point cette fille qui a fait cela, mais c'est un nommé Bricquebec, qui, pour me forcer à parler, me torture depuis plusieurs mois.

Et comme elle voyait, fixés sur elle, interrogateurs et soupçonneux, les regards d'Andrée, elle ajouta en courbant la tête, comme honteuse :

— Mon nom est Marianne Carrouges, la femme du malheureux contrebandier, roué en place de Grenoble, il y a quelques mois, et le sergent de la maréchaussée, pour me contraindre à nommer les complices de mon mari, m'a pris mon enfant.

— Pauvre femme ! s'exclama Andrée.

Puis un souvenir lui revenant soudain :

— Mais comment se fait-il que Suzette, interrogée par moi, m'ait répondu qu'elle était orpheline et seule au monde ? Marianne tressaillit.

— Ah ! s'exclama-t-elle, Suzette n'a pu vous dire cela, ou,

si elle l'a dit, c'est qu'on lui avait fait la leçon ; mais montrez-la-moi, mademoiselle, mettez-la en présence de moi, et vous verrez si elle ne me reconnaît pas...

Ces paroles étaient trop sages pour que M^{lle} de Chavailles ne les approuvât pas entièrement, et elle dit simplement :

— Demain, au jour, madame, Suzette sera ici, et elle décidera.

Marianne se jeta sur les mains d'Andrée et les baisa avec transport.

— Ah ! mademoiselle, vous êtes bonne et vous me rendez la vie. Mais vous n'aurez pas obligé une ingrate. Sans doute, moi, je vous rends très malheureuse en vous disant ce que je viens vous dire... Mais je ne veux pas que plus tard — si cette horrible chose s'accomplissait — vous puissiez m'accuser d'ingratitude.

Un sinistre pressentiment étreignit le cœur de M^{lle} de Chavailles, qui balbutia, la gorge contractée par une inexprimable émotion :

— Que voulez-vous dire ?

— Vous aimez un homme, mademoiselle, vous êtes prête à laisser tomber votre main dans la sienne... eh bien ! cet homme est indigne de vous... non pas que ce soit un criminel, mais la société l'a rejeté de son sein, et, pour votre caste, c'est un réprouvé.

Andrée s'était subitement levée.

— Qu'osez-vous insinuer ? clama-t-elle.

— Hélas ! mademoiselle, je n'insinue pas, je dis la vérité. Le marquis de Mandar n'existe pas, ou plutôt, celui qui s'est présenté à vous sous ce masque, c'est le capitaine Mandrin.

Cette fois, chose singulière, M^{lle} de Chavailles ne crut pas un mot de ce que venait de lui dire Marianne Carrouges ; tellement cela lui paraissait invraisemblable. Oui, décidément, Claudine avait eu raison, en traitant cette pauvre femme de folle.

Alors, elle eut peur, et, prenant sa course à travers le parc, elle se mit à crier :

— Claudine !... Claudine !...

Mais la camériste n'avait cure de rejoindre, car, au lieu de se rendre au château, comme le lui avait ordonné sa maîtresse, elle était sortie du parc par la brèche pratiquée au mur de clôture, était grimpée sur les moellons, et de là avait écouté la conversation qui venait de se tenir entre M^{lle} de Chavailles et Marianne Carrouges.

Aussi, tandis qu'Andrée courait vers le château, se hâtait-elle, elle aussi, de s'y rendre ; en sorte — comme elle avait

pris le plus court — qu'elle se trouva dans la chambre de la jeune fille au moment où celle-ci y arriva.

— Tu avais raison, fit-elle, tout essoufflée, cette femme a perdu la raison ; ne vient-elle pas de me dire que le marquis de Mandar...

Claudine s'efforça de rire :

— Oui... oui... dit-elle, elle m'a raconté cela aussi plus d'une fois ; mais quelle importance cela a-t-il ?

Andrée était toute pâle, et essuyant d'une main tremblante son front couvert de sueur :

— C'est égal, balbutia-t-elle, elle m'a fait bien du mal.

— Mais puisque c'est une folle ? insista Claudine.

— Oui, je le vois maintenant... mais sur le premier moment... d'autant plus qu'elle m'avait paru causer très raisonnablement au sujet de cette enfant.

— C'est peut-être la disparition de sa fille qui lui a fait perdre la raison, suggéra Claudine.

Le regard de M^{lle} de Chavailles s'attacha, soupçonneux, sur sa camériste.

— Quel rôle as-tu joué là dedans ? demanda-t-elle.

— J'ai eu confiance en Bricquebec, répondait la jeune fille, vivement ; il m'avait amené cette enfant en la disant orpheline, et j'ai cru bien faire, dans son intérêt, en la présentant à Mademoiselle.

— Il faudra aller demain matin, dès l'aube, au village, chercher cette petite Suzette, et nous verrons, en la mettant en présence de la mère, qui a menti...

Ce furent les derniers mots que prononça M^{lle} de Chavailles, avant de se mettre au lit. Quoi qu'elle en dit, elle demeurait impressionnée quand même par les allégations de Marianne Carrouges, et à ses oreilles résonnaient toujours les méchantes paroles qu'elle avait prononcées sur le marquis de Mandar.

Quand Claudine rejoignit le pavillon, elle trouva la veuve du supplicié assise devant la porte.

— Votre fille sera ici demain matin, lui dit Claudine.

Marianne se leva, sans mot dire, la suivit dans sa chambre, se laissa mettre au lit ; puis quand elle fut seule, elle se releva, alla s'agenouiller devant un petit crucifix de bois accroché au mur, et remercia Dieu de la grande joie qu'il lui envoyait.

Hélas ! si la pauvre femme eût pu se douter du plan qui germait dans la cervelle de Claudine, elle eût pleuré au lieu de se réjouir ; la camériste, en effet, se moquait pas mal des larmes que la pauvre mère avait déjà versées, et des angoisses

par lesquelles elle avait passé, depuis la disparition de sa fille. Ce qu'elle voulait avant tout, c'était le bonheur de sa maîtresse, et pour elle le bonheur de sa maîtresse, c'était l'amour qu'elle avait pour le marquis de Mandar, et l'amour que celui-ci avait pour M^{lle} de Chavailles.

Or l'exagération même des accusations formulées par Marianne contre le marquis de Mandar, prouvait que ces accusations étaient fausses, et Claudine n'entendait pas que cette folle vint troubler la quiétude du château de Chavailles par ses récits dénués de sens commun.

C'est pourquoi, tandis que Marianne se réjouissait à la pensée que le lendemain, c'est-à-dire dans quelques heures, elle pourrait serrer son enfant dans ses bras, Claudine, elle, remuait dans sa cervelle un moyen de rendre tout à fait éclatante la folie dont elle l'avait accusée.

Il était neuf heures du matin, lorsque le lendemain, elle se présenta chez les bonnes sœurs, pour ramener au château la petite Suzette, et celle-ci, toute joyeuse de cette journée de congé, courait sur la route, tandis que Claudine marchait derrière elle, la suivant des yeux, se demandant encore comment elle allait s'y prendre.

— Suzette, appela-t-elle soudain, l'imagination surexcitée par la vue des clochetons ardoises du château.

L'enfant la rejoignit.

— Dis-moi, fit la camériste, en lui prenant la main, tu as confiance dans ton ami Bricquebec ?

Suzette inclina la tête affirmativement.

— Et dans ton oncle Louis ?

Suzette devint toute rose... puis toute pâle, regarda Claudine d'un air soupçonneux, puis, rassurée par son air de franchise :

— Oh ! oui, s'exclama-t-elle.

— Eh bien ! ma petite Suzette, fit Claudine, en prenant un air de mystère, ton oncle Louis m'a chargée de te prévenir de faire bien attention, toi, de ne pas prononcer une seule parole imprudente qui pût faire le malheur de ta mère, le sien et le tien.

— Ah ! vous savez donc aussi que maman vit ! s'exclama l'enfant.

— Oui, non seulement je le sais, mais je l'ai vue, tu vas la voir aussi.

Suzette battit des mains.

— Vrai ! bien vrai ! s'exclama-t-elle.

Claudine s'arrêta et, la regardant dans le blanc des yeux :

— Mais tu sais, fit-elle, ce qui est convenu, tu es une enfant

orpheline, sans père ni mère, et tout à l'heure, lorsque tu seras en présence de ta maman...

— Tout à l'heure, tout à l'heure ! s'écria Suzette.

Claudine fronça les sourcils.

— Souviens-toi, dit-elle, que tu es orpheline, que ta mère est morte et que la femme que tu verras tout à l'heure...

L'enfant eut soudainement une mine déconfite.

— Si je pouvais l'embrasser ! soupira-t-elle.

— Tu es trop intelligente pour ne pas savoir qu'une petite fille qui a du cœur peut et doit même toujours embrasser une pauvre femme qui a du chagrin.

Suzette baissa la tête pour cacher les deux grosses larmes qui lui roulaient dans les yeux, et la route s'acheva silencieusement ; seulement, à ses sourcils froncés, à ses lèvres pincées, à la fixité de son regard, il était facile de comprendre qu'elle « s'entraînait » pour ainsi dire à avoir l'énergie suffisante à la scène qui allait se jouer.

M^{lle} de Chavailles l'attendait dans le petit pavillon ; elle l'embrassa tendrement et lui dit :

— Ma petite Suzette, veux-tu voir quelqu'un que tu aimes et qui t'aime bien ?

L'enfant se mordit les lèvres et répondit, d'un air étonné :

— Qui m'aime bien !... Mais en dehors de vous, ma bonne amie, qui donc se soucie de la petite orpheline ?

Un cri se fit entendre, et la porte qui communiquait avec la pièce voisine s'ouvrant violemment, Marianne Carrouges apparut.

— Suzette ! ma Suzette ! s'exclama-t-elle, en courant vers l'enfant qu'elle prit dans ses bras pour la couvrir de baisers.

Mais Suzette ne bougeait pas, paraissant accueillir froidement ces caresses, sans y répondre, et Marianne ne s'en apercevait pas, tellement elle était occupée à l'embrasser, à la cajoler, à pleurer surtout, répétant :

— Ma fille ! ma chère fille !

— Eh bien ! dit Andrée à Suzette, tu es heureuse d'avoir retrouvé ta maman ?...

Une contraction douloureuse crispa le visage de l'enfant, qui balbutia d'une voix mal assurée :

— Mais je ne connais pas madame...

Marianne bondit, lâchant sa fille et levant les bras au plafond, dans un geste affolé :

— Suzette !... Suzette !... clama-t-elle, tu plaisantes, n'est-ce pas ?... Voyons, dis à cette belle demoiselle que tu as voulu rire... tu me reconnais bien... c'est moi... ta mère... ta petite maman... voyons, dis...

Mais Suzette détournait la tête pour cacher ses larmes.

— Tu vois bien, s'écria Marianne, triomphante, tu pleures... tu pleures.

— Je pleure parce que vous êtes très malheureuse, madame, répondit l'enfant.

Et ses larmes l'étouffant, elle se réfugia dans les bras d'Andrée, où elle éclata en sanglots.

— Cette petite est très nerveuse, fit Claudine à voix basse, et cette scène lui fait bien du mal... d'ailleurs, mademoiselle doit être convaincue à présent que cette femme est folle.

Et elle désignait Marianne.

Celle-ci porta les mains à sa tête, comprimant son front, comme si elle eût voulu empêcher sa cervelle d'éclater, et s'écria :

— Folle ! ah ! oui, vous avez raison, je suis folle, ou si je ne le suis déjà, je ne tarderai pas à le devenir ! Ma Suzette, ma fille qui me renie ! ah !

Et elle sanglotait, en proie à une inexprimable douleur.

En ce moment, un laquais entra, qui dit à haute voix, s'adressant à M^{lle} de Chavailles :

— Monsieur le marquis de Mandar vient d'arriver au château.

Andrée fut sur le point de quitter le pavillon, mais il lui restait encore quelques soupçons et elle jugea que le meilleur moyen de les dissiper était de mettre en présence et la femme qui accusait, et l'homme qui était accusé.

— Priez M. le marquis de me venir rejoindre ici, dit-elle, et surtout pas un mot sur la compagnie en laquelle je me trouve.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix étranglée par l'angoisse, car, bien qu'elle ne crût pas un mot de ce qui lui avait été dit par Marianne touchant celui qu'elle aimait, surtout depuis que l'attitude de Suzette venait de lui servir à contrôler les assertions de Marianne, cependant un poids énorme lui écrasait la poitrine.

Elle se tenait sur le seuil du pavillon et, sitôt qu'il l'aperçut, Mandrin s'empressa vers elle, lui balsa les mains en murmurant :

— Ah ! chère Andrée.

Brusquement, elle s'écarta, démasquant Suzette et Marianne Carrouges, tandis que ses regards ne quittaient pas le visage de Mandrin.

Mais celui-ci demeura insensible ; seulement, reconnaissant la petite protégée de M^{lle} de Chavailles, de laquelle, on

s'en souvient, il avait fait connaissance sur la route du village, il lui tendit la main.

— Eh ! bonjour, ma petite amie, dit-il en souriant.

Il la prit dans ses bras, l'éleva jusqu'à lui et l'embrassa sur les deux joues, ce qui lui donna le temps de lui glisser à l'oreille ce seul mot : « Prudence ! »

L'enfant, reposée à terre, fit une révérence en disant :

— Bonjour, monsieur le marquis.

Puis elle détourna la tête, n'osant regarder sa mère qui s'élançait vers Mandrin, le visage empourpré d'un flot de sang, les yeux hagards, les mains angoisseusement serrées.

— Et moi, on ne me reconnaît pas ! clama-t-elle dans un coup de folie, je ne suis pas de la famille... moi, Marianne Carrouges, la veuve du supplicié est reniée par son frère, par Mandrin le contrebandier !

Elle éclata d'un rire terrible.

— Ah ! ah ! fit-elle, l'histoire est bonne.

Et elle venait se camper, les poings sur les hanches, sous le nez de Mandrin, qui la regardait de son œil froid, du même air qu'il eût regardé une étrangère.

— Alors, c'est bien entendu, poursuivait-elle d'une voix qui sifflait entre ses dents, tu ne me reconnais pas... tu ne veux pas me reconnaître, c'est comme ma fille, tout le monde me chasse, me renie, ah !

Elle s'accroupit sur le plancher, le visage entre les mains, brisée par sa fureur même et sanglota tout bas comme un enfant.

Mandrin, qui était demeuré impassible devant l'accès de rage de sa sœur, ne put supporter indifféremment la vue de cette douleur.

— Mademoiselle, dit-il à Andrée qui, tout impressionnée par ce pénible spectacle, était demeurée immobile dans un coin, tenant Suzette dans ses bras, le visage caché contre sa poitrine, mademoiselle, vous devriez envoyer chercher un docteur, ou même, permettez-moi de l'aller chercher moi-même...

Il se dirigeait vers la porte lorsque apparut sur le seuil le chevalier des Mureaux.

— Un mot, s'il vous plaît, monsieur, fit le lieutenant de la maréchaussée en étendant le bras...

Il y avait dans le ton du chevalier et dans ce geste quelque chose d'autoritaire qui déplut fort à Mandrin ; mais son déplaisir se compliqua de crainte en apercevant dans le jardin une section de soldats de la maréchaussée, l'arme au pied et la baïonnette au bout du canon.

— Vous m'excuserez, monsieur, poursuivit M. des Mureaux, mais le procureur a reçu, vous concernant, des accusations contre lesquelles je ne saurais trop, dans votre intérêt, vous engager à venir protester vous-même.

Bien qu'il comprît le sens véritable caché sous ces paroles, Mandrin fit bonne contenance et, se redressant :

— Merci de vos bons conseils, mon cher chevalier, répondit-il avec hauteur ; je verrai ce que j'ai à faire.

Il voulut l'écartier ; mais en ce moment une figure parut dans l'encadrement de la porte : c'était celle du sergent Bricquebec.

— Eh bien ? demanda des Mureaux avec empressement.

— Nous avons perquisitionné à Saint-André, mon lieutenant, répliqua le sergent, et nous avons trouvé les traces de la comédie jouée par ces bandits depuis si longtemps.

Un moment interloquée, Andrée s'exclama, s'adressant à M. le chevalier :

— Mais songez à ce que vous faites, monsieur ; on dirait que vous arrêtez M. le marquis...

— Point, protesta des Mureaux, qui, au fond, était bon diable, et auquel faisait peine le visage angoissé de la jeune fille... Je lui conseille seulement de me suivre.

Andrée promenait ses regards du chevalier à Mandrin, et, trompée par la merveilleuse force d'âme de cet homme, elle s'exclama en montrant Marianne toujours accroupie dans un coin, mais dont les sanglots avaient cessé :

— C'est cette malheureuse folle qui aura dénoncé le marquis de Mandar comme étant le fameux Mandrin... n'est-ce pas ?... elle l'a accusé tout à l'heure, là, devant moi.

Marianne se dressa tout d'une pièce.

— Oui... moi... fit-elle...

Mais le courage de Mandrin était à bout, et son âme, partagée entre la douleur que lui causait son rêve évanoui maintenant et la rage dans laquelle le mettait la trahison de sa sœur, chancela.

— Partons, monsieur le chevalier, dit-il avec dignité, et courons à Grenoble, où je n'aurai pas de peine, vous verrez, à vous prouver votre erreur.

Il se courba sur la main que lui tendait Andrée, y déposa un tendre... un long baiser, — le dernier, car désormais il n'avait plus d'espoir, — embrassa Suzette qui sanglotait et sortit.

Le chevalier le suivait, tout interloqué par cet aplomb, et doutant, maintenant, fort d'avoir suivi la bonne route, ainsi que le lui avait affirmé Bricquebec.

— Hum ! fit-il discrètement en le regardant de côté, d'un air qui exprimait son doute à merveille.

Le sergent le regarda, lui aussi, mais d'un air de pitié.

— Tenez, fit-il, monsieur le chevalier... nous allons faire une dernière expérience... Allez rejoindre M^{lle} de Chavailles et attendez...

Et tandis que des Mureaux retournait sur ses pas, il passait son bras sous celui de Mandrin, et le conduisait vers la troupe de soldats qui attendaient.

Dans le pavillon, une scène pénible se passait : M^{lle} de Chavailles, à demi pâmée sur une chaise, sanglotait, adjurant, au milieu de ses larmes, Suzette de lui dire la vérité, et l'enfant, fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Mandrin, s'obstinait à répondre :

— Je ne connais pas cette pauvre femme.

Et elle désignait Marianne, qui, muette, farouche, la regardait et se demandait si sa raison n'allait pas l'abandonner ; en effet, elle avait trahi son frère, elle venait de le livrer à la maréchaussée pour ravoir sa fille, et voilà que sa fille la reniait.

— Mademoiselle, balbutia le chevalier en s'adressant à Andrée, croyez que je suis désolé, en vérité, et que jamais de ma vie je n'ai mieux compris combien, par moments, il est pénible de remplir son devoir.

— Ah ! monsieur le chevalier, gémit Andrée, vous ne pouvez vous douter du mal que vous me faites. Monsieur, vous vous fourvoyez, j'en suis certaine.

— Nul ne le souhaite plus que moi, mademoiselle, répliqua sincèrement M. des Mureaux...

Tout à coup, Marianne Carrouges se jeta aux pieds de Suzette.

— Suzette, implora-t-elle, ma fille, reconnais-moi... je t'en prie : ne me repousse pas... Tu sais bien, je suis seule au monde, je n'ai que toi pour m'aider à vivre... Pour ton affection, vois-tu, je mourrai... Suzette... Suzette...

Et la malheureuse se tordait les mains...

C'en était trop, et l'enfant tomba dans les bras de Marianne en s'écriant :

— Maman !

Alors, Andrée se redressa, toute pâle, les yeux hagards ; mais cette femme n'était donc pas folle, elle avait dit la vérité, lorsque tout le monde mentait autour d'elle au sujet de sa fille. Pourquoi n'aurait-elle pas dit la vérité aussi, relativement au marquis de Mandar ?

En ce moment, un coup de feu éclata au dehors, et Bric-

quebec, arrivant au pas de course, jeta ces mots à des Mureaux :

— M. le marquis de Mandar vient de se casser la tête d'un coup de pistolet...

Suzette poussa un cri.

— Ah ! mon oncle, gémit-elle.

Et, défaillante, elle tomba entre les bras de sa mère.

— Monsieur le chevalier, ricana Bricquebec, en montrant Suzette, la vérité vient de sortir de la bouche de cette enfant. C'est bien Mandrin que nous tenons, et qui se porte comme vous et moi, heureusement pour le bourreau.

Et se tournant vers Claudine, il ajouta, en plissant les paupières :

— Nous tenons aussi l'épaulette.

Mais Claudine soutenait le corps inanimé de M^{lle} de Chavailles, et à l'allusion matrimoniale du sergent, la camériste répondit brutalement ce seul mot :

— Imbécile !

Dénoncé inconsciemment par sa nièce, à laquelle, on le sait, il portait une affection toute paternelle, trahi par Marianne et surtout se sentant perdu à tout jamais dans le cœur de M^{lle} de Chavailles, Mandrin renonça à la lutte...

Pour abrégier le procès et rendre sa mort plus rapide, il avoua tout ce qu'on lui demandait d'avouer, consentant à passer pour un malfaiteur banal, de peur d'allonger les audiences par l'exposé de ses théories humanitaires.

Son rêve d'amour était fini : la mort serait la bienvenue.

Voici, au sujet de son exécution, ce que dit un journal de la province, les *Annales* de Valence :

« Le jeudi suivant fut le jour de son exécution, à la vue de plus de six mille étrangers.

« Les portes de la ville étant closes, les régiments de Valence et Saint-Vallier escortaient Mandrin ; il fit amende honorable à la porte de l'église Saint-Apollinaire.

« Le révérend Père Gasparini, jésuite, son confesseur, l'accompagna à l'endroit du supplice. Louis Mandrin, après avoir montré un grand repentir de ses crimes, monte avec courage à l'échafaud, dressé sur la place aux Clercs, défait les boutons de ses manches, retrousse sa chemise et sa culotte et reçoit, d'un air calme, sans le moindre soupir, neuf coups sur les bras et sur les jambes.

« Huit minutes après, on l'étrangla. »

Ce que les *Annales* de Valence ne disent pas, c'est que le

coup de barre final appliqué sur la gorge du malheureux, coupa en deux un grand cri qui sortait de sa poitrine, déjà brisée.

Ce cri d'angoisse, qui se perdit dans le brouhaha de la foule, il l'avait poussé en apercevant à une des fenêtres garnies de spectateurs, qui avaient vue sur l'échafaud, une pâle figure de femme.

Cette femme, c'était Andrée de Chavaillès, et, en moins d'une seconde, dans le cerveau défaillant du supplicié, était revenu le souvenir de cette soirée passée au château de Chavaillès, au cours de laquelle le chevalier des Mureaux avait promis à Andrée de la faire assister en bonne place au supplice du contrebandier Mandrin...

Le chevalier avait tenu sa promesse et la dernière impression que Mandrin emporta de la terre fut celle d'une épouvantable douleur, non point physique, mais morale, puisqu'il mourut, persuadé que l'amour d'Andrée de Chavaillès pour le marquis de Mandar n'avait pu résister à la haine et au mépris que devait inspirer à la jeune fille le chef des contrebandiers.

Il mourut donc très malheureux, sans que son oreille eût perçu un autre cri semblant l'écho du sien, cri déchirant, désespéré, sans que ses yeux obscurcis par la mort eussent vu cette blanche figure de femme tomber soudain à la renverse.

Le supplicié s'était trompé : l'amour d'Andrée pour le marquis de Mandar ne s'était pas transformé en haine pour Mandrin, ainsi qu'elle l'avait cru elle-même, et lorsqu'à ses regards terrifiés était apparu le corps mutilé de celui qu'elle avait aimé, elle comprit qu'elle l'aimait encore.

Ce fut alors qu'elle poussa ce grand cri qui répondit à celui du supplicié et qu'évanouie elle chancela entre les bras du chevalier des Mureaux.

Quand elle revint à elle, elle était folle.

FIN